

MAXIME STEVE BÉGIN

**DES RADARS ET DES HOMMES :  
mémoires inuit de la station Fox Main de la DEW Line  
(Hall Beach, Nunavut)**

Mémoire présenté  
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval  
dans le cadre du programme de maîtrise en anthropologie  
pour l'obtention du grade de maître ès arts (M.A.)

FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES  
UNIVERSITÉ LAVAL  
QUÉBEC

MAI 2004



National Library  
of Canada

Bibliothèque nationale  
du Canada

Acquisitions and  
Bibliographic Services

Acquisitions et  
services bibliographiques

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file* *Votre référence*

*ISBN: 0-612-92110-7*

*Our file* *Notre référence*

*ISBN: 0-612-92110-7*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

---

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this dissertation.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de ce manuscrit.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the dissertation.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

**Canada**

## **Résumé**

Cette recherche ethnohistorique traite de la militarisation de l'Arctique canadien au cours de la Guerre froide et des changements qui en découlent pour les Inuit ; je m'y intéresse plus précisément à la DEW Line, un réseau de radars visant à contrer une potentielle attaque aérienne de l'URSS contre l'Amérique du Nord via l'Arctique. La station Fox Main de la DEW Line a été retenue comme cas à l'étude. Cette recherche s'intéresse aux mémoires inuit de la présence de Fox Main, une station qui a donné naissance indirectement à la communauté de Hall Beach au Nunavut. Je cherche ainsi à dégager une perspective inuit sur les changements apportés par cette présence, sur les relations entre Inuit et Blancs ainsi que sur la mission de la DEW Line. Afin de saisir le contexte dans lequel ces événements se sont inscrits, je me suis livré à des recherches en archives et dans la documentation publiée. Par la suite, je me suis rendu sur le terrain afin de recueillir les mémoires d'aînés ayant vécu cette période. Les données recueillies ont permis, plus globalement, d'explorer la construction inuit de la mémoire.

## Remerciements

Au cours de mon parcours de maîtrise, j'ai pu compter sur un comité directeur solide qui a su me suggérer aux bons moments des pistes de réflexions nourrissantes. Je tiens à remercier mon directeur, François Trudel, et mon codirecteur, Frédéric Laugrand, pour leurs conseils et leur support.

Par ailleurs, il faut souligner que ma recherche s'est déroulée dans le cadre du projet *Mémoire et histoire au Nunavut*, qui s'inscrit dans le programme des *Alliances de recherche universités-communautés* (ARUC) financé par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) (Projet n°. 833-1999-1038). Dirigé par François Trudel et Susan Sammons, ce projet est un partenariat entre le GÉTIC de l'Université Laval, le Nunavut Arctic College et la Pairijait Tigumivik (Iqaluit Elders' Society) destiné à favoriser des activités de recherche, de formation et de diffusion des connaissances sur la thématique du projet. Pour réaliser ma recherche, j'ai pu profiter de contrats d'auxiliaire de recherche et de bourses de terrain provenant de ce projet collectif. Les organismes suivants ont aussi joué un rôle fort important en appuyant financièrement ma recherche : le Fonds pour la Formation de chercheurs et l'aide à la recherche (FCAR), le ministère des Affaires indiennes et du Nord avec son Programme de formation scientifique dans le Nord (PFSN), le Fonds Georges-Henri-Lévesque de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval.

Je tiens aussi à remercier mes plus importants collaborateurs, ceux qui se sont prêtés au jeu de l'entrevue : Ben Arnaryoark, Deborah Irqittuq, Terry Irqittuq, Noah Siakuluk, Ruth Siakuluk, Niomi Panikpakutsuk, Abraham Kaunak, Albert Nuvviaq, David Kanatsiak, John Alorot, Solomon Gibbons, Joe Curley, Nagleena Innuksuk, Hervé Paniaq, Jimmy Koomarjuk, Elijah Qammaniq, Abigail Kaernerik. De la même manière, plusieurs ex-DEW Liners ont répondu à mes questionnements et m'ont fourni des détails précieux : John Higenbottam, Robert Davis, Michael Baker, Charles Carney, John Warwick, Georges Pelletier, James Mitton, Brian Jeffrey, Pierre Jauvin, Michel Coulombe, Herbert Janzen. Je tiens à remercier plus spécialement Paul Kelley, alias « le perroquet », avec qui j'ai développé une complicité des plus agréables. Merci aussi à mes nombreux traducteurs et transcripteurs : Solomon Nasook, Itani Issigaituk, Deborah Qanatsiaq, Philip Anguratsiaq, Lizzy Allianaq, Alexina Kublu et Kilaja Simeonie.

D'autre part, mon séjour au Nunavut ne se serait pas aussi bien déroulé sans l'aide de Susan Sammons, Alexina Kublu, Joëlie Kaernerik et sa famille, Solomon Nasook et son café, John MacDonald, Bonnie « the nurse », Bill Fraser et l'équipe du Hamlet Office de Hall Beach.

Au quotidien, plusieurs personnes ont traversé cette aventure ; parmi celles-ci, j'aimerais saluer plus particulièrement les Géticiens, aujourd'hui transformés en Ciéristes, pour les nombreuses discussions qui ont ponctué les heures de travail. Je vous recommanderai volontiers comme voisins! Plus près de moi, je tiens à remercier mes parents, Micheline et Jean-Pierre Bégin, qui m'ont donné un « coup de pouce » fort apprécié au cours des dernières années. Par-dessus tout, je veux exprimer ma plus grande reconnaissance à Isabelle Bouchard, ma copine, qui m'a souvent fourni la dose d'énergie nécessaire pour avancer dans la « tempête ». Merci pour les discussions autour de repas, les conseils et l'aide linguistique, mais surtout pour les rires partagés et le bonheur que tu m'apportes!

Pour conclure, je dédie ce mémoire à Manuel, que j'ai vu pousser dans sa cachette au cours des derniers mois... J'ai bien hâte de te connaître!

## Table des matières

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 : PROBLÉMATIQUE.....	4
- La Guerre froide et l'Arctique canadien : une revue de littérature.....	4
- Questions et objectifs de recherche.....	10
- Cadre conceptuel et paradigme théorique.....	16
À propos du constructivisme.....	16
La mémoire : une construction sociale, une reconstruction du passé.....	18
Les tensions entre mémoire et histoire.....	23
L'histoire orale, la tradition orale et l'histoire écrite.....	25
- Aspects méthodologiques de la recherche.....	30
Paradigme méthodologique.....	30
L'ethnohistoire.....	31
La collecte de données.....	34
A- Les données d'archives publiques et privées.....	34
B- Les données orales.....	36
L'analyse des données.....	39
CHAPITRE 2 : LA DEW LINE ET LES AMITTURMIUT : MISE EN CONTEXTE.....	42
- La présence inuit et occidentale dans le nord du bassin de Foxe avant les années 1950.....	42
- La naissance de la Distant Early Warning Line.....	48
- Les implications politiques de la DEW Line : le Canada trouve le Nord.....	55
- Une lecture occidentale des débuts de la DEW Line dans la région du bassin de Foxe.....	61
La construction de la station Fox Main.....	61
Les Inuit à Fox Main.....	72
Un premier établissement gouvernemental à Hall Beach : l'infirmierie.....	79
La présence inuit dans le voisinage de la station Fox Main.....	85
CHAPITRE 3 : AKILLIQ : FOX MAIN DANS UNE PERSPECTIVE INUIT.....	94
- « Before, when there was no DEW Line at all... ».....	97
- L'arrivée d'Akilliq.....	99

- Perception de la présence de la station.....	106
- Le travail et la vie à la manière qallunaat.....	120
- La DEW Line : un agent de changements?.....	127
- À propos des relations interculturelles.....	133
- Discours sur le rôle de la DEW Line : présence des Russes dans l'Arctique de l'Est.....	141
- De la DEW Line au North Warning System : la rupture d'un engagement social.....	147
CONCLUSION.....	150
BIBLIOGRAPHIE.....	160
ANNEXE A.....	171
ANNEXE B.....	172
ANNEXE C.....	174

## Liste des cartes

- Carte 1, l'île de Baffin et la péninsule de Melville..... 11
- Carte 2, la DEW Line..... 12
- Carte 3, les installations de la station Fox Main vers 1960..... 71
- Carte 4, les campements de la région nord du bassin de Foxe vers 1960..... 96

## Liste des photos

- Vue aérienne de la station Fox Main..... 14
- La flotte de navires prise dans les glaces du bassin de Foxe en 1955..... 66
- La station Fox Main en construction..... 67
- Le *upper camp* de Fox Main vers 1960..... 68
- Le *upper camp* de Fox Main aujourd'hui..... 68
- L'un des deux « trains » formés par l'enfilade de modules..... 69
- L'un des quatre Armco buildings du *lower camp*..... 70
- Les deux antennes qui assuraient le lien avec les stations à l'ouest de Fox Main..... 72
- Le premier édifice de la communauté sédentaire : l'infirmerie de Hall Beach..... 81
- Les restes du Avro York CF-HMX situés à proximité du campement d'exploration..... 103
- Le hangar à avions de Fox Main..... 105
- Le paysage plat de la péninsule de Melville..... 108
- Les deux antennes qui reliaient Fox Main à Thulé..... 110
- La plage face à Fox Main transformée en dépotoir..... 118
- Des Inuit de la région d'Igloolik de passage à Fox Main..... 135
- Vue aérienne du *lower camp* et de son aéroport..... 138
- De jeunes Inuit en visite à la station météo de Fox Main..... 140

## Introduction

Le climat de guerre froide qui opposa les Américains et les Soviétiques entre la fin de la Deuxième Guerre et la chute du régime communiste russe a laissé en héritage, au gré des sursauts de cette période caractérisée par l'affrontement entre deux idéologies, plusieurs images fortes figurant aujourd'hui dans les manuels d'histoire. Cependant, dans l'ombre de ces grands faits historiques, on retrouve une multitude d'événements moins connus qui démontrent que la Guerre froide n'a pas eu des répercussions que sur le monde occidental : les populations autochtones et rurales de plusieurs zones du monde ont aussi été impliquées dans le conflit, entre autres par la construction d'infrastructures militaires dans leurs paysages locaux respectifs. L'Arctique compte parmi ces régions puisqu'il est devenu, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, une forme de zone tampon entre les mondes capitaliste et communiste. Les Inuit connurent donc certaines retombées locales de ce conflit mondial.

En ce qui a trait à l'Arctique canadien, par exemple, une brève analyse de son développement au cours des soixante dernières années permet de mettre en relief l'importance des projets militaires comme déclencheurs de plusieurs changements. Particulièrement au cours de la Guerre froide, on constate que les militaires ont participé à une ouverture de l'Arctique à la culture occidentale sur une échelle encore jamais vue ; cette présence militaire a engendré un intérêt croissant du gouvernement canadien pour ses territoires nordiques. Ce type de développement a été, dans certaines zones de l'Arctique, le point de départ de changements profonds – parfois positifs, parfois dramatiques – pour les populations inuit : l'ouverture de l'Arctique a, comme on s'en doute, modifié plusieurs aspects de la culture intellectuelle et matérielle des Inuit, sans parler de leurs conditions de vie, qui se sont métamorphosées radicalement en peu de temps. En ce sens, il s'avère important de comprendre comment les précédentes actions militaires ont modelé l'Arctique d'aujourd'hui et la vie de ses habitants, particulièrement pendant la Guerre froide, période durant laquelle des projets d'envergure de toutes sortes ont été entrepris. Les mémoires des acteurs inuit qui ont connu cette période semblent tout indiquées pour mieux étudier le phénomène de militarisation de l'Arctique dans une perspective différente de celle des quelques études qui existent.

Dans le même ordre d'idées, l'étude de la militarisation du Nord et de ses impacts sur

les populations autochtones dans une perspective anthropologique apparaît aujourd'hui fort pertinente, surtout en regard de certains événements récents qui semblent indiquer une probable reprise des activités militaires dans le Nord. Avec la fin de la Guerre froide, vers le début des années 1990, la militarisation du Nord entrait dans une phase de décroissance : plusieurs sites militaires furent abandonnés et de nombreux projets de décontamination et de nettoyage de ces bases, souvent issues de la Guerre froide, avaient débuté (Fletcher 1990 : 273). Toutefois, on assiste depuis quelques années à un revirement de cette tendance. En effet, le contexte politique mondial actuel semble raviver l'intérêt des cerveaux de la stratégie défensive pour le Nord : le récent projet américain de construction d'un bouclier antimissile et la dissolution en 2002 du traité ABM<sup>1</sup> ouvrent la porte à une relance des activités défensives nordiques. Cette perspective provoque déjà des mouvements d'opposition, entre autres chez les Inuit groenlandais, qui conservent une mémoire douloureuse de la présence américaine (Boggan 2001 ; Germain-Robin 2001).

Aux yeux des dirigeants et des spécialistes militaires, il semble que l'Arctique apparaisse surtout comme un espace de défense stratégique qui n'a aucune valeur intrinsèque (Eyre 1987 : 294). Une telle conception tend malheureusement à occulter les impacts des activités militaires sur la vie des habitants du Nord. Mary Simon, ex-présidente de la Conférence Inuit Circumpolaire, dénonce précisément cette attitude, qui se traduit par le refus des instances militaires de considérer tous les aspects impliqués dans ces projets nordiques :

Why risk the Arctic's environment? It is a continuing injustice that governments still refuse to concede that military-related developments are "developments" and therefore subject to full environmental and social impact assessment prior to implementation (Simon 1992 : 60).

Pour les Inuit, les arpens de neige du Nord ne sont pas vides de sens : ils forment plutôt un lieu investi physiquement et chargé symboliquement.

Quoi qu'il en soit, la réponse à la présence d'une base militaire semble être différente d'un endroit à l'autre de l'Arctique, suivant le contexte dans lequel ce voisinage prit place. En effet, on constate de grandes différences entre le discours des Inuit du Groenland et du Canada à propos de la militarisation, deux expériences qui ne sont pas perçues de la même manière. Au Canada, l'un des plus importants projets liés à la défense s'est matérialisé par la

---

<sup>1</sup> Traité russo-américain signé en 1972 qui ralentissait la « course à l'armement » en interdisant les missiles antibalistiques.

construction de la Distant Early Warning Line (DEW Line), un réseau avancé de défense répondant à la crainte d'une attaque nucléaire. Cette ceinture de détection, qui traverse le nord du Canada à la hauteur du 70° parallèle, mérite qu'on s'y intéresse puisqu'elle fut à l'origine – directement ou indirectement – de transformations majeures : transport, communications, administration, etc. De plus, la construction d'une quarantaine de stations dans la portion canadienne du réseau initia, dans bien des régions, des contacts soutenus entre Blancs et Inuit. Avant 1955, rien ne laissait présager sur la péninsule de Melville, par exemple, les transformations qui allaient porter les Amitturmiut du nomadisme à la sédentarité en quelques années. L'implantation dans cette région d'une des quatre stations principales de la partie canadienne du réseau DEW n'est pas étrangère à ce passage. Cette recherche s'intéressera précisément aux mémoires d'Inuit ayant vécu cette période. Le discours porté par les leaders inuit sera donc mis de côté pour explorer les souvenirs de ces acteurs inuit. Cet objet de recherche permettra aussi d'explorer la construction inuit de la mémoire à partir des données recueillies et d'en tirer certaines observations.

Dans le cadre de ce mémoire, j'exposerai le discours d'Inuit interrogés à propos de l'érection de la station Fox Main et des effets de sa présence. Ce mémoire sera divisé en trois chapitres. Le premier permettra de jeter les bases théoriques et méthodologiques de cette recherche. Par la suite, l'érection de la DEW Line et ses impacts pour les Amitturmiut seront mis en contexte dans le chapitre deux. Ce chapitre, construit un peu à la manière d'un entonnoir, fournira d'abord un éclairage sur la situation mondiale caractérisant la Guerre froide pour ensuite s'attarder aux impacts locaux de cette période de tension politique. Ce sera ici un point de vue occidental qui sera proposé. Le chapitre trois s'intéressera aussi à la question des impacts locaux de la DEW Line puisqu'il servira à dépeindre, à travers les mémoires des personnes interrogées, la perspective inuit sur la présence de Fox Main, sur les relations entre Amitturmiut et Blancs, ainsi que sur la mission de la DEW Line. La conclusion permettra de faire un retour sur l'ensemble des données présentées, de mettre en relief les principales divergences entre les deux perspectives dépeintes et d'exposer certaines observations à propos de la construction inuit de la mémoire.

## Chapitre I

### Problématique

What is of importance is not the content or purpose of the [DEW Line] station but its role in bringing together two different cultures and their exploration of new environments and new ways of understanding the world. What needs to be preserved, therefore, is not the technology or the purposes of the station, although these need to be acknowledged, but rather the fact that the DEW Line existed and was a part of a cultural-contact process.

(Neufeld 1998 : 6)

#### *La Guerre froide et l'Arctique canadien : une recension des écrits*

Les auteurs qui se sont intéressés au thème de la militarisation de l'Arctique canadien soulignent généralement deux périodes au cours desquelles l'intensité des activités militaires fut particulièrement importante : lors de la Deuxième Guerre et lors de la période de guerre froide qui suivit de près ce conflit mondial. Les projets issus de ces deux périodes sont présentés comme des éléments majeurs de mutation du Nord. Plusieurs auteurs laissent toutefois entendre que les travaux menés au cours de la Guerre froide, surtout ceux qui sont liés à la construction de la DEW Line, conduisirent à des changements plus particulièrement profonds touchant une plus large part de la population arctique (Duffy 1987 ; Harris 1980 ; Crowe 1991 ; McMillan 1995).

Les écrits traitant de la Guerre froide et de ses effets sur l'Arctique canadien relèvent d'une multitude de disciplines et s'attardent à des sujets fort variés. L'un des principaux thèmes abordés par ces textes est la question de la souveraineté canadienne en sol arctique, souveraineté fréquemment remise en question par les projets américains qui furent déployés dans le Nord canadien (voir Eyre 1981 ; Bankes 1987 ; Robitaille 1987 ; Jenness 1964 ; Harris 1980). La question du développement économique de l'Arctique est, elle aussi, fréquemment abordée, divers auteurs démontrant l'impossibilité de bâtir une économie stable sur la base d'emplois liés aux activités militaires (entre autres Jenness 1964 et Robitaille 1987).

Dans les ouvrages généraux traitant de l'histoire des Inuit, la Guerre froide et les activités militaires qui y sont associées reçoivent généralement un traitement très bref (Burch 1986 ; Crowe 1991 ; McMillan 1995). Dans ces textes, la Deuxième Guerre et la période de

tension politique qui suivit sont souvent traitées d'un seul bloc, les auteurs mentionnant au passage les impacts de la construction de bases militaires et de stations de radar sur l'économie, la culture et le mode de vie des Inuit. À propos de la Guerre froide, c'est surtout la construction de la DEW Line et le bref essor économique que ce projet entraîna pour quelques centaines d'Inuit qui sont retenus dans ces ouvrages, bien que Crowe (1991) mentionne aussi l'érection de la Mid-Canada Line comme facteur de changement. Par ailleurs, l'importance des contacts entre Blancs et Inuit ainsi que l'implication grandissante du gouvernement canadien envers ses citoyens inuit, deux phénomènes découlant de la Guerre froide, sont soulignés par Burch (1986 : 106). De son côté, Crowe (1991) détaille un peu plus les activités militaires de cette période, mentionnant que la construction de stations météorologiques et de postes de défense aérienne près des milieux de vie autochtones ne manqua pas d'attirer l'attention des Inuit. L'auteur mentionne aussi l'important brassage des populations nordiques lié à la construction de la DEW Line. Il ne manque pas de signaler qu'à la fin de la Guerre froide, le Nord « [...] had been "opened up" still further, and the native people pushed another long step along the way of change » (Crowe 1991 : 181).

Dans le même ordre d'idées, John David Hamilton (1994) tente une ambitieuse histoire du changement social pour l'ensemble des Territoires-du-Nord-Ouest. Plusieurs passages de l'essai abordent les actions militaires nordiques, mais aucune analyse profonde n'est entreprise du rapport entre celles-ci et la situation changeante des autochtones de l'Arctique. Son analyse des changements (une « révolution arctique », selon ses termes) demeure, la plupart du temps, politique, puisque l'ouvrage fait surtout appel à des archives gouvernementales et à des entrevues avec d'anciens fonctionnaires de l'État canadien. Néanmoins, parmi les ouvrages généraux, il demeure, avec Crowe (1991), celui qui élabore le plus à propos des développements issus de la période de guerre froide.

Toujours dans une perspective historique, Quinn Duffy (1987) dresse un portrait des transformations qu'ont connues les communautés inuit à la suite de la prise en charge du Nord par le Canada au cours de la période de guerre froide. Bien que cet ouvrage traite des changements de façon générale, l'impact des activités militaires liées à la Guerre froide y est fréquemment abordé. À l'instar d'autres auteurs, Duffy considère la construction de la DEW Line comme un projet marquant dans le développement du Nord. L'auteur souligne que ce projet marque un premier contact avec le travail salarié et la culture occidentale pour plusieurs

Inuit. Il mentionne également que la construction de ce réseau de radars permit l'ouverture du Nord (transport aérien et maritime, communication). Dans son ouvrage, Duffy établit le rapport entre la DEW Line et de nombreuses questions telles que la sédentarisation, le logement, la santé, l'éducation, l'emploi. Malgré les recoupements qu'il effectue, l'auteur considère que « [a] full study of the impact of the DEW Line on the people of the North has still to be written » (Duffy 1987 : 33).

Par ailleurs, l'anthropologue Diamond Jenness (1964), dans son deuxième essai de la série *Eskimo administration*, critique l'inertie de l'administration canadienne et l'inefficacité de ses politiques de développement dans plusieurs domaines : éducation, emploi, santé, logement. À partir du chapitre huit, consacré aux effets de la Deuxième Guerre sur l'Arctique canadien, l'auteur mentionne quelques projets issus de la période post-1945 (stations météorologiques, Mid-Canada Line, DEW Line). Néanmoins, Jenness n'aborde pas directement la militarisation et ses impacts, demeurant plutôt attaché aux questions économiques. Aussi, ses références à la DEW Line ou à d'autres projets de la même période ne servent qu'à illustrer son argumentation. Il semble toutefois croire que l'érection de la DEW Line eut beaucoup plus d'impacts que tous les autres projets issus de la Guerre froide : Jenness (1964 : 95) considère que les emplois créés temporairement par ces chantiers apportèrent autant d'inconvénients que de bénéfices aux Inuit.

Parmi les sources académiques traitant plus directement de la militarisation de l'Arctique au cours de la Guerre froide, on retrouve les mémoires d'Éric Robitaille (1987) et de John Nicolas Harris (1980), ainsi que la thèse de Kenneth Eyre (1981). La recherche de Robitaille, issue de la géographie, consiste en une analyse des impacts sociaux et économiques des activités militaires nordiques sur les populations inuit de l'Arctique oriental pour la période comprise entre 1942 et 1965. L'auteur note que son travail est presque uniquement basé sur des données d'archives et que des données orales provenant des souvenirs des principaux témoins de ces événements, les Inuit et les Amérindiens, auraient permis d'obtenir de l'information de première main. Cependant, un financement inadéquat pour cette partie de son projet l'a empêché de réaliser une telle enquête orale. Le mémoire de Robitaille demeure néanmoins une source riche en détails qui permet de comprendre, d'un point de vue occidental, les implications de la militarisation pour cette période. De plus, les chapitres un et trois dressent un intéressant portrait de la situation inuit au milieu de cette activité intense.

De son côté, John Nicolas Harris (1980) centre ses recherches de maîtrise sur l'établissement de la DEW Line dans l'Arctique canadien. Étudiant en communications, Harris a comme objectif principal de démontrer l'importance du réseau DEW dans le développement des transports et des communications nordiques. Ses recherches couvrent cependant un champ plus large puisqu'elles dressent un portrait de l'histoire du réseau, de sa construction et des implications politiques de ce projet pour le Canada (souveraineté et intérêt de l'État pour le Nord). Harris s'intéresse aussi aux impacts sociaux et culturels de la DEW Line sur la population inuit canadienne. Cette dernière partie, construite à partir de documents d'archives et de sources écrites, est loin d'épuiser le sujet.

D'autre part, la thèse de Kenneth Eyre (1981), issue des études militaires, est entièrement consacrée aux activités militaires dans l'Arctique canadien. Cette recherche est la plus complète en la matière, couvrant la militarisation du Nord depuis 1898 jusqu'au début des années 1980. Elle est partiellement reprise dans un bref article du même auteur (1987). Le chapitre six de la thèse de Eyre s'avère particulièrement intéressant pour notre étude, puisque les principales réalisations militaires ayant transformé la vie des Inuit y sont exposées. Néanmoins, la recherche de Eyre s'intéresse plutôt à la question des activités militaires qu'à celle de leurs impacts ; aussi, peu de références sont faites à la situation changeante des Autochtones dans l'Arctique. L'auteur mentionne tout de même le rôle important de ces derniers au sein des patrouilles de Rangers (1981 : 174-180). Encore ici, les données employées par Eyre sont essentiellement issues d'archives et d'ouvrages composés par des Occidentaux.

Du côté de l'histoire orale, on constate que peu de travail a été fait pour documenter la Guerre froide d'un point de vue autochtone. L'anthropologue Murielle Nagy (1994) rapporte quelques commentaires effectués par des aînés interviewés lors d'une recherche sur l'histoire orale des Inuvialuit du Yukon. Les paragraphes qui y sont consignés à propos de la construction de la DEW Line révèlent que les Autochtones n'ont pas été consultés avant la réalisation des travaux et qu'ils auraient bien aimé être informés de ce projet qui a eu des impacts nombreux sur leur vie. Les témoignages à propos des opérations militaires nordiques ne représentent pas le cœur de cette étude couvrant un large spectre de sujets, mais qui s'attarde principalement à la vie traditionnelle.

Une autre étude (Hart et Cockney 1999), celle de la station de radar Yellow Beetle au Yukon, fait usage de l'histoire orale comme source documentaire. En effet, les souvenirs des aînés autochtones qui travaillèrent à cette station ou à proximité de celle-ci sont mis à contribution pour établir une histoire composée à la fois des sources orales et des archives. Les sources orales ont aussi aidé aux fouilles archéologiques du site qui fut en activité de 1947 à 1950. Cependant, le rapport de recherche montre un emploi plutôt limité des sources orales, l'interprétation des données ne dépassant pas le contenu explicite. En effet, cette recherche n'étant pas issue des milieux académiques, aucune réflexion théorique liée aux souvenirs des aînés n'a été entreprise. Néanmoins, les témoignages de ces Inuvialuit soulèvent des éléments de réflexion intéressants, entre autres à propos de la pollution créée par le site et des risques associés à la proximité d'une installation militaire<sup>1</sup>.

Plus près de l'anthropologie, deux articles abordent la question des changements culturels liés à la présence de la DEW Line dans l'Arctique de l'Est. Dans une courte ethnographie traitant des Iglulingmiut<sup>2</sup> du bassin de Foxe, Gillies Ross (1960) discute en quelques paragraphes des impacts de la construction de la station principale Fox Main (Hall Beach) et des sous-stations présentes dans la même région. Fait intéressant, l'auteur rapporte qu'aucun Inuit de la région d'Igloolik ne travaille à Fox Main. En effet, les travailleurs inuit proviendraient plutôt de Repulse Bay, plus au sud. Ross affirme que peu de changements ont affecté le mode de vie traditionnel des Inuit de la région, si ce n'est d'un petit groupe campant à proximité de la station qui fabrique des menus items (mitaines, pantoufles) qui sont troqués contre des biens manufacturés auprès des travailleurs blancs. L'auteur mentionne aussi de fréquentes visites à proximité de la station, surtout dans les environs du dépotoir. Dans la même veine, un article de Don Bisset (1965) dresse un portrait ethnographique des Iglulingmiut. Après avoir dépeint divers aspects de leur économie traditionnelle, Bisset s'attarde aux changements culturels et économiques touchant ces Inuit. Contrairement à Ross, l'auteur identifie la station de la DEW Line à Hall Beach comme un agent de changement important pour les Iglulingmiut. En effet, le dépotoir de la station Fox Main semble attirer les Inuit, qui y découvrent un grand nombre de matériaux réutilisables. Bisset évoque aussi

---

<sup>1</sup> Certains informateurs discutent de la peur que la proximité de cette station militaire engendrait chez eux. En effet, les témoignages des aînés Inuvialuit montrent une bonne connaissance de l'existence des conflits internationaux.

<sup>2</sup> Inuit de la région de Igloolik. Ce terme inclut souvent les Inuit de la péninsule de Melville.

certain problèmes de prostitution et d'alcoolisme ayant eu cours lors des premières années de voisinage. Ces épisodes poussèrent les agents gouvernementaux et les missionnaires à convaincre les Inuit de ne pas traîner dans les parages. L'auteur conclut en présentant la situation économique des Inuit de cette région, constatant le peu d'emplois disponibles, entre autres auprès de la DEW Line.

Dans un même ordre d'idées, un autre ouvrage de Keith Crowe (1969) s'intéresse à la région nord du bassin de Foxe. Cette recherche, un mémoire en géographie culturelle qui fut publié, illustre la vie des Inuit de la région à diverses époques, s'attardant, bien sûr, à cartographier le territoire et son utilisation par les humains. L'étude prend en compte la présence du réseau DEW et son impact sur la vie traditionnelle des Iglulingmiut. À l'instar de Bisset, Crowe dépeint la station Fox Main comme un agent de changement majeur. L'étude des mutations de la culture traditionnelle des Inuit occupe les chapitres cinq et six. Dans cette référence importante, le point de vue inuit n'est toutefois guère pris en considération.

L'analyse de la littérature traitant des activités militaires nordiques issues de la Guerre froide révèle donc que le développement de la DEW Line semble être considéré par maints auteurs comme l'événement le plus marquant pendant cette période. En effet, la plupart des références à la Guerre froide présentent ce réseau de radars comme un moteur de mutations majeures pour le Nord et ses habitants. Ces écrits mentionnent aussi que, à l'instar de la majorité des entreprises militaires nordiques, les activités liées à la Guerre froide furent de courte durée, connaissant leur apogée vers la fin des années 1950, pour ensuite diminuer et pratiquement s'éteindre vers 1965, puisque « [...] the military had virtually abandoned the area as a potential operational theatre » (Eyre 1981 : 180).

En conclusion, bien que les ouvrages qui abordent le thème de la Guerre froide dans l'Arctique canadien couvrent des champs d'intérêts assez diversifiés, il apparaît plusieurs lacunes dans les connaissances concernant les divers événements de cette période. En effet, plusieurs auteurs reconnaissent l'importance de la période de la Guerre froide et des activités militaires arctiques dans le développement et la mutation du Nord canadien, mais peu d'ouvrages abordent les impacts de ces activités sur la vie des Autochtones de façon approfondie au Canada. La voix des Autochtones n'est d'ailleurs que rarement entendue dans ces ouvrages, qui présentent plutôt un point de vue occidental sur la question. Il en résulte entre autres que peu d'ouvrages s'intéressent aux relations interculturelles découlant des

activités militaires. En fait, plusieurs éléments de changement sont mentionnés de façon éparse sans qu'aucun travail sérieux n'ait été entrepris pour comprendre les impacts des activités militaires de cette période en sol canadien.

### *Questions et objectifs de recherche*

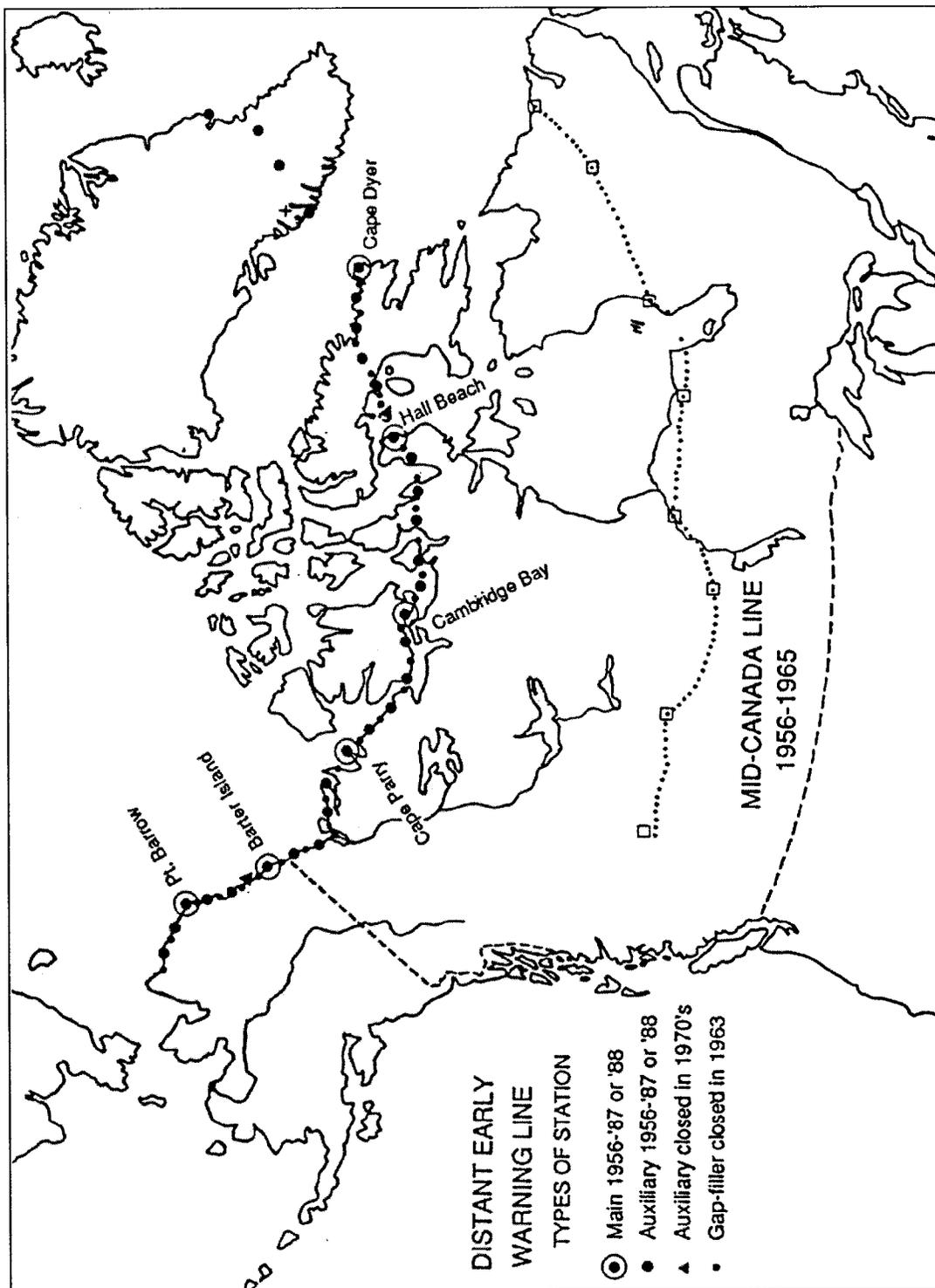
Peu de travaux s'attardent donc à documenter une version (ou des versions) inuit des événements nordiques liés à la Guerre froide, en particulier dans l'est de l'Arctique canadien. Pourtant, cette période a fortement marqué l'histoire locale puisqu'elle a précipité la transformation sociale, culturelle et économique de l'Arctique canadien. En effet, comme le font ressortir la majorité des écrits consultés, les projets militaires des années 1950 et 1960 ont enclenché une série de profonds changements dans le mode de vie des Inuit en ouvrant le Nord au développement. La construction de la DEW Line, avec ses pistes d'atterrissage, ses accès marins et ses systèmes de communication, fut l'un des plus puissants moteurs de ce mouvement d'ouverture et de mutation du Nord. Ainsi, la Guerre froide n'a peut-être pas engendré de confrontations nucléaires, mais elle fut tout de même le déclencheur de nombreux changements dans l'Arctique canadien. Or, aucun travail en profondeur n'a été effectué jusqu'à maintenant pour documenter cette période dans une perspective proprement locale.

Les souvenirs des Inuit ayant vécu la militarisation des années de guerre froide représentent une importante source de données permettant de comprendre cette période d'un point de vue différent de celui de l'Occident. Aussi, ma recherche s'appuie sur les mémoires inuit liées aux installations militaires nordiques issues de cette période afin d'explorer la perception de ces acteurs à propos des changements sociaux et culturels engendrés par cette présence occidentale dans la région est de l'Arctique canadien. Pour mener ma recherche, j'ai retenu comme objet d'étude le réseau de radars DEW, principal projet militaire entrepris dans l'Arctique au cours de la Guerre froide. Cet ensemble d'installations militaires est particulièrement intéressant puisqu'il marque entre autres la rencontre soutenue entre deux cultures fort différentes (Neufeld 1998). Le réseau DEW étant formé de plus d'une soixantaine de sites, ce qui rend l'étude de l'ensemble impossible dans le cadre d'un mémoire, je me suis limité à l'étude d'un seul d'entre eux ; le cas de la station Fox Main, située près de

Carte 1, l'île de Baffin et la péninsule de Melville  
(tirée de Wachowich 1999)



Carte 2, la DEW Line et la Mid-Canada Line  
 (tirée de Fletcher 1990)



l'actuelle communauté de Hall Beach<sup>3</sup>, au nord-ouest du bassin de Foxe, a été retenu pour mener ma recherche.

Cette station a été sélectionnée comme objet d'étude pour diverses raisons. Tout d'abord, la région de Hall Beach n'était pas caractérisée par des relations soutenues entre les Inuit et les Occidentaux, le plus proche établissement blanc étant situé à près de cent kilomètres (Igloolik)<sup>4</sup>. Fox Main, contrairement à d'autres stations de la DEW Line, n'était pas voisin d'établissements occidentaux auxquels les Inuit étaient déjà accoutumés<sup>5</sup>. De plus, cette station fut l'une des plus importantes du réseau dans la région de Baffin, entre cent cinquante et trois cents personnes y œuvrant autour des années 1950 et 1960. Cette situation tranche avec celle des postes intermédiaires du réseau, qui comptaient peu d'employés. La présence de Fox Main fut aussi à l'origine de la décision d'établir un hameau à Hall Beach, un événement marquant pour la région (Crowe 1969 : 93).

Ensuite, les commentaires de W. Gillies Ross (1960 : 163) exposés précédemment m'ont fait pencher en faveur de l'étude de Fox Main : l'auteur affirme qu'aucun Amitturmiuq<sup>6</sup> ne fut engagé pour travailler à la station au cours des premières années et que ceux-ci auraient affiché un désintérêt pour le travail salarié, une situation qui trancherait avec les observations d'autres recherches à propos de situations similaires<sup>7</sup>. Des Inuit d'autres régions de l'Arctique canadien auraient occupé, à Fox Main, les postes ne requérant pas une grande spécialisation. Le cas de cette station invite donc à une exploration plus approfondie, d'autant plus que cette situation a engendré un brassage des populations inuit.

Finalement, le choix de cette station comme objet d'étude réside aussi dans l'attachement des Inuit de cette région pour certaines infrastructures de la DEW Line. En effet,

---

<sup>3</sup> Sanirajak en inuktitut.

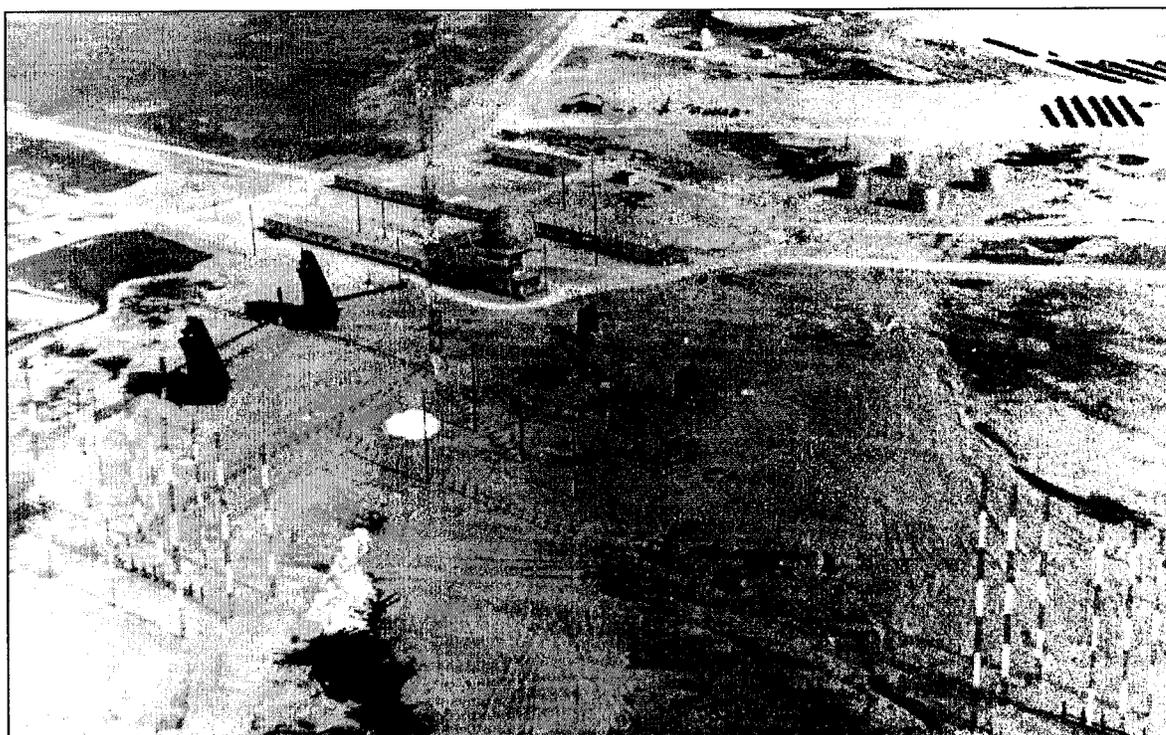
<sup>4</sup> Cette région ne doit pas être considérée comme un isolat culturel pour autant. Comme nous le verrons dans le chapitre deux, il faut prendre en considération le nomadisme caractérisant la population de cette partie de l'Arctique. Les déplacements entre le nord de l'île de Baffin (Pond Inlet, Arctic Bay) et la région du bassin de Foxe (Igloolik, Hall Beach, Repulse Bay) furent fréquents à certaines époques. Aussi, les contacts avec des Occidentaux étaient assez courants, puisque des postes de la Compagnie de la baie d'Hudson (CBH), de la GRC et quelques missions étaient disséminés sur cet itinéraire. Néanmoins, ces contacts étaient souvent brefs. De plus, peu d'Occidentaux habitaient le nord de la péninsule de Melville.

<sup>5</sup> Contrairement à Fox Main, la station principale du réseau DEW à Cambridge Bay (Cam Main) était située à proximité d'un comptoir de la CBH. De plus, une station de communication militaire (Blue Beetle) faisant partie d'un système Loran (*long range navigation*) y était présente depuis le milieu des années 1940 (Hart et Cockney 1999 : 1).

<sup>6</sup> Inuit de la région de Hall Beach et de Igloolik.

<sup>7</sup> Entre autres les recherches de Gagnon (1999 : 92-101) qui démontrent l'intérêt des Inuit envers le travail salarié.

les Inuit de Hall Beach se sont opposés avec succès au démantèlement de deux gigantesques antennes inutilisées<sup>8</sup>. Celles-ci ont été réappropriées symboliquement par les Inuit et semblent maintenant être inscrites dans le paysage local. Cet attachement semble indiquer que la construction du poste principal de la section Fox a entraîné des changements dans plusieurs sphères de la vie des Inuit qui vivaient dans la région de Hall Beach. En regard des changements qui ont eu cours dans cette région, la présence de cette station et les contacts avec les Occidentaux qui y travaillaient méritent donc d'être documentés.



Vue aérienne de la station Fox Main de la DEW Line. Photo : P. Kelley 1960.

Pour ce faire, l'étude des mémoires inuit liées à cette présence militaire s'avère à propos puisqu'elle fournit un point de vue différent provenant d'acteurs de ces événements. La perspective inuit sur cette présence et les changements qu'elle a entraînés seront accessibles par les récits de mémoire des aînés amitturmiut. Cependant, la mémoire étant un phénomène mouvant dans le temps et subjectif (nous en discuterons plus loin), cette recherche ne porte pas uniquement sur le passé, mais aussi sur les discours actuels que véhiculent les récits de

---

<sup>8</sup> Information initialement présentée par John MacDonald (Igloodik Research Center) lors d'une communication dans le cadre de l'atelier « Mémoires et histoires du Nord » (lac Delage, 2 novembre 2001).

mémoire des participants par rapport à cet événement. Cette recherche offre donc une occasion d'explorer les perspectives inuit sur le passé et leurs manières de construire la mémoire, ce qui rejoint certains travaux récents, tels ceux de Edmund Searles (2001) et de Frédéric Laugrand (2002b), portant sur la mémoire culturelle au Nunavut. Ce dernier intérêt prend tout son sens dans le cadre de la création du Nunavut puisque des questionnements touchant la mémoire et ses usages y ont actuellement cours<sup>9</sup>.

Suivant les constatations énoncées dans les paragraphes précédents, la question générale animant cette recherche est formulée ainsi :

*- Quelles mémoires les Inuit conservent-ils de la construction et des premières années d'activité de la station Fox Main ?*

Trois sous-questions, liées à des intérêts de recherche plus ciblés, permettent de préciser la question générale. Celles-ci ont permis de guider mon travail vers des pistes peu explorées :

*- Comment les Inuit perçoivent-ils, à partir de leurs souvenirs, la présence de cet établissement occidental dans leur univers et quelle place lui accordent-ils dans leur vision du monde ?*

*- Comment sont qualifiées les relations entre les Inuit et les Occidentaux telles que remémorées par les Inuit interrogés ?*

*- Comment le conflit de la Guerre froide, opposant principalement les Américains aux Russes, a-t-il été compris par les Inuit et comment ceux-ci interprètent-ils la mission de la DEW Line ?*

En regard de ces questions, les objectifs de recherche que je me propose d'atteindre sont les suivants :

- dépeindre le contexte historique global, celui de la Guerre froide, dans lequel s'insèrent les événements arctiques ciblés ;

---

<sup>9</sup> Entre autres, la création du concept d'*Inuit Qaujimagatuqangit* (IQ) et les débats qui l'entourent participent à ce questionnement de la mémoire. À ce sujet, voir le mémoire de Francis Lévesque (2002). De la même manière, la mémoire est au cœur de débats publics et de demandes de réparation autour d'événements liés à la colonisation canadienne du Nunavut : le déplacement d'Inuit vers Resolute et Grise Fjord, l'élimination de chiens de traîneau dans certaines régions, le comportement de missionnaires dans les pensionnats. La mémoire est clairement inscrite comme enjeu politique au Nunavut.

- construire, à partir de l'histoire orale et de l'usage de la méthode ethnohistorique, une perspective inuit à propos de l'érection, de l'activité et de la présence de la station Fox Main. Comparer des éléments de cette perspective aux données occidentales ;
- explorer certaines caractéristiques des mémoires inuit en m'attardant à leur construction culturelle.

### *Cadre conceptuel et paradigme théorique*

Étudier les représentations du passé récent et les souvenirs des aînés inuit invite à se pencher sur la mémoire et sur sa construction sociale et culturelle. Puisque le concept de mémoire est central dans cette recherche, il mérite d'être bien défini. Puisqu'elles sont liées de près à la mémoire, les notions d'histoire orale et de tradition orale seront aussi explicitées. Cette section débutera par l'explicitation du paradigme théorique que j'ai retenu pour réaliser l'ensemble de la recherche.

#### À propos du constructivisme

Le choix d'un paradigme théorique se révèle fort important dans l'élaboration d'une recherche puisque celui-ci agit « [...] as the basic belief system or worldview that guides the investigator, not only in choices of method but in ontologically and epistemologically fundamental ways » (Guba et Lincoln 1994 : 105). Le paradigme fournit donc un certain nombre de présupposés et de postulats qui correspondent aux idées du chercheur et orientent son travail. Dans le cadre de mon projet, le paradigme constructiviste s'avère très à propos puisqu'il rejoint de plusieurs manières mes objectifs de recherche et ma propre conception du monde. Je définirai brièvement ce paradigme qui a guidé mon travail.

Une première caractéristique du constructivisme repose dans sa confrontation de l'idée positiviste qu'il n'existe qu'une seule réalité externe. En effet, la position ontologique de ce paradigme alternatif va dans le sens de réalités multiples et parfois conflictuelles issues de constructions mentales se vivant dans l'expérience (Schwandt 1994 : 129). En ce sens, on comprend qu'il existe une multitude de points de vue sur un même événement ou phénomène. Le constructivisme ne nie aucunement l'existence d'une réalité externe à l'homme : c'est plutôt que ce monde extérieur n'est pas saisissable directement par l'humain et ses sens. Les réalités sociales sont donc construites et fluctuantes, locales et singulières, mais elles peuvent

être partagées par plusieurs personnes. À ce propos, Ernst Von Glasersfeld (1988 : 20), défenseur d'un constructivisme « radical », affirme que « [...] nous construisons la plus grande partie de ce monde inconsciemment, sans nous en rendre compte, simplement parce que nous ne savons pas comment nous le faisons ». Les réalités multiples qui composent le monde tel que pensé dans une perspective constructiviste sont conçues comme les fruits du travail intellectuel d'individus ou de groupes d'individus qui innovent tout en s'appuyant sur des constructions passées. Aussi, la notion de construction a un double sens puisque, comme l'affirme Pierre Corcuff (1995 : 17), « [elle] renvoie tout à la fois aux produits (plus ou moins durables ou temporaires) des élaborations antérieures et aux processus en cours de restructuration ».

Comme le laisse entendre l'ontologie constructiviste, l'épistémologie associée à ce paradigme alternatif s'éloigne des idées positivistes. En effet, l'idée d'objectivité au sens positiviste est abandonnée, tout comme l'est la croyance en une coupure entre l'objet de recherche et le chercheur ; une intersubjectivité liant le chercheur et ses participants est donc assumée, ce qui donne aux découvertes scientifiques le statut d'actes de création et de constructions se réalisant par le dialogue et par la négociation. Cette manière de concevoir l'acte de recherche est particulièrement adaptée à la quête d'histoires orales et de récits de vie. Julie Cruikshank abonde dans ce sens, mentionnant que le travail de construction d'histoires de vie fournit un modèle alternatif de recherche dans lequel la création résulte du travail de deux personnes. À propos de son travail avec des femmes autochtones, elle affirme : « Instead of working from the conventional formula in which an outside investigator initiates and controls the research, this model depends on ongoing collaboration between interviewer and interviewee » (Cruikshank 1990 : 1).

Dans un même ordre d'idées, une recherche inscrite dans le paradigme constructiviste vise à créer des reconstructions consensuelles autour de phénomènes issus des « réalités » : le chercheur effectue donc un travail s'attachant à la compréhension et à l'interprétation du sens de ces réalités construites (Guba et Lincoln 1994). Aussi, l'approche constructiviste, puisqu'elle cherche la compréhension et non l'explication, ne s'appuie pas sur des hypothèses fermes que l'on tente de démontrer ou d'infirmer (réfutation). La recherche constructiviste se fonde plutôt sur des questionnements ou des intérêts des participants et se déploie dans « [...] a "dialectic" of iteration, analysis, critique, reiteration, reanalysis, and so on that leads

eventually to a joint (among inquirer and respondents) construction of a case (i.e., findings or outcomes) » (Schwandt 1994 : 128-129). Comme le font remarquer Guba et Lincoln (1994 : 111), la distinction entre ontologie et épistémologie dans le paradigme constructiviste n'est pas aussi claire que dans le cas du positivisme : le constructivisme entrelace continuellement ces deux dimensions.

### La mémoire : une construction sociale, une reconstruction du passé

La mémoire joue un rôle fondamental pour l'être humain ; en fait, il ne saurait fonctionner sans elle. De la même manière, les groupes sociaux reposent sur la mémoire pour conserver leur unité : en l'absence de toute mémoire, les conventions disparaîtraient, le lien social se dissoudrait, éliminant du coup toute possibilité de former une société ou de posséder une identité, tant individuelle que collective (Candau 1996 : 4). La mémoire doit donc être pensée comme un phénomène bidimensionnel qui comporte à la fois des éléments individuels et collectifs.

Quoi qu'il en soit, le concept de mémoire a traditionnellement été pensé par les philosophes (saint Augustin ou Locke, par exemple) comme une expérience intérieure et personnelle. Paul Ricœur (1996) souligne trois particularités de la mémoire qui semblent la désigner comme principalement individuelle et privée : l'impression de « mienneté » qui se dégage de nos souvenirs, le sentiment que notre mémoire atteste la continuité du « moi » qui forme notre identité et, finalement, le fait que notre mémoire du passé, lorsqu'elle est mise en relation avec notre expérience du présent et du futur, nous permet d'avoir accès à l'idée de passage du temps. En vertu de ces trois caractéristiques, il serait légitime de penser la mémoire comme un phénomène privé, individuel.

Pourtant, se limiter à un concept privé de la mémoire ne permet pas de tenir compte de l'ensemble du phénomène, qui semble aussi posséder des manifestations collectives. Comme l'avance Joël Candau (1996 : 63), « [...] nul anthropologue ne peut contester la volonté des groupes humains d'élaborer une mémoire commune [...] ». En ce sens, un concept de mémoire qui mettrait en lien une collectivité semble nécessaire pour comprendre certaines manifestations et dimensions de la mémoire. La notion de mémoire collective (aussi nommée mémoire sociale, Connerton 1989), une mémoire qui serait formée des souvenirs communs à plusieurs personnes, se présente alors comme solution. Cette notion, bien qu'ambiguë et

critiquée, permet néanmoins de tenir compte, entre autres, des récits collectifs qui sont souvent commémorés lors de célébrations publiques. En sciences sociales, les réflexions contemporaines à propos de la mémoire collective prennent généralement appui sur les travaux du sociologue Maurice Halbwachs (1994 [1925]). L'auteur comprend la notion de mémoire collective comme étant formée des souvenirs partagés par plusieurs personnes d'un même groupe. Ainsi, la mémoire collective donnerait lieu à des représentations communes du passé ou d'événements du passé, représentations qui varieraient en même temps que la société ou le groupe subit des transformations.

Cependant, la notion de mémoire collective comporte certaines difficultés et quelques imprécisions qui rendent parfois son usage problématique. En effet, Halbwachs, fervent disciple de Durkheim, met l'accent sur la mémoire collective beaucoup plus que sur la mémoire individuelle, qui, d'après lui, ne peut fonctionner hors de la société. Pourtant, une mémoire collective peut difficilement exister si les mémoires privées « ne s'ouvrent pas les unes aux autres en visant un objet commun, en se donnant un même horizon d'action » (Candau 1998 : 44). Dans un même ordre d'idées, Halbwachs s'intéresse peu à la capacité de réinterprétation individuelle de ces représentations collectives. En tenant compte du fait que tous les individus ne pensent pas exactement de la même manière au même moment, il devient difficile de considérer une représentation commune et autonome du passé. Le concept de mémoire collective mérite donc d'être nuancé afin de mieux épouser ces observations. Joël Candau va dans ce sens et rappelle que chaque mémoire individuelle possède ses particularités d'interprétation : chaque individu possède des caractéristiques mémorielles définies par son histoire et ses attributs physiologiques, lui conférant du même coup un point de vue original sur les représentations communes du passé (Candau 1996 : 63). En ce sens, il est difficile de comprendre les mémoires collective et individuelle autrement qu'imbriquées l'une dans l'autre, s'influençant mutuellement. Dans un même ordre d'idées, Ricœur (1996 : 8) fait état des difficultés que comporte le concept de mémoire collective, qui, d'après lui, manque d'ancrage phénoménologique. Néanmoins, Ricœur se refuse à mettre ce concept de côté puisqu'il demeure fort utile pour aborder certaines manifestations de la mémoire. En d'autres termes, le concept de mémoire collective, dont nous pourrions difficilement nous passer, rend compte des phénomènes mnémoniques collectifs, mais il ne possède pas de potentiel explicatif à leur égard.

Par ailleurs, Halbwachs est l'un des premiers à avoir théorisé la mémoire comme un construit social et culturel. En effet, l'auteur s'éloigne des théories qui abordent la mémoire comme un fait de nature, comme un ensemble de réactions physiologiques purement individuelles ; de telles théories conçoivent généralement les souvenirs comme des images du passé qui s'accumuleraient dans le cerveau humain, la mémoire devenant, en quelque sorte, un réservoir contenant ces images. Halbwachs s'oppose à cette conception puisque, pour lui, la mémoire est un phénomène essentiellement social. En effet, pour l'auteur, la mémoire fonctionne grâce aux outils que la société lui tend : langage, événements importants agissant comme points de repères, etc. Même lorsqu'il se remémore un souvenir particulièrement intime que lui seul a vécu, l'individu utilise ces outils (Halbwachs 1994 [1925] : 22-23). De plus, l'auteur constate que la remémoration suit souvent une interaction avec d'autres personnes qui ont soit évoqué un passé commun, soit enclenché cette quête de souvenirs en posant une question. En ce sens, notre mémoire n'est pas entièrement individuelle puisque « [...] nous complétons nos souvenirs en nous aidant, au moins en partie, de la mémoire des autres » (Halbwachs 1994 [1925] : 21). Aussi doit-on comprendre la mémoire comme une relation à l'Autre. En effet, les interactions sociales sont essentielles à la mémoire et, plus généralement, à la pensée (Elbaz 2001 ; Candau 1996 : 13). Elles permettent d'établir des conventions, de partager des connaissances, d'élaborer des manières de raisonner. Ainsi, définir la mémoire comme un construit permet d'ancrer celle-ci à la fois dans le social et le biologique, sortant ainsi des conceptions purement essentialistes de la mémoire et de son fonctionnement. Du coup, l'idée d'un passé entassé, parfaitement conservé dans quelque recoin de notre cerveau, est dissoute.

La mémoire est donc, dans une certaine mesure, un construit modelé et orienté par la société et les cadres que celle-ci fournit pour donner forme à nos souvenirs. Ces cadres sociaux de la mémoire permettent la reconstruction des souvenirs à partir de la reconstitution des circonstances de l'événement passé (Halbwachs 1994 [1925]). Parmi les cadres généraux qui agissent comme des outils tendus à la mémoire par la société, on retrouve le langage, la conception du temps, celle de l'espace (Candau 1996 ; Halbwachs 1994 [1925]). En ce sens, les cadres collectifs sont inévitablement relatifs aux idées et aux conceptions du monde des diverses sociétés et cultures. En effet, le fonctionnement et l'organisation des mémoires

varient selon les différentes cartes cognitives partagées par les membres d'un même groupe culturel ou social, qui sont acquises durant l'enfance<sup>10</sup> (Connerton 1989 : 28).

Halbwachs présente les cadres sociaux comme un concept clé lorsqu'il affirme qu'il « [...] n'y a pas de mémoire possible en dehors des cadres dont les hommes vivant en société se servent pour fixer et retrouver leurs souvenirs » (Halbwachs 1994 [1925] : 79). Les cadres de la mémoire partagent avec les réminiscences le statut de souvenirs, à la différence que les cadres sont des souvenirs plus stables, plus persistants. D'ailleurs, on constate qu'en l'absence de ces cadres, ou lorsque ceux-ci subissent des modifications, les souvenirs s'estompent, se diluent (Candau 1996).

Il est important de pousser plus loin l'idée de construction sociale de la mémoire, idée qui est centrale à toute approche anthropologique du phénomène mémoriel. Un aspect fondamental de la construction de la mémoire que nous n'avons pas encore mentionné est la dialectique entre souvenir et oubli qui traverse toute l'activité mémorielle. En effet, comme nous l'avons mentionné plus haut, la mémoire n'agit pas comme un réservoir qui conserve tout. Au contraire, elle se livre à un travail de sélection, de classement à partir des outils que lui fournit la société et de ses particularités propres (Candau 1996). Aussi, lorsque ces outils se transforment ou disparaissent, l'oubli peut survenir, ceux-ci n'offrant plus prise à la reconstruction du souvenir. Cependant, l'oubli peut aussi être partie prenante de l'architecture mémorielle, puisque toutes les sociétés n'accordent pas la même importance au devoir de mémoire, certaines privilégiant plutôt le droit à l'oubli, comme on le constate en explorant la mémoire inuit (Laugrand 2002b : 110). À ce sujet, il est tout de même prudent de rejoindre Candau (1996 : 81) et d'éviter une catégorisation nette des sociétés en fonction de ce rapport entre mémoire et oubli puisqu'un même groupe peut présenter un équilibre différent entre ces deux phénomènes sociaux à divers moments de son existence.

Le travail de mémoire répond aussi à un autre impératif qui souligne la subjectivité de cette dernière : celui de rendre un récit mémoriel cohérent, qui affirme une continuité dans le « moi » de tout narrateur. Cette idée montre bien la relation intime entre la mémoire et l'identité, relation qui ordonne tout récit de vie, toute image de soi que l'on tend à l'Autre. Jan

---

<sup>10</sup> L'anthropologue Jean Briggs (1998) s'est intéressée à la question de l'acquisition d'une carte cognitive et à la transmission des valeurs culturelles chez les jeunes Inuit. Ses recherches montrent que les enfants sont formés à penser « culturellement » en bas âge en étant placés devant des dilemmes par les adultes.

Vansina (1985 : 8) exprime bien cette idée lorsqu'il affirme que les réminiscences représentent rarement une série de souvenirs désordonnés et qu'elles font plutôt partie d'un ensemble organisé (un récit de soi) qui projette une certaine image du narrateur, image qui va souvent dans le sens d'une justification de la vie de ce dernier. On constate alors que mémoire et identité prennent leur sens conjointement. Les réminiscences ne correspondent donc pas à un passé auquel, par un coup de baguette magique, on aurait accès de nouveau, mais bien à un discours construit (parfois consciemment, parfois inconsciemment) qui dépasse largement les souvenirs évoqués.

Dans un autre ordre d'idées, on peut aussi avancer que le souvenir est une reconstruction dans laquelle la notion du temps écoulé depuis l'événement est présente. Comme l'avance Ricœur, « [...] la mémoire n'est pas seulement "sans les choses", mais "avec du temps" » (Ricœur 1996 : 9). Ainsi, un souvenir contient toujours l'avenir de cet événement passé. En d'autres termes, le souvenir n'est jamais égal au passé, puisque ce premier est une reconstruction du second à partir des outils disponibles dans le présent. Il s'agit donc d'une représentation du passé qui est fabriquée à travers le filtre du présent. Notre reconstruction du passé dépend du présent, mais, comme le note Connerton (1989 : 2), « [...] our experience of the present very largely depends upon our knowledge of the past ». Passé et présent sont donc enchevêtrés dans toute expérience du monde. À ces constatations, on peut ajouter que le récit de mémoire est aussi tourné vers le futur : la transmission de mémoires, par exemple, permet de léguer un contenu et une manière d'être au monde aux générations suivantes (Candau 1996 : 113 ; Laugrand et Oosten 1999 : 6-7). Néanmoins, la reconstruction mémorielle n'est pas que fiction puisque la mémoire a, jusqu'à un certain point, un souci d'adéquation et d'exactitude qui la distingue de l'imagination.

En conclusion, la mémoire peut être considérée, dans une perspective anthropologique, à la fois comme une construction, la société intervenant de différentes manières dans le processus mnémonique, à la fois comme une reconstruction, puisque le souvenir n'est jamais le passé, mais une représentation du passé fabriquée à partir du présent. La mémoire n'a donc pas la prétention de l'objectivité, et c'est précisément sur ce point qu'elle entre en conflit avec l'histoire. Cette confrontation sera brièvement explorée afin de mieux saisir les caractéristiques de la mémoire.

### Les tensions entre mémoire et histoire

Au premier abord, la mémoire et l'histoire semblent s'intéresser au même objet : le passé. En effet, toutes deux en fournissent des représentations. Pourtant, il existe plusieurs différences fondamentales entre ces deux approches du passé, qui ne peuvent être comprises comme équivalentes. Une première différence réside dans le statut scientifique de l'histoire et le statut de savoir de sens commun de la mémoire. En effet, l'opposition entre mémoire et histoire s'articule, entre autres, autour de cette différence épistémologique qui a son importance, considérant l'ancrage scientifique de l'histoire et le statut autoritaire, pour ne pas dire hégémonique, que celle-ci acquiert.

Comme je l'ai mentionné précédemment, la mémoire ne recherche pas une adéquation exacte au passé, mais s'intéresse plutôt à une reconstruction vraisemblable de celui-ci. À l'inverse, l'histoire « [...] exerce une fonction correctrice à l'égard de la mémoire [...] » (Ricœur 1996 : 7). La visée ultime de l'histoire est d'atteindre une reconstruction véridique, une représentation du passé qui posséderait un haut degré d'exactitude. En ce sens, on pourrait affirmer que l'histoire veille sur la mémoire afin que celle-ci ne commette pas de trop grands écarts. Aussi, l'histoire peut être comprise comme un dérivé de la mémoire qui s'est formé autour des velléités modernes d'exactitude des savoirs (ce qui était trop demander à la mémoire), mais qui découle aussi de la rupture avec la tradition qui a été engendrée par les révolutions industrielle, politique, économique du XIX<sup>e</sup> siècle (Dumont 1995 : 25-26). Cette période marque la fin de l'adéquation de l'histoire avec la mémoire. D'un autre côté, l'histoire existe par la mémoire puisque celle-ci en est la fondatrice (Candau 1996 : 56). Aussi, elle demeure irremplaçable à bien des égards.

Pierre Nora, auteur des *Lieux de mémoire* (1984) et défenseur pessimiste de *Mnémosyne*, s'insurge contre la tyrannie de l'histoire qui tend à discréditer la mémoire et ses récits. Nora oppose radicalement l'histoire, la reconstruction partielle d'un passé mort et distant, à la mémoire. À propos de celle-ci, il affirme :

La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations (Nora 1984 : xix).

Pour Nora, il existe des lieux de mémoire parce que la mémoire est mise de côté, parce qu'elle n'est plus habitée par les hommes. Partout l'histoire remplace la mémoire, fabriquant

des représentations du passé desquelles l'historien s'exclut et des reconstructions qui appartiennent à tous et à personne à la fois. L'histoire, par son statut autoritaire, en vient à modeler les représentations issues de la mémoire. De plus, l'histoire marque une coupure radicale avec le passé : celui-ci est révolu. À l'inverse, « [la] mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel » (Nora 1984 : xix), ce qui rappelle les caractéristiques de la notion de tradition<sup>11</sup>.

Un certain nombre de points sont partagés par ces deux types de représentations du passé, l'histoire s'appuyant en bonne partie sur la mémoire : la mémoire et l'histoire peuvent être sujettes à des manipulations et à des abus (Candau 1996 : 57-58 ; Todorov 1993), elles peuvent toutes deux devenir le sujet d'enjeux politiques importants (Dumont 1995 : 26-27), ce qui remet en question les prétentions des sciences historiques à l'objectivité. De plus, la discipline historique, tout comme la mémoire, sélectionne les événements à retenir. En fait, c'est l'intérêt de la mémoire collective pour un événement qui donne lieu à un travail de reconstruction scientifique de l'histoire (Candau 1996 : 58) : le fait que la discipline historique tende à éviter certains sujets le montre bien.

Dans un autre ordre d'idées, toutes les sociétés possèdent des mémoires et des reconstructions historiques. Bien sûr, l'une et l'autre représentations du passé sont valorisées à divers degrés selon les groupes et les sociétés, mais partout elles coexistent. Comme l'affirme Paul Connerton (1989 : 16-17), l'activité scientifique de reconstruction historique (l'histoire officielle) possède un pendant populaire, la fabrication de « narrative histories ». Ce type de récit informel est caractéristique de la mémoire collective et semble former une activité centrale des groupes humains.

Néanmoins, certaines différences demeurent, qui opposent la mémoire à l'histoire. En effet, l'histoire égraine une série d'événements sur le long fil du temps, événements qui n'ont pas nécessairement de sens pour les acteurs. De son côté, la mémoire donne un sens au monde en incluant l'acteur dans ses reconstructions, en permettant la reconstruction d'événements du passé qui possèdent un sens aujourd'hui. On constate d'ailleurs que la mémoire renvoie à un temps court au-delà duquel le passé devient souvent flou, le présent se validant par la tradition.

---

<sup>11</sup> À ce sujet, il est intéressant de noter que le sociologue Fernand Dumont, dans son essai *L'avenir de la mémoire* (1995), utilise le terme « tradition » en continuité avec celui de « mémoire », soulignant clairement la proximité des deux notions.

### L'histoire orale, la tradition orale et l'histoire écrite

Les notions d'histoire orale et de tradition orale, définies comme des produits de la mémoire, sont présentées différemment d'un auteur à l'autre. Aussi importe-t-il de clarifier ce que j'entends par ces termes afin d'éviter toute confusion. Voyons d'abord les définitions de ces termes données par deux auteurs. Selon Bryan Page (1988 : 275-276), l'histoire orale se compose des traditions orales et des souvenirs. Ces derniers sont formés des événements du passé qui ont eu lieu durant la vie de l'informateur et dont il se souvient. L'auteur considère que la tradition orale est formée des divers types de récits qui proviennent d'un passé plus éloigné et qui se sont déroulés avant la naissance de l'informateur. La tradition orale, comprise dans ce sens, implique la transmission de la mémoire. Page définit donc l'histoire orale comme l'ensemble des représentations du passé qu'une personne a en mémoire, que ces représentations soient contemporaines ou non.

Jan Vansina (1985 : 12-13) donne une définition légèrement différente de l'histoire orale, utilisant cette notion pour désigner ce que Page nomme « souvenirs » : l'histoire orale regroupe donc des « reminiscences, hearsay, or eyewitness accounts about events and situations which are contemporary, that is, which occurred during the lifetime of the informants ». La tradition orale, elle, conserve le même sens que chez Page, c'est-à-dire des récits du passé qui ont été transmis et qui se rapportent à un passé lointain.

Afin d'éviter ce flou dans ma recherche, j'ai opté pour une définition opératoire de la notion d'histoire orale, qui recoupera les travaux de Vansina (1985) : la notion d'histoire orale sera comprise comme l'ensemble des souvenirs, des rumeurs et des témoignages qui se rapportent à un passé récent, aux événements remémorés s'étant déroulés durant la vie d'une personne, laissant ainsi de côté la question de la transmission de la mémoire. Ainsi, la notion d'« histoire orale » sera distinguée de celle de « tradition orale » sur la base de la contemporanéité du passé remémoré et de l'absence de la transmission de la mémoire. Cependant, la frontière entre la tradition orale – qui comporte des dimensions cosmologiques – et l'histoire orale – qui s'inscrit dans un cadre chronologique – semble discontinue et mince puisque ces deux genres de récits de mémoire s'entremêlent parfois (Nabokov 1996 : 9 ; Page 1988 : 281-282 ; Cruikshank 1990).

La tradition et l'histoire orales reposent toutes deux sur la mémoire, aussi, n'est-il pas étonnant de constater que les débats qui les opposent aux témoignages écrits (souvent occidentaux) comme sources valides tournent autour de questionnements semblables à ceux confrontant la mémoire et l'histoire. Comme ces différentes notions l'indiquent, la principale différence entre les représentations du passé réside dans les sources permettant la reconstruction des événements : si l'histoire, au sens occidental du terme, se fonde principalement sur des témoignages et des récits écrits, l'histoire et la tradition orales prennent leurs assises dans la mémoire, dans les récits oraux des événements (Willson 1988 : 253 ; Burch 1991 : 1). Ces derniers furent considérés par les historiens modernes comme des sources peu fiables, comportant un degré de véracité douteux, puisque issus de la mémoire (Krech 1991). Aussi, les sources orales ont généralement été écartées et considérées comme fausses tant qu'aucun témoignage écrit ou qu'aucune trace matérielle (artéfacts, photos) n'appuyait les affirmations des récits oraux. Découlant de cette mise à l'écart de la tradition et de l'histoire orales par la science historique, les représentations du passé des peuples autochtones furent longtemps considérées comme de la fiction, de l'imagination, de simples légendes – elles le sont encore aujourd'hui dans bien des cas (Nabokov 1996 : 2). Cette situation est étroitement liée à l'eurocentrisme qui caractérise la science moderne et qui nie la valeur potentielle des autres formes culturelles de connaissance du monde, celles-ci incluant des conceptions du passé radicalement différentes de celles de l'Occident (Nabokov 1996).

Dans un même ordre d'idées, on constate que la question de la maîtrise de l'écriture a participé, lors de la naissance de la science historique, à la création d'une conception occidentale binaire du monde, positionnant d'un côté les sociétés dites primitives, considérées sans histoire, et de l'autre, les sociétés civilisées, possédant une histoire conservée par écrit. Cette division pose la science occidentale comme unique point de vue valide, comme unique moyen de fabriquer des connaissances véridiques sur le passé. D'ailleurs, cette conception occidentale des populations « primitives » comme peuples sans histoire – puisque sans archives écrites – a longtemps orienté les travaux anthropologiques qui dépeignaient les cultures selon une perspective du présent ethnographique, c'est-à-dire selon l'idée d'une culture figée dans le temps, sans dimension historique. Juger de la conscience historique et de la véracité des reconstructions du passé d'un peuple à partir de l'utilisation de l'écriture semble peu pertinent puisque l'absence de celle-ci n'empêche pas la construction d'une

représentation du passé. En ce sens, la tradition et l'histoire orales sont définitivement des représentations du passé, bien qu'elles ne s'accordent pas avec celles de la science moderne. Ernest Burch, un chercheur qui a été confronté à ses propres préjugés à propos de la véracité des sources orales, affirme que les récits oraux autochtones possèdent aussi une valeur historique. À propos des Inupiat, il écrit : « In the broad sense of "history" as a substantive record of the past, Alaska Natives definitively have a history » (Burch 1991 : 1). L'auteur va plus loin, suggérant de renverser le doute méthodique et de considérer comme véridique tout récit de mémoire tant qu'aucune autre source ne vient le contredire. Cependant, ce renversement demeure ancré dans le débat sur le degré de véracité des récits historiques autochtones. Fontana (1969 : 367) donne une autre dimension au débat en rappelant qu'il existe plus d'une manière de concevoir la vérité, celle-ci étant relative au contexte culturel. Pour l'auteur, ces débats présentent peu d'intérêt.

Bien entendu, l'histoire orale, puisqu'elle repose sur la mémoire, est exposée à des fluctuations, à des modifications, à certains embellissements, à l'oubli, puisque, comme nous l'avons vu précédemment, la mémoire cherche la reconstruction vraisemblable du passé, mais se désintéresse de l'exactitude. Pourtant, l'histoire, bien qu'inscrite dans le temps et donc y étant plus résistante, possède aussi ses zones de fluctuation. En effet, le travail d'écriture, tout comme le travail de mémoire, comporte une part d'interprétation des événements par les rédacteurs et les chroniqueurs. Margaret Willson (1988 : 254) abonde dans ce sens en affirmant :

The essence of history is people, and all people are bound by their cultural perceptions of the world. Documents, since they are written by people, share the same limitations. The words of people do not automatically become truth once they are transferred to the written page.

Ainsi, tout comme l'histoire orale, les récits historiques écrits sont jonchés des idées et des préjugés entretenus par les individus et les sociétés au moment de leur rédaction<sup>12</sup>. Cette histoire n'est donc pas exempte des altérations et des bricolages humains. De plus, l'interprétation faite par les lecteurs de cette histoire écrite inclut une part de reconstruction du sens qui, encore une fois, tend à modifier l'événement décrit, de la même manière que la

---

<sup>12</sup> À ce sujet, on peut consulter l'intéressant travail d'analyse réalisé par Sylvie Vincent et Bernard Arcand (1979) à propos de l'image des autochtones dans les manuels d'histoire employés dans les écoles du Québec. La représentation des autochtones qui y est bâtie est jonchée de préjugés soulignant le statut de construction subjective de l'histoire.

transmission de mémoires engendre des mutations (Candau 1996 : 114). L'histoire partage donc certains biais avec les récits historiques oraux. En ce sens, l'idée d'atteindre une histoire universelle objective semble impossible puisque chaque acteur, chaque groupe entretient un rapport au passé différent de celui des autres : l'histoire est un construit culturel. Aussi, on peut considérer, à l'instar de Burch (1991 : 13), qu'il existe une pluralité d'histoires.

En regard de ces débats, la question de l'exactitude et de la véracité des reconstructions du passé m'est apparue peu pertinente pour ma recherche puisque mes préoccupations touchent à la mémoire, à son travail et aux discours qu'elle véhicule, donc à un phénomène social et culturel qui ne s'attache ni à l'objectivité, ni à l'exactitude. Ce sont précisément les représentations inuit du passé récent qui sont au cœur de ce projet. Aussi m'a-t-il semblé fort pertinent d'accorder tout le crédit à mes informateurs dans leur travail de construction d'un récit de mémoire à partir de leurs cartes cognitives. Dans le cadre de cette recherche, les commentaires de Fontana autour de la question de la véracité des représentations de l'histoire m'ont semblé très justes :

To the anthropologist concerned with folk histories, the truth or untruth of oral traditions is irrelevant. What is relevant is that someone else defines truth differently and sees history in a different way. [...] It is veracity in their terms which counts (Fontana 1969 : 370).

Dans un même ordre d'idées, il semble que la prise en considération des témoignages oraux comme sources d'information historique fasse son chemin et que plusieurs chercheurs commencent à s'y intéresser (Krech 1991 ; Allen et Montell 1981 ; Vansina 1960, 1985). Cependant, dans bien des cas, la tradition et l'histoire orales sont utilisées comme sources supplémentaires d'information et comme illustrations de recherches en archives plus poussées (Allen et Montell 1981 : 14-19). Cette façon de procéder représente probablement une première étape vers la prise en considération d'un point de vue culturellement différent de l'histoire<sup>13</sup>. Quoiqu'il en soit, quelques travaux récents en recherche autochtone, tels ceux de Julie Cruikshank (1990) et de Nancy Wachowich (1999), vont plus loin en prenant des récits oraux comme source principale : ces recherches s'intéressent aux représentations du passé tout en s'éloignant de la quête de vérité dans son sens occidental. De plus, Cruikshank (1990 : 2)

---

<sup>13</sup> Plusieurs auteurs soulignent aujourd'hui l'importance de faire une place aux voix autochtones dans les travaux de recherche ethnohistorique. L'une des manières d'inclure ces voix consiste à rendre la recherche dialogique en faisant une plus grande place aux citations d'informateurs bien identifiés dans les monographies. À ce sujet, voir entre autres Meyer et Klein (1998 : 203-204).

affirme que les récits de vie peuvent ouvrir à une meilleure compréhension de certains champs de la culture. Selon l'auteure, ces récits ne sont pas qu'un moyen d'illustrer les descriptions ethnographiques ; au contraire, ils permettent d'accéder, en partie, à la culture du narrateur, d'y découvrir certaines catégories autochtones.

D'autre part, les réflexions de Cruikshank soulèvent une question fort importante, celle de la possibilité de rendre compte, pour un étranger, d'une perspective culturelle différente de l'histoire – un point de vue inuit sur le passé, par exemple. En effet, atteindre une perspective parfaitement « émiq̃ue » de l'histoire inuit semble être une visée utopiste. À ce sujet, Cruikshank constate : « Oral testimonies are very different from archival documents and are never easily accessible to outsiders. They are cultural documents in which much is implicit, in which metaphor and symbol play a role in how ideas are presented » (Cruikshank 1990 : 3). Il existe donc plusieurs embûches cognitives qui empêchent d'atteindre un point de vue interne puisque les formes employées (symboles, images) dans les récits de mémoire sont ancrées dans la culture et représentent un défi à la compréhension pour des personnes possédant des systèmes de référence différents. De leur côté, Allen et Montell (1981 : 11) constatent les mêmes problèmes que Cruikshank à propos de l'analyse de récits oraux. Pour ces deux auteurs, s'intéresser à l'histoire orale d'un groupe dont on fait partie a pour avantage la connaissance et le partage de référents historiques, d'un système culturel commun, de métaphores et de symboles collectifs.

Afin de pallier partiellement ce problème dans ma propre recherche et de réussir à construire un portrait juste de la perspective inuit sur les installations militaires à Hall Beach, j'ai tenté de ne pas utiliser trop brutalement des catégories occidentales au cours du travail d'analyse ; pour ce faire, les catégories d'analyse n'ont pas été déterminées formellement à l'avance. Une certaine ouverture a donc été démontrée, entre autres par une bonne connaissance de la culture inuit de cette région acquise à travers le travail de terrain et la consultation de rapports ethnographiques divers, afin de tenir compte de catégories d'analyse plus près de celles employées par les participants. Néanmoins, il serait illusoire de considérer que le travail de construction de cette perspective inuit n'a pas été teinté par mes propres préjugés culturels.

## *Aspects méthodologiques de la recherche*

### Paradigme méthodologique

Le choix d'un paradigme méthodologique découle en grande partie des objectifs de recherche et de l'objet à l'étude. Cependant, le paradigme théorique dans lequel une recherche s'inscrit oriente aussi ce choix puisque l'un et l'autre doivent s'accorder pour donner une cohérence interne au projet. Comme nous l'avons vu précédemment, le paradigme théorique qui a été déployé au cours de ma recherche, le constructivisme, s'attache plus à la compréhension d'un phénomène et à sa reconstruction qu'à son explication. Aussi les méthodes qualitatives sont-elles apparues mieux adaptées pour interpréter les expériences des Inuit. En effet, plusieurs caractéristiques des méthodes qualitatives recourent les attributs du constructivisme : elles se basent essentiellement sur un raisonnement inductif, ce qui permet de poser des questions de recherche larges qui se spécifient en cours d'étude et qui laissent place à l'itération (Desmet et Pourtois 1996 : 58) ; elles mettent l'accent sur l'expérience et la subjectivité humaine et s'intéressent donc aux mondes locaux. De plus, les méthodes qualitatives orientent leurs questions vers des processus dynamiques (dans le temps) et contextualisés, ce qui rejoint encore ici les préoccupations constructivistes. Comme nous l'avons déjà mentionné, le paradigme constructiviste ne propose pas de théories ou d'hypothèses fermées *a priori*, ce qui s'accorde avec la recherche qualitative qui remplace souvent les hypothèses « [...] par des propositions indiquant une tendance plutôt qu'une relation de cause à effet ; ensuite, les propositions sont ouvertes, moins prédéterminées et peuvent surgir à tout moment de la recherche, les plus intéressantes apparaissant d'ailleurs en cours de route » (Deslauriers et Kérisit 1997 : 108).

Pour stimuler l'apparition de nouvelles propositions, la recherche qualitative suggère le contact du chercheur avec le terrain, ce qui crée une relation de proximité entre ce dernier et son objet d'investigation. Bien sûr, une telle proximité sous-entend une forte intersubjectivité, mais cela ne représente pas un vice puisque l'épistémologie constructiviste se dissocie de l'objectivité dans son sens positiviste. Ces interactions doivent cependant être prises en compte dans le travail d'analyse (Desmet et Pourtois 1996). Puisque mon travail visait à comprendre, et non à expliquer, la construction de l'histoire orale inuit et le sens de cette construction pour ces sujets, l'usage des méthodes qualitatives a été retenu pour cette recherche.

## L'ethnohistoire

Pour réaliser cette recherche, j'ai retenu l'ethnohistoire comme démarche méthodologique. Puisque les perspectives historiques inuit sont au centre de mon mémoire, la méthode ethnohistorique, telle que présentée dans les prochaines lignes, m'est apparue la plus pertinente ; elle m'a permis à la fois de documenter l'histoire locale des Inuit qui furent les acteurs de ces événements et de saisir certains aspects de la construction du passé chez les personnes interrogées. Ce choix repose aussi sur le fait que je ne me suis pas limité à l'utilisation de sources orales, bien que celles-ci soient centrales dans mon travail – le troisième chapitre est entièrement construit autour des récits récoltés. La méthode ethnohistorique permet l'utilisation de documents de sources multiples, démontrant ainsi une souplesse qui s'est avérée fort utile dans la mise en œuvre de cette recherche (Wiedman 1988 : vii) : les archives, les photographies, l'histoire orale ont été mises à contribution afin de dresser un portrait plus complet de mon objet de recherche.

Par ailleurs, un article de Krech (1991), traitant des débats et des principaux genres attribués à l'ethnohistoire, souligne à quel point l'usage de ce terme est problématique, divers sens lui étant attribués. Aussi, l'utilisation de la méthodologie ethnohistorique, telle que mise de l'avant dans mon travail, mérite d'être définie avant d'aller plus loin. Wiedman (1988 : xii) évoque une première confusion entourant l'ethnohistoire : certains chercheurs considèrent l'ethnohistoire comme une discipline autonome ou une sous-discipline de l'anthropologie alors que d'autres la définissent comme une méthode. Comme je l'ai mentionné précédemment, l'ethnohistoire a été employée comme méthodologie, c'est-à-dire comme un ensemble de techniques et de moyens qui m'ont permis de mener ma recherche à terme. En ce sens, je rejoins les propos de Wiedman, qui refuse à l'ethnohistoire le statut de discipline ; l'ethnohistoire se construisant autour des théories anthropologiques, elle peut difficilement réclamer le statut de discipline autonome.

Par ailleurs, l'ethnohistoire semble en proie à des tensions entre deux écoles de pensée qui s'affrontent depuis les années 1960. Un bref survol historique permettra de cerner ces débats et de clarifier ma position. Bien que ses origines remontent au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'ethnohistoire a connu des développements importants surtout après la Deuxième Guerre, période marquant la disparition de l'objet traditionnel de l'anthropologie, les sociétés traditionnelles « pures ». À ce moment, « [the] increased interaction between western and non-

western societies led anthropologists to an interest in culture change and in use of historical documents as a source of information and theoretical formulation » (Wiedman 1988 : viii). Ce changement d'orientation dans les recherches anthropologiques a mené à la prise en considération de la dimension historique des cultures dites primitives et sans écriture. Comme nous l'avons vu précédemment, l'histoire de ces peuples fut généralement occultée jusqu'à cette époque sous prétexte d'une absence de sources fiables. L'ethnohistoire de cette période, issue du rapprochement des sciences anthropologiques et historiques, utilisait principalement des sources écrites ou archéologiques pour fonder ses recherches, fournissant du coup un point de vue « eurocentré » sur l'histoire autochtone. Cette version de l'ethnohistoire s'apparente beaucoup à celle de l'histoire, à la seule différence que la première est dévolue à l'étude du passé des non-Occidentaux, l'objet de recherche des anthropologues (Wiedman 1988 : x ; Izard et Wachtel : 336 ; Fontana 1969). Ce type de recherches, principalement basé sur des données d'archives, est encore très fréquent aujourd'hui. Comme l'avance Krech (1991 : 353), ces recherches affichent souvent une sensibilité à la culture autochtone, mais donnent rarement un point de vue autochtone sur les événements puisque les sources orales ne sont que peu souvent utilisées.

Dans le champ des études inuit, deux auteurs se démarquent pour leur utilisation poussée de la tradition et de l'histoire orales dans une démarche ethnohistorique définie de cette manière. Le premier, Guy Mary-Rousselière (1980), entreprend l'ethnohistoire d'une migration inuit qui s'est déroulée au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle entre le nord de l'île de Baffin et la côte groenlandaise. L'auteur utilise à la fois des sources écrites occidentales et des sources orales inuit pour construire un portrait de cet événement. En effet, la tradition orale y occupe une bonne place puisque la mémoire de l'événement fut transmise. Toutefois, Mary-Rousselière demeure attaché à une vision objective de l'histoire et ne s'intéresse pas à la singularité des récits inuit : il attribue à ses informateurs « [...] un coefficient de crédibilité basé sur le récit de faits connus ou sur la personnalité du témoin » (Mary-Rousselière 1980 : 14). Quoi qu'il en soit, l'auteur demeure aussi critique face aux sources écrites occidentales qui, d'après lui, comportent des inexactitudes et des contradictions.

Une deuxième auteure, Dorothy Eber (1989), effectue un remarquable travail de reconstruction de l'histoire de la présence des baleiniers occidentaux dans l'Arctique à partir des mémoires inuit. Bien que les données orales recueillies soient mises en contexte dans un

cadre chronologique occidental, inscrivant du coup le travail d'Eber dans la première définition de l'ethnohistoire, les extraits d'entrevues occupent la plus grande partie de l'ouvrage. Celui-ci se distingue donc de plusieurs travaux ethnohistoriques qui ne font qu'insérer quelques données orales venant appuyer les sources écrites utilisées.

Depuis une trentaine d'années, cette première définition de l'ethnohistoire est ébranlée par les transformations de l'anthropologie. Entre autres, l'intérêt récent de l'anthropologie pour l'étude des sociétés occidentales tend à sortir l'ethnohistoire du champ exclusif des sociétés non occidentales (Krech 1991 : 348). Ce changement est conjugué avec un débat entourant deux visions divergentes de l'objet de la méthode ethnohistorique : d'un côté, l'ethnohistoire est définie comme la documentation du passé des Autres (près de l'histoire), de l'autre, l'ethnohistoire est pensée en tant qu'étude des genres et des formes que prend le passé dans diverses cultures (près de l'anthropologie culturelle), ce deuxième type d'études pouvant aussi être étendu à l'Occident. Vansina (1960), spécialiste de la tradition orale africaine, fut l'un des premiers à remettre en question l'utilisation même du terme « ethnohistoire » dans son acception traditionnelle, celle-ci tendant, selon lui, à perpétuer une dichotomie non fondée : « History in illiterate societies is not different from the pursuit of the past in literate ones [...]. And there is therefore no need to coin a special term, such as ethnohistory just for this reason » (Vansina 1960 : 53). Ainsi remet-il en question la rupture ethnocentriste entre des sociétés qui auraient une histoire et celles, plus exotiques, qui auraient une ethnohistoire.

Quoi qu'il en soit, le terme « ethnohistoire » demeure généralement associé à sa première définition. Aussi une pléthore de termes alternatifs ont-ils été pensés pour désigner l'étude des formes du passé dans d'autres sociétés. S'inscrivant dans cette seconde école de pensée, Fogelson a tranché dans le flou des définitions en désignant avec ironie, mais de façon lucide, cette manière de concevoir l'ethnohistoire comme de l'« ethno-ethnohistoire » (cité dans Krech 1991 : 361). Dans un article rappelant l'importance de tenir compte des différentes formes culturelles que prend l'histoire, Nabokov (1996 : 10) a relevé plusieurs termes se rapportant à cette seconde définition tournée vers les genres autochtones de l'histoire : *traditional history*, *folk history*, *ethno-ethno history*, *historicity*<sup>14</sup>. Peu importe le nom qu'elle

---

<sup>14</sup> Ce débat semble toujours d'actualité puisque la question d'un terme qui remplacerait celui d'« ethnohistoire » a été abordée brièvement par Marianne Stenbaek lors de l'atelier « Mémoires et histoires du Nord » (lac Delage, novembre 2001).

porte, l'ethnohistoire, comprise comme l'étude des constructions culturelles des représentations du passé, tente de s'éloigner de la dichotomie soulignée par Vansina entre Occident et non-Occident, entre peuples possédant une histoire et peuples possédant une ethnohistoire.

Pour réaliser cette recherche, j'ai utilisé l'ethnohistoire dans les deux acceptions présentées ici. D'une part, la méthode ethnohistorique dans son sens traditionnel a été employée afin de documenter l'histoire des Inuit de la région du bassin de Foxe lors de la construction et de l'activité de la station Fox Main à partir des archives et des ouvrages disponibles. De cette manière, une version occidentale de ce pan de l'histoire a été construite. Ce travail était entre autres motivé par l'absence d'un ouvrage de synthèse sur ces événements et par la possibilité de mettre en perspective les points de vue occidentaux et inuit.

D'autre part, j'ai utilisé la méthode ethnohistorique telle que présentée par Fogelson et Sturtevant (cités dans Krech 1991 : 261), qui voient dans cette méthode l'étude des représentations et des constructions du passé partagées par un groupe culturel. Ce deuxième volet de mon projet en constitue le cœur, puisque celui-ci porte précisément sur les représentations inuit de cette partie de leur histoire. Aussi, l'ethnohistoire telle qu'elle a été employée dans ce deuxième volet se distancie de la simple étude de l'histoire chronologique d'un groupe ethnique ; elle cherche aussi à atteindre une perspective intérieure, à comprendre comment l'histoire, basée sur la mémoire, est construite par ces Inuit. Ainsi entendue, l'ethnohistoire s'accorde pleinement avec l'approche anthropologique et les visées d'une approche constructiviste. Comme nous l'avons vu, cette dernière s'attache à la compréhension des manières de construire les mondes et les réalités, ainsi qu'aux sens que ceux-ci prennent pour les acteurs qui jouent ces réalités (Von Glasersfeld 1988 : 20).

### La collecte de données

#### A- Les données d'archives publiques et privées

Au cours de ma collecte de données, j'ai mené des fouilles aux Archives nationales du Canada afin de découvrir les documents (textes, photos, films) traitant de la construction et de l'activité du réseau DEW, et plus particulièrement de la station Fox Main et des impacts de cette présence sur la population inuit locale. Ces recherches visaient surtout à documenter la

version occidentale de ce pan de l'histoire des Inuit, mais les quelques visites effectuées aux Archives avant mon départ sur le terrain m'ont aidé dans la confection d'un schéma d'entrevue. En tout, les fouilles aux Archives du Canada se sont déroulées sur quinze jours : cinq journées de recherche en mars 2002 avant mon départ, puis dix autres journées à mon retour au cours des mois de juillet et d'octobre 2002<sup>15</sup>. En ce qui concerne les archives publiques, quatre principaux groupes ont fourni une information riche :

- **RG 12, Transports** : ces archives contenaient quelques renseignements à propos de l'approvisionnement du site Fox Main entre 1955 et 1960. Cependant, elles ont surtout fourni de l'information sur les débats entre les diverses agences ministérielles à propos des relations entre Blancs et Inuit (surtout les femmes inuit).
- **RG 24, Défense nationale** : ces dossiers traitaient de la prise de décisions autour du projet DEW, ainsi que de l'organisation et de l'établissement de celui-ci. Des documents concernant plus particulièrement Fox Main et les employés inuit du réseau se retrouvent aussi dans ces dossiers.
- **RG 29, Santé nationale et bien-être social** : contient la plus grande partie de l'information trouvée à propos de l'infirmerie de Hall Beach. On y traite aussi des relations avec les Amitturmiut et des liens avec Fox Main. Ce fonds d'archives est cependant décousu puisqu'il est bâti autour de quelques rapports sporadiques, de lettres échangées entre les fonctionnaires du Ministère et d'autres agences gouvernementales. Certaines périodes ne sont pas couvertes par ces archives qui, de plus, réfèrent à d'autres dossiers n'ayant pas été conservés.
- **RG 85, Programme des affaires du Nord** : les documents qui composent ce fonds m'ont fourni des renseignements sur une multitude de sujets : programme de logements, rapports des NSO, planification du développement de Hall Beach, emploi des Inuit. La composition de ces dossiers est très variable d'un sujet à l'autre. On y retrouve autant des factures que des procès verbaux et des rapports de visites.

En plus des fouilles aux Archives nationales, j'ai mené quelques recherches au centre de la Direction histoire et patrimoine (DHP) de la Défense nationale du Canada. Bien que la plupart des documents concernant la DEW Line aient été transférés aux Archives nationales, j'y ai tout de même fait des trouvailles intéressantes à propos de l'établissement de la station Fox Main. Toutefois, aucun fonds d'archives dédié uniquement à cette station n'a été trouvé à

---

<sup>15</sup> Cette manière de fonctionner s'est avérée nécessaire entre autres à la suite d'un engorgement au service d'accès à l'information des Archives qui m'a empêché de consulter plusieurs dossiers avant mon départ. Ces archives ont donc été fouillées à mon retour. Néanmoins, le problème d'engorgement s'est à nouveau produit, si bien que certains documents n'ont tout simplement pas pu être consultés, un délai de plus de six mois étant demandé... Une recherche de maîtrise s'accommode mal de ce genre de problème.

la DHP, pas plus que dans les Archives nationales<sup>16</sup>. Il est probable que les détails propres à chacune des stations n'ont pas été retenus au profit de ceux qui concernaient l'ensemble du réseau DEW.

Mes visites à Ottawa m'ont aussi permis de me rendre aux Archives Deschâtelets, tenues par les Oblats. Les communications entre les missionnaires et leurs dirigeants fournissent surtout des détails concernant le développement du hameau et les soins de santé dans la région d'Igloolik, mais aussi quelques données ayant trait à l'embauche d'Inuit par la DEW Line. D'autre part, une importante collection de photos de la région d'Igloolik y est archivée. Cependant, puisque aucune identification formelle de ces images n'est disponible, elles se sont révélées inutilisables.

Par ailleurs, j'ai obtenu certaines données par le biais d'anciens employés du réseau DEW ayant œuvré à Fox Main. Il existe une communauté virtuelle d'ex-DEW Liners qui participent collectivement au développement d'un site Web fort détaillé sur divers aspects de ce réseau de radars<sup>17</sup> : histoire de la DEW Line, détails techniques, anecdotes, etc. J'ai contacté quelques-unes de ces personnes grâce au bottin disponible sur le site. Ces ex-DEW Liners m'ont fourni des renseignements divers et plusieurs photographies de la station Fox Main par courriel. Ce type de collaboration s'est donc avéré très riche.

En plus de ces données d'archives publiques et privées, des recherches bibliographiques ont aussi été entreprises afin de découvrir les articles, les thèses et les autres ouvrages qui ont permis de mettre en contexte la construction de la DEW Line, ses effets sur le Nord canadien et d'autres aspects de la perspective occidentale à propos du réseau.

## B- Les données orales

Les données orales qui m'ont permis de construire la perspective inuit sur cette période et qui ont alimenté mes observations sur la construction inuit du passé ont été récoltées lors d'un travail sur le terrain de deux mois (avril à juin 2002) dans la communauté de Hall Beach. Au cours de ce séjour, j'ai mené des entrevues, effectué des observations et visité les installations de la station Fox Main. Dans cette même période, j'ai fait une courte visite à

---

<sup>16</sup> Fletcher (1990 : 265) fait le même constat : « [...] little information on individual military stations, including radars, is available for public inspection ».

Igloolik pour y rencontrer une personne apparaissant sur des photos utilisées lors des entrevues. J'ai aussi séjourné à Iqaluit une semaine pour y mener quelques recherches documentaires et une entrevue avec un ex-travailleur inuit du réseau DEW.

La technique « boule de neige » m'a permis d'identifier les informateurs potentiels : au fur et à mesure que des entretiens étaient menés, mes informateurs m'ont fourni les noms d'autres personnes qu'ils considéraient être de bonnes ressources dans le cadre de mon projet. Mes traducteurs m'ont aussi désigné d'autres informateurs intéressants. Ainsi, j'ai bâti une liste d'informatrices et d'informateurs potentiels avec l'aide de mes traducteurs et au hasard des rencontres. Les critères de sélection des participants étaient simples : les personnes rencontrées, hommes et femmes, devaient avoir des expériences liées, d'une manière ou d'une autre (travail, voisinage, visites), à la présence de la station de radar Fox Main dans la période comprise entre le milieu des années 1950 et la fin des années 1960. Pour les fins de ma recherche, j'ai rencontré dix-sept personnes – cinq femmes et douze hommes<sup>18</sup> – qui figuraient sur une liste d'environ vingt-cinq noms. Les personnes interrogées ont été choisies parce qu'elles répondaient aux critères fixés et permettaient de dresser un tableau des différents points de vue possibles sur la présence de Fox Main.

Pour fabriquer ces données orales, j'ai procédé par « oral history interviews », terme générique employé par Margaret Willson (1988) pour désigner des entretiens portant sur l'histoire orale. Puisque l'histoire orale repose sur la mémoire, la collecte des souvenirs inuit s'est faite sous la forme de récits de vie centrés sur la période m'intéressant. Ces récits étaient partiellement orientés par des questions portant sur des points plus précis déterminés par mes questions de recherche. Avant d'aller plus loin, il importe de définir ce que j'entends par « récit de vie » puisque cette technique de collecte est fréquemment confondue avec une autre nommée « histoire de vie » (Görög-Karady et Lebarbier 1997 ; Trudel 1999). Pour définir la notion de « récit de vie » dans le cadre de mon mémoire, je me suis appuyé sur les commentaires de Görög-Karady et Lebarbier (1997 : 7). Ces auteures, bâtissant autour des propos de Daniel Bertaux, considèrent le récit de vie comme étant exclusivement le « [...] »

---

<sup>17</sup> Larry Wilson (webmestre), site consulté de 2000 à 2003, *The DEW Line sites in Canada, Alaska and Greenland*, <http://www.lswilson.ca/dewline.htm>.

<sup>18</sup> Cette disproportion entre le nombre de femmes et d'hommes interrogés correspond surtout au déséquilibre démographique existant chez les plus de cinquante ans dans cette communauté, et non pas à un choix délibéré (voir Statistiques Canada, « Profil de communautés de 2001, Hall Beach »).

témoignage d'un narrateur, résultant de l'interaction entre ce dernier et [ses interlocuteurs] ». Cette définition permet de s'écarter des histoires de vie, qui juxtaposent au récit de vie d'un narrateur des données issues de sources écrites et d'entretiens avec des proches de ce narrateur. Ainsi, l'histoire de vie centre ses intérêts sur la vie d'un seul individu, en créant une description dense de celle-ci à partir de plusieurs sources. Pour mener mes recherches, la technique par récit de vie m'est apparue suffisante puisque je ne cherchais pas à documenter dans le détail la vie d'un informateur en particulier, mais à obtenir une perspective inuit sur un événement, à comprendre l'interprétation de mes informateurs sur cette période. Ainsi, par la collecte de ces récits de vie, j'ai pu rapprocher les expériences de mes informateurs pour construire cette perspective inuit.

En ce qui a trait à la « mécanique » des entrevues, je joignais généralement mes participants en leur rendant visite une ou deux journées avant de mener l'entrevue, afin de m'assurer de leur disponibilité et de leur désir de participer à ma recherche. Quelques informateurs ont aussi été joints par téléphone avec l'aide de mes interprètes, la barrière de la langue empêchant une communication directe. Toutes les entrevues ont été menées chez les participants et elles ont été réalisées avec le concours de traducteurs, puisque les narrateurs parlaient principalement inuktitut. Aussi, les propos qui sont rapportés dans le troisième chapitre ne sont pas les paroles exactes de mes collaborateurs, mais des traductions de leurs propos, incluant toutes les imprécisions et les problèmes de concordance entre les deux langues (inuktitut et anglais) que cette démarche peut engendrer. Quelques entrevues ont donc été retraduites pour avoir accès au maximum de détails possibles et pour combler les lacunes de la traduction simultanée.

Pour mener les interviews, j'ai établi un schéma d'entrevue qui a évolué en cours de recherche et qui a été réajusté d'un entretien à l'autre afin de correspondre au rôle et à l'expérience du narrateur (travailleur, chasseur, femme, etc.). Un schéma figé ou un questionnaire fermé n'aurait pas été approprié puisqu'il existe une grande diversité entre les expériences des différents participants. La flexibilité du schéma d'entrevue utilisé dans ces récits de vie a permis de tenir compte de cette multiplicité.

Par ailleurs, j'ai présenté des photographies et des cartes à mes informateurs au cours des entrevues. L'usage des photos avait pour but à la fois de stimuler la remémoration et d'identifier ces images envoyées par des ex-DEW Liners à la mémoire parfois brouillonne...

D'autre part, des cartes m'ont permis de donner un ancrage plus concret aux noms des campements et des lieux mentionnés par les aînés dans leurs récits et de clarifier par des gestes certaines de mes questions qui semblaient difficiles à traduire.

### L'analyse des données

L'analyse des deux types de données recueillies a été effectuée séparément, puisque d'un côté se présentait un corpus de données orales et de l'autre un corpus de données d'archives diverses, chacun correspondant à des perspectives différentes sur la présence de Fox Main. Attardons-nous premièrement au traitement des données orales.

Découlant des différentes façons de concevoir l'ethnohistoire qui ont été débattues plus tôt dans ce chapitre, trois principales manières d'utiliser les sources orales sont reconnues : elles peuvent être employées de manière supplémentaire, complémentaire ou à titre d'information principale (Allen et Montell 1981 : 14-21). Puisque l'analyse des données dépend en partie de l'usage qui sera fait de ces sources, je présenterai brièvement ces trois perspectives. Utilisées en tant qu'information supplémentaire, les sources orales joueront un rôle secondaire, celui d'ajouter des détails aux événements relatés par les sources écrites. Elles tentent ainsi d'alimenter une vision « depuis l'intérieur » sur l'événement, en plus d'apporter quelques précisions. Le deuxième type d'emploi des sources orales est très fréquent dans une démarche ethnohistorique classique. Les informations orales y agissent à titre complémentaire, c'est-à-dire qu'elles sont exploitées conjointement avec les données écrites pour fournir un récit plus personnel et spécifique, laissant partiellement de côté l'histoire généraliste et impersonnelle (Allen et Montell 1981 : 18). Le dernier type d'emploi des sources orales, celui qui a été mis de l'avant dans mon travail, laisse toute la place au développement d'une version personnelle ou locale des faits. Dans ce cas, les données orales prennent l'avant-scène pour documenter un événement sur lequel il existe peu de données écrites ou sur lequel un éclairage nouveau est désiré. Le traitement des données orales auquel je me suis adonné s'est inscrit dans cette troisième catégorie puisque cette dernière donne tout le crédit aux narrateurs et éloigne le chercheur de la quête d'une vérité objective, qui s'accorde mal avec une démarche anthropologique. De plus, cette manière d'envisager les sources orales s'accorde avec mes objectifs de recherche, qui consistent à documenter et à analyser une perspective inuit sur l'histoire.

Amia Lieblich et ses associées définissent deux axes majeurs autour desquels s'organise l'analyse des récits oraux. Le premier axe oppose le caractère holiste de l'analyse (récit comme un tout) au caractère catégoriel (récit découpé en parties) ; le second axe, l'analyse du contenu du récit (manifeste et/ou implicite) à l'analyse de sa forme (comment il s'organise). Une analyse de récit oral se situe quelque part dans la grille formée par le croisement de ces deux axes (Lieblich *et al.* 1998 : 13). Le choix d'un type d'analyse (analyse de contenu holiste, analyse catégorielle de forme, etc.) dépend des intérêts du chercheur et de ce qu'il veut faire ressortir de son travail.

Pour tirer des interprétations valables de mes données, j'ai opté pour une analyse catégorielle de contenu telle que comprise par Lieblich et ses associées (1998). Je me suis donc attardé aux catégories inuit décelables dans les récits de vie récoltés et au contenu – surtout manifeste, puisqu'il résiste mieux à la traduction, mais aussi au contenu latent qui se révèle souvent intéressant – des différentes parties des entretiens. Ainsi, j'ai procédé à la dissection des récits pour en faire ressortir des catégories sensibles qui m'ont permis de mettre en valeur la perspective inuit sur les événements. Dans le travail d'analyse, l'approche catégorielle a été retenue puisque je m'intéresse plus particulièrement aux caractéristiques communes à un groupe de personnes, à leurs constructions culturelles de la mémoire. À ce titre, Lieblich affirme : « The categorical approach may be adopted when the researcher is primarily interested in a problem or a phenomenon shared by a group of people [...] » (Lieblich *et al.* 1998 : 12). D'autre part, l'analyse de contenu a été préférée à l'analyse de la forme du récit. Ce type de traitement modèle les données de manière à faire ressortir l'information narrée dans l'extrait retenu et ouvre donc à la documentation en détail d'une version inuit de ce pan de l'histoire. Malgré l'attention portée aux catégories inuit au cours du travail d'analyse, certains développements doivent être vus comme un produit croisé de ma propre subjectivité et de celle de mes participants, puisque les récits étaient souvent stimulés par mes questions et qu'en dernier lieu, l'analyse des données me revient. C'est donc à travers le dialogue que les récits ont été narrés.

Par ailleurs, les données d'archives ont aussi été traitées par analyse catégorielle de contenu, mais séparément des données orales. Tout comme les données orales, elles ont été traitées en tenant compte de leurs catégories propres et de leur contexte de production (Létourneau 1989 : 63), c'est-à-dire le contexte de la Guerre froide d'un point de vue

occidental. Certains thèmes et catégories se recoupent dans les deux corpus, mais le traitement séparé des deux types de données souligne certains écarts fort intéressants. Ainsi, cette manière d'analyser et de présenter les données permet d'effectuer des comparaisons entre les deux perspectives et de mettre des éléments de la mémoire inuit en relief, ce qui sera fait en conclusion de cette recherche.

## Chapitre II

### La DEW Line et les Amitturmiut : mise en contexte

[The American scientists] have bluntly forecast that before very long the cities and industries of the United States will lie open and virtually defenceless against a devastating Soviet air-atomic attack. Two years is the time of grace allowed.

(Alsop 18 mars 1953)

Built primarily for defence, the DEW Line is also the means of opening up this vast, beautiful and worthy frontier, for the benefit of those who follow.

(*Arctic Adventure* 1957)

#### ***La présence inuit et occidentale dans le nord du bassin de Foxe avant les années 1950***

Avant d'amorcer ce chapitre, il s'avère pertinent de présenter brièvement l'occupation humaine du nord du bassin de Foxe à travers diverses époques et, ainsi, de mettre en relief les nombreuses mutations que la culture inuit de cette région a connues au cours de son histoire, au fil des contacts avec différents groupes inuit et non inuit<sup>1</sup>.

Le nord du bassin de Foxe est attesté comme étant une zone d'occupation inuit quasi continue depuis environ quatre millénaires (Crowe 1969). En effet, les données archéologiques disponibles permettent de constater une présence inuit en plusieurs endroits, certains campements ayant été utilisés à plus d'une époque. Au gré des migrations, la région a été peuplée successivement par les cultures pré-dorsétienne<sup>2</sup>, dorsétienne et thuléenne avant que cette dernière ne prenne la forme de la culture inuit pré-contacts. L'occupation de la région aurait peut-être connu une coupure entre les époques pré-dorsétienne et dorsétienne, autour de 800 AC, puisque peu d'éléments de la culture pré-dorsétienne se retrouvent à l'époque dorsétienne. Cependant, ces deux premières formes culturelles ont en commun de n'avoir pas connu l'usage des chiens pour le transport, ce qui peut expliquer en partie l'ampleur des villages qui ont été retrouvés, une plus grande coopération étant nécessaire entre les individus pour exploiter les ressources fauniques. Par ailleurs, on constate que la culture dorsétienne est porteuse d'un système complexe de croyances chamaniques. Dans la région

---

<sup>1</sup> Les travaux ethnographiques de Mathiassen (1976 [1928]), Crowe (1969), Damas (1963), Mary-Rousselière (1978), Manning (1943b) fournissent plus de détails sur la région nord du bassin de Foxe avant les années 1950.

<sup>2</sup> Aussi connue comme culture sarqaq.

nord du bassin de Foxe, la culture dorsétienne se serait éteinte vers le XIV<sup>e</sup> siècle à la suite des contacts avec la culture de Thulé (Crowe 1969 : 20-21)<sup>3</sup>. Cette dernière culture, de laquelle découle directement celle des Inuit de la période pré-contacts, s'est rapidement installée dans la région ; plusieurs éléments de celle-ci sont tout de même un héritage de l'époque dorsétienne (usage de l'igluvigaq<sup>4</sup>, du couteau à neige). Dotés d'équipages de chiens, les porteurs de la riche culture de Thulé étaient caractérisés par une plus grande mobilité qui leur donnait accès à des ressources plus nombreuses et ouvrait la possibilité à des contacts beaucoup plus fréquents avec d'autres régions. Découlant de cette avancée technologique, les campements étaient plus nombreux et plus dispersés que ceux des occupants précédents. Le passage à la forme culturelle mieux connue de la période pré-contacts, autour du XVII<sup>e</sup> siècle, serait entre autres lié à un refroidissement important du climat.

La région nord du bassin de Foxe ne peut donc être pensée en terme d'isolat culturel puisqu'elle fut le théâtre du passage et de l'arrivée de bien des migrants. La péninsule de Melville fut d'ailleurs l'une des routes importantes ayant mené au peuplement du Groenland, de l'île Ellesmere et de l'extrémité nord de l'île de Baffin. Bien que les divers groupes de migrants aient été porteurs de cultures différentes, tous « [...] adhered quite closely to a pattern of settlement having its focus around the north-west coast and the walrus herd » (Crowe 1969 : 13). En effet, la continuité de l'importance économique du morse dans la culture locale est attestée pour cette région (Manning 1944). Quelques camps marginaux, tel Piling, furent érigés sur la côte est du bassin de Foxe, mais le plus grand nombre se retrouve à l'ouest (Crowe 1969 ; Manning 1943a : 244). Ainsi, malgré l'arrivée de ces migrants à diverses époques de l'occupation inuit, « [...] there has been a striking continuity in the cultural landscape, cultural history and cultural ecology of the region » (Crowe 1969 : ix-x).

À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, l'influence de l'Occident se fit sentir de manière croissante, entre autres par le passage d'explorateurs ; les sources écrites permettent d'établir raisonnablement que les premiers contacts directs qui eurent lieu entre Occidentaux et Amitturmiut se firent autour de cette époque. Quoi qu'il en soit, certains de ces contacts ont été passablement espacés dans le temps, entraînant parfois l'oubli de ces passages précédents,

---

<sup>3</sup> La tradition orale inuit identifie généralement les Dorsétiens comme étant les Tuniit, des personnages prenant une place importante dans les récits inuit. Les derniers Tuniit auraient été décimés par une épidémie issue du passage du baleinier Active à l'île Southampton au début du XX<sup>e</sup> siècle (Eber 1989).

<sup>4</sup> Iglou de neige.

créant du coup une multitude de premiers contacts. La première rencontre attestée est celle de Parry qui, tentant de trouver le passage du Nord-ouest, fut bloqué par les glaces en 1822 dans la région d'Igloodik. Plus de deux cents Inuit formaient le village lors du séjour de Parry, un nombre qui, d'après l'explorateur, aurait été moindre sans la présence des deux navires qui assurait aux Inuit l'accès à certaines ressources pour l'hiver (Fossett 2001 : 128). Les récits de Parry montrent que, même s'il n'y avait pas eu de contacts directs entre les deux cultures dans la région, l'Occident avait déjà fait son entrée dans la culture inuit. En effet, l'utilisation de lames d'acier, d'aiguilles, de haches, de limes provenant de manufactures européennes fut observée dans la région d'Igloodik, ce qui montre bien le caractère ouvert de la région (Parry 1824 ; Ross 1975 : 33 ; Fossett 2001 : 125-131)<sup>5</sup>. Près de cinquante ans s'écoulèrent avant que la quête de l'expédition de Franklin n'amène le passage de C.F. Hall dans la région d'Igloodik, en 1864<sup>6</sup>. En 1913, un demi-siècle plus tard, l'explorateur minier Alfred Tremblay fit un bref passage en traîneau à chiens dans la région d'Igloodik et du lac Hall. Quelques années plus tard, Therkel Mathiassen, membre de la Fifth Thule Expedition, s'intéressa à la culture matérielle locale, dressant une image assez complète de la culture pré-contacts. Bien que plusieurs de ces contacts furent de courte durée, certains éléments de la toponymie inuit ne laissent aucun doute quant à l'empreinte que ces explorateurs laissèrent dans la mémoire. À titre d'exemple, on retrouve, parmi les lieux significatifs de cette région, un endroit nommé *Umiligaarjuk* (le petit barbu), référant à Reynold Bray, un membre de la British-Canadian Arctic Expedition décédé près de cet endroit vers 1940 (Imaruittuq et Uttak 1993 : 13). Certains passages de ces Occidentaux ont donc marqué la culture inuit – la construction culturelle du territoire dans ce cas-ci. Quoi qu'il en soit, ces contacts sporadiques ne semblent pas avoir été une source importante de mutations culturelles, bien que les mémoires inuit en furent marquées de diverses manières. En général, les relations entre Inuit et explorateurs semblent avoir été plutôt amicales et pacifiques, quelques lieux leur étant même dédiés.

---

<sup>5</sup> Dans son ouvrage, Renée Fossett (2001) mentionne que des réseaux d'échanges très vastes existaient avant même l'arrivée des premiers explorateurs dans la région de la péninsule de Melville. En effet, avant 1820, des liens unissaient les Inuit de la région de Chesterfield Inlet, qui avaient accès à des biens occidentaux et des matériaux rares (bois), aux habitants de la péninsule de Melville, qui échangeaient les biens des premiers contre des hameçons d'os, des peaux, des lignes à pêche. Les rencontres se déroulaient à Chesterfield, à Nuvuk et à Repulse Bay (Fossett 2001 : 130). Ces « voyages de commerce » se poursuivirent jusqu'à l'arrivée des baleiniers dans la région de Repulse Bay. La présence de ces derniers donna un accès plus direct aux ressources occidentales (armes, couteaux, aiguilles).

<sup>6</sup> Ross (1960 : 158) souligne que le passage de Hall fut intégré à la mémoire collective de la région. Vers la fin des années 1950, la tradition orale régionale conservait souvenir du passage de Mistahok, alias Mister Hall.

D'autre part, la région nord de la péninsule de Melville ne connut pas directement les activités des baleiniers, qui se limitèrent plutôt aux régions de l'île Southampton, au sud du bassin de Foxe, et de Repulse Bay (Ross 1975). Néanmoins, la présence de ces navires, entre 1860 et 1915, eut des impacts divers pour les Iglulingmiut. En effet, avant l'arrivée des baleiniers, vers 1860, les Inuit de la péninsule de Melville partageaient une identité commune. La possibilité de travailler auprès de ces Occidentaux attira plusieurs familles, qui s'installèrent de manière plus permanente dans la région de Repulse Bay, à Aivilik, donnant lieu à l'émergence d'une identité régionale distincte de celle des Iglulingmiut, celle des Aivilingmiut (Fossett 2001 : 130)<sup>7</sup>. Dans le même sens, Crowe (1969 : 33) souligne que la population de la région nord du bassin de Foxe semble avoir partiellement décliné pendant cette période, un effet probable de l'attrait du travail et des échanges auprès des baleiniers qui hivernaient dans la région de Repulse Bay, mais aussi de l'introduction de maladies contagieuses. Quoi qu'il en soit, les Iglulingmiut peuplant le nord de la péninsule de Melville ne furent pas attirés en grand nombre par la présence des baleiniers puisque leur milieu offrait des ressources suffisantes et qu'ils avaient accès aux biens occidentaux par des tractations avec les Aivilingmiut et les Tununirmiut (habitants de Pond Inlet) (Fossett 2001 : 176). Néanmoins, la culture locale connut des changements au cours de cette période, la fréquentation occasionnelle des chasseurs de baleines menant, par exemple, à l'adoption du *square dance*<sup>8</sup>. La culture matérielle fut aussi transformée puisque les Iglulingmiut obtinrent plus facilement des biens manufacturés tels que des armes à feu, des lames, des aiguilles et une multitude d'autres produits (Ross 1975).

Cependant, la réelle dépendance aux biens occidentaux s'instaura avec l'implantation de postes de la Compagnie de la baie d'Hudson à proximité de la péninsule de Melville. La présence de la CBH dès les années 1920 à Repulse Bay et à Pond Inlet généralisa l'usage de l'arme à feu, les munitions devenant plus facilement accessibles qu'à l'époque des baleiniers. Une autre révolution culturelle provient de l'acquisition vers 1925 d'embarcations en bois par les Amitturmiut, facilitant ainsi la chasse au morse et modifiant une fois de plus la

---

<sup>7</sup> Plusieurs auteurs mettent en relief la fluidité des identités mises de l'avant par les Inuit de la région du bassin de Foxe et de ses environs (Anders 1965 : 53 ; Fossett 2001 : 129-130). Suivant les migrations, une même personne pouvait s'identifier une année à un sous-groupe particulier et l'année suivante, à un autre.

<sup>8</sup> Briggs (1997) mentionne que les *square dances* font aujourd'hui partie des performances servant à objectiver l'identité inuit, à la rendre visible. L'intégration de ces danses dans la culture inuit illustre bien l'idée de tradition inventée exprimée par Hobsbawm (1983).

configuration des campements : plusieurs nouveaux sites moins peuplés apparurent après 1930, suivant l'acquisition de ces embarcations (Damas 1963 : 24-27). L'arrivée de postes de traite donna aussi naissance au piégeage, qui ne connut toutefois pas autant de succès que dans d'autres régions de l'Arctique, les ressources animales étant riches dans le nord du bassin de Foxe (Fossett 2001 : 190-191). Autre phénomène important, l'ouverture d'un poste de la CBH à Igloodik en 1939 mena à une diminution des contacts interrégionaux, réduisant ainsi les liens établis avec d'autres groupes inuit évoluant à proximité de comptoirs et menant au « [...] beginning of a new kind of regional identity » (Crowe 1969 : 36-37)<sup>9</sup>. Des familles provenant de Repulse Bay et du nord de l'île de Baffin, qui migrèrent dans la région vers 1936 pour profiter des abondantes ressources animales, furent incorporées dans cette nouvelle identité (Manning 1943a : 243 ; 1943b : 101). De la même manière, Crowe (1969 : 36) mentionne que quelques personnes provenant de Chesterfield Inlet furent aussi attirées par l'ouverture du poste de la CBH et absorbées au sein des Iglulingmiut.

Dans un autre ordre d'idées, il est difficile de déterminer à quel moment le christianisme fit son apparition dans la région nord de la péninsule de Melville, une zone de contacts indirects avec la religion. Comme l'avance Laugrand (2002a : 198), les premières rumeurs à propos du christianisme prennent probablement leur source au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles dans le passage d'explorateurs et par les contacts avec des Inuit évangélisés provenant d'autres régions. En 1903, un poste de traite ouvrit ses portes près de Pond Inlet, où la religion anglicane avait des adeptes, et fut visité fréquemment par des Iglulingmiut. Ces visites, conjuguées, à la même période, à la distribution de bibles dans la région de Repulse Bay, participèrent à une prise de contact plus forte avec les idées chrétiennes. Ainsi, jusque vers 1920, le christianisme se propagea lentement chez les Iglulingmiut par les bibles envoyées et les contacts divers. Cependant, l'arrivée dans la région d'Igloodik vers 1920 de Umik, un chaman provenant de Pond Inlet qui s'inscrivit localement comme prédicateur donna une impulsion nouvelle aux idées chrétiennes. Umik fut à l'origine d'un mouvement religieux recoupant des idées anglicanes et des pratiques inuit anciennes (Laugrand 2002a : 377-378). D'après Damas (1963 : 23), cette forme d'anglicanisme syncrétique s'implanta rapidement dans la région d'Igloodik. Néanmoins, d'autres prosélytes (catholiques et anglicans) suivirent

---

<sup>9</sup> Le poste d'Igloodik, ouvert en 1939, ferma ses portes de 1943 à 1947 en raison de la Deuxième Guerre et parce que les glaces empêchèrent son réapprovisionnement.

après le passage de Umik. À partir de 1931, la présence d'un missionnaire catholique à Avvajja, puis à Ikpiarjuk entraîna la conversion d'un bon nombre d'Inuit de la région. Malgré la présence de ce missionnaire, plusieurs familles des campements situés sur la péninsule de Melville (autour de l'actuelle communauté de Hall Beach), dont quelques migrants aivilingmiut, se rallièrent aux anglicans (Laugrand 2002a : 241). En 1963, Damas estimait qu'environ quarante pour cent de la population de la région étaient catholiques, les soixante pour cent restant appartenant à l'Église anglicane. Les impacts culturels de l'adoption de ces croyances occidentales sont incalculables. Parmi les plus notables, on constate la quasi-disparition des échanges de femmes et des mariages d'essai, la fin du chamanisme – entraînant ainsi des modifications importantes dans la cosmologie inuit – et l'instauration du mariage endogame ayant pour limites les membres du même groupe religieux. Conséquemment, une division régionale apparut entre les groupes catholiques et anglicans<sup>10</sup>.

De son côté, la présence gouvernementale dans la région d'Igloolik avant 1955 se réduisait à sa plus simple expression. De manière générale, l'Arctique de l'Est fut plus ou moins laissé à lui-même dans la période précédant 1920 ; aucune instance gouvernementale n'y était représentée de manière permanente, à l'exception d'un poste de la GRC ouvert en 1903 près de Chesterfield Inlet<sup>11</sup>, un contraste tranchant avec le Groenland et l'Alaska d'alors (Jenness 1964 : 18-19). Cette situation évolua et quelques postes additionnels de la GRC furent implantés à partir de 1920 environ. Aussi, entre 1920 et le milieu des années 1950, l'Arctique de l'Est fut dirigé par seulement trois institutions dispersées sur le territoire (le « *big three* »), qui administraient de leur mieux, bien que souvent en fonction de leurs propres intérêts (Duhaim 1985 : 18-19), les arpents de neige de l'Arctique canadien : la Compagnie de la baie d'Hudson, la Gendarmerie royale canadienne et les missions anglicanes et catholiques (Mary-Rousselière 1978 : 443 ; Hamilton 1994). Le poste de la GRC le plus proche d'Igloolik se trouvait à Pond Inlet, à près de cinq cents kilomètres de là. Malgré cette distance, nous l'avons vu, les Iglulingmiut se rendaient parfois dans cette région. Les passages ponctuels des agents de la Gendarmerie n'ont fort probablement pas influencé de grands pans de la culture inuit régionale, les contacts étant brefs et distancés et la mission des agents de la

<sup>10</sup> Cette division persista même après l'avènement des communautés sédentaires : plusieurs personnes se souviennent de confrontations entre catholiques et anglicans à Igloolik.

<sup>11</sup> L'implantation de ce poste et de deux autres dans l'Arctique de l'ouest visait principalement à affirmer la souveraineté canadienne dans l'Arctique, une souveraineté remise en doute par une expédition norvégienne vers 1898 (Jenness 1964 : 18).

GRC, plutôt vague. Cependant, à partir de 1948, le système d'allocations familiales implanté dans la région enclencha la dépendance économique des Iglulingmiut face à l'État canadien (Damas 1963 : 28). Au cours de la même période, le système de recensement et de gestion connu sous le nom de *Eskimo disc list* fut mis en place. Les implications culturelles de ce système ne sont pas bien connues, mais il illustre clairement la présence grandissante de la machine administrative canadienne sur ses territoires arctiques.

De ces quelques remarques, il doit donc être retenu que l'influence du monde occidental sur la région nord de la péninsule de Melville était déjà enclenchée lors de l'arrivée de la station Fox Main du réseau DEW. L'économie, la vie spirituelle, la technologie employée, bref plusieurs sphères de la culture inuit avaient déjà été remodelées par la présence ou le passage de Blancs dans la région lorsque les premiers DEW Liners<sup>12</sup> se présentèrent en 1955. Il faut garder tout de même à l'esprit que la culture inuit locale n'en était pas à sa première transformation lorsque l'influence occidentale se fit sentir. En effet, des mutations culturelles dues aux contacts avec les autres groupes inuit, à des développements technologiques (amélioration des outils, des moyens de transport, des habitations) et à des changements climatiques avaient déjà eu cours. L'arrivée de la DEW Line dans la région allait changer bien des choses puisque aucun contact interculturel n'avait auparavant impliqué autant de Blancs sur une si longue période.

### ***La naissance de la Distant Early Warning Line***

Lors de la Deuxième Guerre mondiale, l'URSS s'était unie aux États-Unis et à leurs alliés dans le but de combattre l'Allemagne nazie et les États, tels l'Italie, l'Espagne et le Japon, qui avaient des velléités expansionnistes et des affinités avec les projets du III<sup>e</sup> Reich. La coalition américano-soviétique ne relevait d'aucune affinité économique, diplomatique ou autre : les systèmes politiques de ces deux pays étaient radicalement différents et leurs idéologies respectives offraient peu de points de rapprochement potentiels. En ce sens, on peut comprendre que l'URSS et les États-Unis acceptèrent une collaboration à des fins uniquement stratégiques, les territoires des deux États commençant à être menacés. Déjà, au cours de la Guerre, plusieurs éléments de discorde, entre autres autour de l'avenir de la Pologne et de

---

<sup>12</sup> Les employés qui ont œuvré sur la DEW Line se désignent et sont souvent désignés par cette appellation. Le terme DEW Liner fait abstraction de la fonction exacte de la personne, entre autres parce qu'une multitude d'habiletés étaient exigées de chacun des travailleurs.

l'Allemagne (conférence de Yalta, février 1945), en plus d'un changement à la présidence américaine, marquèrent des tensions entre les pays occidentaux et l'Union soviétique (Marcou 1987). Avec la défaite de l'Allemagne nazie et de ses alliés, la réalité rattrapa rapidement la coalition russo-américaine, qui n'avait plus sa raison d'être, leurs ennemis communs ayant abdicé. La fin de la Guerre mit un terme à l'association et à la bonne entente temporaire et relative de ces pays alliés (Vidal 2003 : 94). La confrontation des idéologies capitaliste et communiste reprit le dessus, révélant au monde entier l'incompatibilité entre les deux grandes puissances militaires. Pour ajouter à la mésentente entre les deux parties, l'ingrédient nucléaire, qui avait fait son apparition en 1945 du côté américain, augmenta les tensions dès la fin de la Deuxième Guerre.

Après 1947, la séparation graduelle du monde en deux camps – d'un côté les États capitalistes, de l'autre les États communistes – mena à l'instauration d'un climat de tension qui fut au cœur de la Guerre froide. À propos de ce conflit, Raymond Aron disait : « Guerre improbable, paix impossible » (cité dans Moreau Defarges 1996 : 12). En effet, entre 1947 et 1991, il n'y eut aucun combat direct opposant les Russes aux Américains, tous les affrontements se déroulant en périphérie (Corée, Vietnam, Afghanistan) de ces deux vastes États, par le biais des populations locales (Vidal 2003 : 94) ; les deux idéologies se confrontèrent tout de même au cours de ces nombreux conflits. C'est dans ce contexte que les États-Unis en vinrent à considérer la montée du communisme, à tort ou à raison, comme un danger réel. Ces craintes poussèrent des dirigeants tel le sénateur McCarthy à mener des « délirantes campagnes anticomunistes » prenant l'allure d'une « chasse aux sorcières » (Ramonet 2003 : 6).

Jusqu'à la fin de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'Arctique avait été façonné dans l'imaginaire américain comme une frontière naturelle et infranchissable. Même lors de la Deuxième Guerre, le Nord ne semblait pas encore faire partie des préoccupations de défense. En effet, dans les plans de défense conjointe élaborés en 1941 par les penseurs militaires américains et canadiens, la possibilité même d'une attaque par la côte arctique fut ignorée : seules les côtes pacifique et atlantique semblèrent préoccuper les esprits (Eyre 1981 : 128). Au cours du conflit 1939-1945, l'Arctique a plutôt été perçu comme une route permettant d'éviter les attaques et donnant accès par voie aérienne à l'Angleterre et à l'Europe depuis l'Amérique. Cela donna lieu à la construction d'infrastructures militaires dans l'Arctique canadien,

facilitant ainsi le transit de matériel militaire par le Nord<sup>13</sup>. L'utilité de ces bases se révéla très réduite puisqu'une route plus directe fut utilisée, la technologie aéronautique se développant à une vitesse vertigineuse<sup>14</sup>. La construction de plusieurs de ces bases fut d'ailleurs stoppée par ces percées technologiques qui réduisaient l'utilité d'un réseau nordique d'aérodromes.

Des modifications dans la conception de l'espace – une contraction de l'espace et du temps – dues à des avancées technologiques accompagnèrent la Deuxième Guerre et la montée de la Guerre froide. Conséquence de ces avancées et de la menace russe, la représentation de l'Arctique en tant que frontière infranchissable ou route potentielle vers l'Europe subit un retournement complet : le premier essai nucléaire russe, en 1949, et la construction par les Soviétiques de bombardiers à longue portée changèrent la vision que l'on avait du Nord : de Nord protecteur, il devint une autoroute vers le cœur de l'Amérique (Robitaille 1987 : 48 ; Eyre 1987 : 294 ; Holman 2001 : 57). Ce renversement donna lieu à une pléthore de projets d'ordres divers visant à protéger l'Amérique et, périodiquement, à assurer la souveraineté du Canada sur ces territoires arctiques longtemps ignorés. Parmi ces projets, on retrouve quelques exercices militaires réalisés sans succès vers la fin des années 1940<sup>15</sup>, la construction de stations météorologiques (Alert, Resolute, Eureka), la mise en place de postes devant faciliter la communication aérienne (par exemple Yellow Beetle, voir Hart et Cockney 1999).

Face à la montée des tensions avec l'URSS et à la menace grandissante d'une attaque nucléaire passant par le Nord, les États-Unis confièrent au Massachusetts Institute of Technology (MIT) l'étude de la défense aérienne du pays en 1951. Le Lincoln Laboratory de cette institution se livra à des études poussées au cours de l'été 1952 – donnant lieu à ce qui est connu dans la documentation comme le Lincoln Summer Study Group – et fit toute une série de recommandations concernant la défense aérienne du pays. Parmi celles-ci, la construction d'un système de détection avancée était pointée comme une nécessité. Le Lincoln Study Group recommandait la construction de deux réseaux de détection, qui

<sup>13</sup> Un projet de construction d'aérodromes disséminés en divers lieux de l'Arctique devait matérialiser la Crimson route, un trajet aérien devant permettre la livraison sécuritaire d'avions de chasse américains vers l'Angleterre en passant par le Nord. Les bases aériennes de Iqaluit, de Kuujuaq, de Coral Harbour et de Goose Bay sont issues de ce projet qui ne fut jamais complété. À propos de la construction de la base de Frobisher Bay, voir le mémoire de Mélanie Gagnon (1999).

<sup>14</sup> Initialement, les avions devaient passer par Kuujuaq et Iqaluit avant de traverser vers le Groenland et l'Islande. Cependant, la plupart des avions envoyés en Europe de cette manière passèrent directement de Goose Bay au Groenland (Gagnon 2002 : 9-11).

<sup>15</sup> Aux premiers instants de la Guerre froide, ces exercices militaires terrestres démontrèrent l'improbabilité de combats au sol dans le Nord tant ce terrain se révéla impraticable pour les troupes canadiennes.

s'additionneraient au réseau déjà existant, la Pinetree Line, qui bordait à peu près la frontière canado-américaine et suivait ensuite la côte est du Canada jusqu'à Frobisher Bay<sup>16</sup> (Harris 1980 : 71-72). Les résultats de l'étude furent à l'origine du projet d'une Distant Early Warning Line, un réseau de détection avancée qui devait permettre de localiser des bombardiers ennemis quatre à six heures avant qu'ils atteignent leurs cibles<sup>17</sup>. Peu après la publication du rapport, les États-Unis chargèrent la Western Electric Company et la Bell Telephone Company de procéder à la conception et à la construction d'installations tests le long de la côte nord de l'Alaska et, après avoir obtenu la permission du Canada<sup>18</sup>, du Yukon au cours des années 1952-1953.

La position inconfortable du Canada, coincé entre les deux géants, l'obligea en quelque sorte à s'engager dans ces activités de défense stratégique qui intéressaient bien plus les Américains<sup>19</sup>. En effet, comme l'avance Bankes, le réseau DEW « [...] was designed to protect the United States from a Soviet bomber attack over the pole. It was primarily of benefit to the United States, but arrangement was entered into in the name and spirit of continental defence » (Bankes 1987 : 287). Les réactions à la publication de trois articles<sup>20</sup> des frères Alsop – d'influents journalistes américains –, qui jouaient sur le sentiment d'insécurité face à la menace soviétique pour faire l'apologie d'un système de détection avancée traversant l'Arctique, au mois de mars 1953, illustrent bien les réticences du gouvernement canadien. Celui-ci, plus tempéré et moins engagé dans la paranoïa que le gouvernement étasunien, observait ce nouvel intérêt américain pour les territoires nordiques du Canada depuis ses premiers instants. À propos des articles en question, LD Wilgress, des Affaires extérieures, écrivait :

The general tone of all three articles is that here is a revolutionary new scheme for the defense of North America, evolved by the best scientific brains in the country. The articles suggest, even though they do not state outright, that it would be a sad day if the "military mind" were allowed to block the implementation of the scheme.

<sup>16</sup> Érigée à partir de 1951, la Pinetree Line fut mise en activité en 1954 (Fletcher 1990 : 266).

<sup>17</sup> La recommandation du MIT donna aussi lieu à la construction, en 1954, de la Mid-Canada Line par le Canada. À ce sujet, voir Harris (1980 : 75-76).

<sup>18</sup> À la suite de cette requête américaine, le Canada obtint des États-Unis la formation du Joint U.S./Canadian military study group, chargé des discussions et des négociations entre les deux pays sur les questions touchant la défense aérienne continentale.

<sup>19</sup> Il faut mentionner que cette coopération n'était pas nouvelle puisque déjà en 1940, la création du Permanent Joint Board on Defence, découlant de l'accord d'Ogdensburg, liait le Canada aux États-Unis pour la défense du « north half of the western hemisphere » (Harris 1980 : 18-24).

<sup>20</sup> « Experts give us 2 years grace », *The Gazette*, 17 mars 1953 ; « Soviet eyes over Alaska », *The Gazette*, 18 mars 1953 ; « We can smash the Red A-Bombers », *Saturday Evening Post*, 21 mars 1953.

One can only speculate on the effect which this public discussion will have on the U.S. Government, but the possibility that it may add impetus to the desire to implement this or some other equally ambitious scheme cannot be overlooked. The establishment of the joint Military Study Group may well serve as a useful brake on any impulsive ideas which the U.S. authorities may take up<sup>21</sup>.

Néanmoins, l'annonce en août 1953 de la détonation d'une bombe thermonucléaire par l'armée russe mit un terme aux réserves concernant l'utilité d'un réseau de détection avancée (Harris 1980 : 73-74). De toute manière, le gouvernement canadien ne pouvait pas se payer le luxe de choisir puisque les dirigeants étasuniens considéraient que « [...] unless Canada agreed with United States action, this country could well be placed in the invidious position of being considered obstructionist<sup>22</sup> ». Aussi la construction de la portion canadienne du réseau fut-elle acceptée dans une entente officieuse en 1954, les résultats des tests menés en Alaska et au Yukon étant plutôt positifs (Lowther 1992). L'entente officielle entre les deux pays fut conclue en mai 1955, une entente avantageuse pour le Canada, comme on le verra dans la prochaine section, qui dégageait celui-ci de toute responsabilité concernant le financement du projet<sup>23</sup>. De plus, l'utilité du réseau devait être réévaluée périodiquement, les deux pays pouvant choisir de se retirer du projet en fonction des développements du contexte politique. Chose certaine, l'engagement des États-Uniens dans ce fantasmagorique projet – un coût de construction d'environ six cent millions de dollars en 1957 – peut être compris comme l'aboutissement d'une faillite des voies diplomatiques traditionnelles devant des divergences idéologiques apparemment irréconciliables.

Dès le début de 1955, la construction de la DEW Line commença au Canada, avant même que l'entente entre ce pays et les États-Unis soit officialisée. Le contrat pour l'érection des infrastructures fut attribué à la Western Electric Company (WEC), qui avait déjà développé une expertise grâce à la construction de la section test du réseau en Alaska. Cette compagnie embaucha trois sous-contractants pour réaliser les travaux. Pour la section est, une entreprise basée à Montréal, la Foundation Company, se chargea des travaux d'exploration terrestre et de construction des infrastructures. Les travaux furent particulièrement compliqués dans cette partie du réseau puisque la température et l'inaccessibilité de certains postes juchés

<sup>21</sup> RG 24, série D-1-c, vol. 8159, dossier 1660-67, partie 1 : Project Counterchange (Alaska), lettre de LD Wilgress, 18 mars 1953.

<sup>22</sup> RG 24, série D-1-c, vol. 8159, dossier 1660-67, partie 1 : Chiefs of Staff Committee, extraits d'une rencontre, 3 novembre 1954.

<sup>23</sup> Le Canada avait décidé de se lancer dans la construction de la Mid-Canada Line et d'en assumer les coûts afin d'éviter d'être associé financièrement au gouffre que semblait représenter le réseau DEW.

au sommet de montagnes donnèrent à l'érection des équipements le caractère d'une véritable bataille contre les éléments. Plus à l'ouest, les entrepreneurs n'eurent pas à surmonter ces difficultés puisque plusieurs postes étaient situés sur les grandes étendues planes du Yukon et des T.N.-O. Malgré les difficultés rencontrées, la plus grande partie des postes du réseau fut terminée à temps.

L'ensemble du réseau était formé d'une soixantaine de postes dont l'importance était différente<sup>24</sup>, qui pointillaient le 70° parallèle depuis l'Alaska jusqu'à la côte est du Groenland à tous les 80 kilomètres. Le réseau était lié à un centre de commande situé à Colorado Springs aux États-Unis. De 1955 à 1957, 25 000 hommes prirent part à l'érection de cette muraille électronique, 500 000 tonnes de matériel furent envoyées dans l'Arctique et plus de 50 000 vols d'avion furent nécessaires pour transporter le personnel, les denrées et le matériel. Au plus fort de la construction, près de 7 500 personnes oeuvraient simultanément à la construction du réseau, un nombre très élevé lorsqu'on le compare aux quelque 200 Inuit qui furent employés entre 1955 et 1957. Règle générale, les employeurs de ces Inuit

[...] appear to have been pleasantly surprised at the competence of Eskimo workers, but reflecting a different set of values, were constantly frustrated by Eskimos periodically quitting their jobs in order to pursue their traditional occupations of hunting and fishing for a time. While some managers accepted the Eskimo approach to wage employment philosophically, there is an underlying current in newspaper reports that suggests that many of the natives were having difficulty in becoming « white men ». No one suggested that perhaps the Eskimos did not want to become exact copies of their southern brethren (Eyre 1981 :145).

Pour bon nombre de ces Inuit, il s'agissait d'une première expérience de travail salarié et, dans certains cas, de voisinage des *Qallunaat*.

La phase d'activité du réseau, qui commença en juillet 1957, fut confiée à une compagnie privée (une première pour la Défense américaine), la Federal Electric Company (FEC), une division de la multinationale International Telephone and Telegraph Corporation (ITT), qui conserva ce contrat plusieurs années<sup>25</sup> (Stephenson 1983 : 16). La supervision des activités se déroulait sous la direction d'officiers américains, qui furent remplacés en 1959 par

<sup>24</sup> Les postes se divisaient en trois catégories : les stations *main* (Fox Main, Cam Main), qui étaient les plaques tournantes du réseau, les stations auxiliaires (Fox 1, Pin 3), qui étaient les plus nombreuses, et les postes intermédiaires (Fox A, Cam F), plus petits, qui servaient à combler des vides dans la couverture du réseau. Ces derniers furent fermés à l'été 1963.

<sup>25</sup> En fait, ITT fut en charge de l'opération du réseau durant toute la vie de la DEW Line, de 1957 à 1991, à l'exception de la période 1973-1975 au cours de laquelle la compagnie perdit le contrat. Voir « <http://www.lswilson.ca/dewhist-a.htm> » à ce sujet (consulté en septembre 2003).

des officiers de la RCAF pour des raisons liées à la sempiternelle question de la souveraineté canadienne. De la même manière, les employés de la FEC œuvrant en sol canadien devaient, dans la mesure du possible, être de cette nationalité.

Les archives révèlent la présence de travailleurs inuit très tôt dans l'élaboration du projet : dès octobre 1953, on retrouve la trace de quelques employés non spécialisés du côté de l'Alaska<sup>26</sup>, ce qui tend à montrer que les Inuit prirent part à l'ensemble de l'entreprise de la DEW Line, depuis sa construction jusqu'à sa fermeture quelque trente-cinq ans plus tard. Au cours de la période de construction, l'embauche de travailleurs inuit se fit de manière plutôt inégale à travers l'Arctique canadien, comme on le verra plus loin. Avec l'entrée en activité et la prise de contrôle par la FEC, la situation changea puisque cette dernière élaborait un plan d'emploi pour les Inuit canadiens en 1957 avec la collaboration de diverses instances gouvernementales. Le plan couvrait tous les domaines, depuis la description des tâches et des échelles salariales (de 200\$ à 640\$ par mois) jusqu'aux services assurés par l'employeur (nourriture, soins de santé, hébergement pour les célibataires). Certains éléments du plan d'emploi se révélèrent toutefois problématiques, particulièrement les soins de santé, qui en théorie étaient accessibles uniquement aux employés et à leur famille, une définition qui posait problème puisque « [...] the composition of Eskimo families changed frequently, sometimes every week<sup>27</sup> ». Aussi, dans les faits, les soins étaient parfois dispensés à la famille éloignée et aux connaissances, tout cela aux frais de la FEC...

Les principales tâches des Inuit étaient reliées au travail extérieur, car, croyait-on, ils supportaient mieux le climat que les autres travailleurs. Une dizaine de tâches furent identifiées parmi lesquelles on retrouvait le déneigement, l'entretien et l'opération de la machinerie lourde, l'approvisionnement des stations en eau, le chargement et le déchargement des avions et des bateaux. Au départ, la FEC évalua ses besoins à une centaine de travailleurs inuit pour l'année 1958. Ce nombre fut maintenu pendant quelques années, mais peu après le début des années 1960, des coupures budgétaires, une modernisation des équipements de détection et le déclin de l'importance stratégique de la DEW Line firent diminuer le nombre d'employés requis. La fermeture des stations les plus petites à l'été 1963 (les postes

---

<sup>26</sup> RG 24, série D-1-c, vol. 8159, dossier 1660-67, partie 1 : Project Corrode - Progress report no.8, novembre 1953.

<sup>27</sup> RG 29, vol. 2873, dossier 851-1-10, partie 2 : Minutes of a meeting between FEC-Canada, 24 juillet 1961.

intermédiaires) fut à l'origine de nombreuses pertes d'emplois : le nombre de travailleurs inuit passa alors d'une centaine à moins d'une soixantaine<sup>28</sup>, ce qui tend à donner raison à Jenness (1964 : 95) lorsqu'il affirme que ce genre de projet sporadique ne permettait d'assurer aucune base stable à une économie arctique. Cette idée était d'ailleurs assez répandue chez les employés des Affaires du Nord dans les années 1960, qui considéraient que l'emploi d'Inuit sur la DEW Line n'était pas une solution pouvant mettre fin à leurs problèmes économiques, l'avenir du réseau étant incertain (Duffy 1987 : 157).

Entre 1957 et 1991, la DEW Line subit quelques améliorations, répondant ainsi à diverses avancées technologiques, surtout du côté des systèmes de communication. Cependant, l'utilité du réseau fut remise en question à la suite du développement par les Russes des missiles intercontinentaux<sup>29</sup>, qui troublèrent considérablement la notion d'alerte avancée. En effet, l'alerte offerte par le système DEW passa de quatre à six heures, face à des bombardiers, à une quinzaine de minutes contre des missiles. Trois stations dédiées à la détection de missiles intercontinentaux, et formant le réseau BMEWS, furent mises en place au début des années 1960<sup>30</sup>. Cette nouvelle couverture radar nécessitait un système de communication amélioré, ce qui mena à la modernisation de quelques équipements de la DEW Line. Cependant, l'avènement de ce système n'entraîna pas de transformations importantes des équipements de détection du réseau DEW. Aussi, à partir de ce moment, certains stratèges militaires considérèrent que « the [DEW] line's main functions were a reliable military communications link with Europe [...] » (Fletcher 1990 : 273). Le réseau DEW fut en fonction jusqu'à la fin des années 1980, moment où il fut remplacé par le North Warning System (NWS), un réseau de radars qui surveille, encore aujourd'hui, la venue d'éventuels belligérants. À l'entrée de la station Fox Main du NWS, le drapeau américain flotte toujours aux côtés de celui du Canada.

### ***Les implications politiques de la DEW Line : le Canada trouve le Nord***

Au moment même où le projet DEW se mit en branle, des changements majeurs d'orientation dans les politiques canadiennes en ce qui a trait au Nord prenaient place, le

<sup>28</sup> RG 24, série E-1-c, versement 1983-84/049, vol. 271, dossier : 300-100-80/9, partie 3 : Status of DEWLine personnel employed in Canada.

<sup>29</sup> Au même moment, les Russes mirent en orbite le premier satellite, le Sputnik, qui ouvrait une nouvelle ère en ce qui a trait aux stratégies militaires.

<sup>30</sup> Les stations BMEWS (Ballistic Missile Early Warning System) étaient situées au Groenland, en Alaska et au Royaume-Uni.

développement économique et social de l'Arctique devenant à l'ordre du jour<sup>31</sup>. Ces changements étaient d'autant plus importants qu'avant le milieu du XX<sup>e</sup> siècle l'administration des territoires arctiques était déléguée aux instances publiques et, surtout, privées déjà établies dans le Nord ; le gouvernement canadien était à vrai dire invisible dans l'Arctique.

Lors du passage de militaires américains dans l'Arctique canadien au cours des années 1940<sup>32</sup>, la boîte de Pandore nordique fut entrouverte, révélant au monde occidental l'inaction du gouvernement fédéral face aux conditions de vie (de survie dans certains cas) des Inuit, qui, après tout, faisaient partie de l'ensemble canadien, bien que le terme « citoyen » ne corresponde pas à leur statut à l'époque (Jeness 1964 ; Duhaime 1985 : 21). La Deuxième Guerre joua un rôle important dans cet éveil canadien, puisque la présence américaine dans le Nord « [...] rolled half-way back the long-closed doors of the Canadian Arctic and allowed the world to glimpse some of the things that had been happening (and not happening) behind them » (Jeness 1964 : 76). En réaction à ces critiques gênantes, le gouvernement mit en place quelques programmes afin de recenser la population inuit (*Eskimo disc list*) et d'instaurer une aide sociale pour améliorer les conditions d'existence des Inuit vers la fin des années 1940 et le début des années 1950. Néanmoins, ces programmes s'avérèrent insuffisants pour assurer des conditions de vie durables aux Inuit, qui souffraient de famine à plusieurs endroits et dont l'état de santé inquiétait une population canadienne tournée vers des valeurs humanitaires depuis la fin de la Deuxième Guerre (Hamilton 1994 : 58-59).

Des questions liées aux relations internationales jouèrent aussi un rôle dans les changements des années 1950. En effet, au cours des années 1940, la question de la souveraineté du Canada sur ses territoires nordiques fut l'objet de remises en cause, souvent à juste titre, puisque toute trace d'une appartenance canadienne y était virtuellement absente, si ce n'est des quelques postes de la GRC disséminés sur le territoire. Plusieurs bases militaires américaines furent construites sans qu'une présence canadienne significative soit assurée

---

<sup>31</sup> Cet important changement d'attitude vis-à-vis du Nord canadien n'étant pas le cœur de mon entreprise, je n'esquisse ici que ses grandes lignes afin de mettre en contexte l'arrivée de la DEW Line. Néanmoins, cette période clé du développement de l'Arctique est fort bien exposée dans l'ouvrage de David Damas (2002) portant sur la création des communautés sédentaires arctiques. L'ouvrage de Duffy (1987) est une autre source importante d'informations à propos de cette période.

<sup>32</sup> Divers projets militaires liés à la Deuxième Guerre amenèrent l'armée américaine à occuper plusieurs régions de l'Arctique canadien : Norman Wells, Northwest staging route, Crimson staging route, etc.

(Gagnon 1999 : 48-52). En fait, la présence américaine dans l'Arctique canadien à cette époque était un phénomène sur lequel le Canada n'avait que très peu d'information, et encore moins de contrôle ; les dirigeants canadiens n'avaient qu'une vague idée de l'emplacement des sites militaires américains dans l'Arctique et des effectifs étrangers en poste sur ces bases. La fin de la Deuxième Guerre mena au retrait graduel des Américains, mais cette situation n'était pas pour durer, le climat de guerre froide s'instaurant rapidement entre les États-Unis et l'URSS. En ce sens, on comprend que la réorientation des politiques canadiennes du début des années 1950 ne relevait pas du hasard : le Canada connaissait les velléités américaines concernant l'installation de stations militaires et se tenait au courant des développements du projet DEW par le Permanent Joint Board on Defense (un produit de la Seconde Guerre) et le tout nouveau Joint U.S./Canadian Military Study Group. Après les troublantes expériences précédentes, le gouvernement n'avait pas l'intention de laisser quiconque jouer sur son territoire sans sa présence, comme le commente très justement Eyre : « It is likely, also, that Canada wished to avoid a repetition of the World War II situation where for a time the government had only the vaguest idea of what the Americans were doing in the Northwest and in the Eastern Arctic » (Eyre 1981 : 137). En 1953, discutant du nouvel intérêt du Canada envers son Nord, le premier ministre St-Laurent souligna la venue prochaine dans l'Arctique canadien d'un bon nombre d'étrangers (alias les Étatsuniens) et justifia partiellement la création d'un nouveau ministère dédié au Nord en affirmant ceci : « We must leave no doubt about our active occupation and exercise of our sovereignty in these northern lands right up to the pole<sup>33</sup> ». Le projet DEW joua donc un rôle de catalyseur pour le gouvernement fédéral, qui avait tiré certaines leçons du passage des Américains. La création vers la fin de 1953 du ministère des Affaires du Nord et des Ressources nationales fut l'un des signes les plus vifs de ce revirement politique, qui eut par la suite des effets profonds sur l'Arctique canadien. L'une des premières actions du nouveau ministère consista à envoyer des représentants gouvernementaux, les *Northern Service Officers* (NSO), en différents points de l'Arctique pour assurer une présence administrative et intervenir directement auprès des Inuit pour leur assurer des conditions de vie minimales et gérer les problèmes de relations interculturelles qui découleraient du projet DEW (Harris 1980 : 152).

---

<sup>33</sup> Canada, *House of Commons Debates*, December 8, 1953, vol. 1, p. 699.

C'est dans ce contexte que fut élaborée l'entente qui devait permettre aux États-Unis de construire la DEW Line à travers le Nord canadien. Contrairement aux expériences précédentes, le Canada se montra habile dans ses négociations face à des Étasuniens empressés de voir un rideau d'ondes s'élever entre eux et les Soviétiques. Aussi, l'entente conclue fut plutôt avantageuse pour le Canada, qui y vit sa souveraineté arctique reconnue pour la première fois par son voisin immédiat (Harris 1980 : 159). De même, le Canada exigea que le plus grand nombre d'entreprises et de travailleurs canadiens soient embauchés et que le contrôle des installations puisse être repris par la Défense canadienne à n'importe quel moment<sup>34</sup>. Le Canada obtint aussi l'accès à toutes les données scientifiques (topographie, hydrologie, etc.) amassées au cours du projet concernant son territoire arctique.

Dans la même entente, le Canada révéla les préoccupations nouvelles qu'il entretenait à propos de la présence des Inuit dans l'élaboration du projet, se montrant ainsi fidèle à ses nouvelles orientations, bien qu'affichant un paternalisme simplet et un ethnocentrisme vêtu de raisons humanitaires. En effet, à propos des Inuit, l'entente de 1955 mentionne que

[t]he Eskimos of Canada are in a primitive state of social development. It is important that these people be not subjected unduly to disruption of their hunting economy, exposure to diseases against which their immunity is often low, or other effects of the presence of white men which might be injurious to them. [...].

Any matters affecting the Eskimos, including the possibility of their employment in any area and the terms and arrangements for their employment, if approved, will be subject to the concurrence of the Department of Northern Affairs and National Resources.

All contacts with Eskimos, other than those whose employment on any aspect of the project is approved, is to be avoided except in cases of emergency (Canada 1955a).

Par cette entente, le Canada s'attribuait un droit de regard sur tout ce qui touchait les Inuit, depuis l'embauche d'employés jusqu'aux relations interculturelles hors travail. L'intention était probablement louable puisque les maladies importées par les Blancs ne relevaient pas de la fiction, mais toute autonomie décisionnelle était, en théorie, déniée aux Inuit quant à l'emploi ou aux relations avec les Blancs.

Malgré cet apparent aplomb de la politique canadienne en matière d'affaires inuit, les idées du jeune ministère des Affaires du Nord souffraient de certaines ambiguïtés, surtout en ce qui concernait le développement social et économique des Inuit. On peut comprendre ces

---

<sup>34</sup> Ce fut d'ailleurs le cas en 1959. Répondant à des inquiétudes véhiculées par la presse canadienne concernant la souveraineté, le Canada reprit le contrôle opérationnel des stations du réseau DEW, qui jusqu'alors avait été assuré par la USAF. Des agents de la RCAF remplacèrent ces derniers, qui limitèrent leur présence à un officier par station principale.

ambiguïtés comme le résultat de questionnements difficiles et de débats autour du changement social – de l'acculturation – et de la manière d'atténuer ses effets négatifs (Hamilton 1994 : 65-66). Aussi, d'un côté, le ministère affirmait que la culture et l'économie traditionnelles inuit devaient être épargnées et que l'absence de contacts entre les Blancs et les Inuit apparaissait comme le seul moyen d'y arriver, de l'autre, que le changement vers un mode de vie occidental apparaissait inévitable avec la venue de la DEW Line :

The self-sufficient primitive Eskimo is passing. To leave the Eskimo alone would involve denial of the humane services modern society can provide. At the same time, to fail to protect him, during this period of change, from contacts and influences which might be injurious to him would be to invite chaos<sup>35</sup>.

Jusqu'à la fin des années 1950, le ministère des Affaires du Nord encadra donc les Inuit pour leur éviter une acculturation trop abrupte, qui aurait mené à un choc culturel destructeur. Une politique de non-fréquentation fut ainsi mise en place à toutes les étapes de la construction de la DEW Line, les diverses agences et entreprises impliquées en étant informées. Dans l'ouest du pays, plusieurs Inuit furent tout de même embauchés pour œuvrer à la construction du réseau entre 1955 et 1957, révélant une application non uniforme de la politique des Affaires du Nord par ses propres agents.

La préférence du Ministère pour une acculturation lente fut critiquée de l'intérieur et de l'extérieur<sup>36</sup> des Affaires du Nord. Dès 1956, J.D. Fergusson, chercheur pour le DNANR, argumentait en faveur d'un changement plus rapide de toutes les sphères de la culture inuit :

The future is another matter. These communities will be drawn fully into a wage economy and probably into the European culture which accompanies it. This will be quite satisfactory if the new filled the gap left by the disappearance of the old, but the plain is that the Eskimos are offered only a fraction of the incredible volume of European civilization. At the moment they seem to get only such incidentals as comic books, cow-boy music and "junk" jewellery. While the economics of these D.E.W. line communities may be quite healthy, the basic culture may be impoverished. This is the way that "hillbillies" are created<sup>37</sup>.

Vers la fin des années 1950, les commentaires des tenants d'une acculturation rapide firent leur nid, puisque cette option fut retenue<sup>38</sup>, si bien qu'à partir de 1965, un programme

<sup>35</sup> Department of Northern Affairs and National Resources, Annual Reports, Fiscal Year 1954-1955, p.12.

<sup>36</sup> Jenness compte parmi les défenseurs d'une acculturation rapide, considérant que le gouvernement canadien se cantonne dans une « [...] romantic preoccupation with a culture that has already passed away [...] » (Jenness 1964 : 93).

<sup>37</sup> RG 85, série D-5-a, vol. 1654, dossier NR2/3-3, partie 1 : rapport de J.D. Fergusson, 26 novembre 1956.

<sup>38</sup> À ce sujet, Harris (1980 : 152-153) fait d'intéressantes remarques. D'après l'auteur, à partir du début des années 1960, plutôt que de privilégier une insertion graduelle à la culture nord-américaine et à la citoyenneté canadienne, les fonctionnaires auraient mis de l'avant l'approche suggérée par les travaux de Norman Chance

musclé de construction d'habitations vint mettre fin de manière abrupte au nomadisme inuit (Mary-Rousselière 1978 : 444 ; Crowe 1969 : 93-94). Plusieurs communautés actuelles de l'Arctique canadien furent créées dans ce mouvement spontané. Malgré cette réflexion autour des moyens à prendre pour atténuer les impacts des changements liés, entre autres, à la DEW Line, il semble bien que « the changes already under way had proved too much. Cultural disintegration and psychological instability marked the Inuit indelibly in the 1960's » (Duffy 1987 : 33).

Cette politique axée sur le changement se fit aussi sentir dans le domaine de l'éducation : vers la fin des années 1950, des programmes de formation furent créés pour enseigner certains métiers aux jeunes Inuit et ainsi développer leurs aptitudes à occuper un emploi salarié, une manière pour le Canada de remédier aux famines qui sévissaient dans de nombreuses parties de l'Arctique. Ces formations, qui étaient données en anglais, portaient principalement sur la maintenance et l'opération de pièces de machinerie lourde ou sur l'entretien de génératrices, des emplois qui, d'après les planificateurs, correspondaient aux types d'habiletés que possédaient les Inuit. En 1957, un « new and unprecedented plan for vocational training » fut organisé par les Affaires du Nord spécifiquement pour les Inuit pressentis pour le travail sur le réseau DEW (Canada 1957 : 3). Les cours dispensés portèrent principalement sur l'opération et l'entretien de la machinerie lourde, ainsi que sur le développement de connaissances en mécanique générale.

Ces formations furent l'occasion pour quelques dizaines d'Inuit de prendre contact avec le Sud pour la première fois, de mettre un visage plus précis sur ce qu'était le Canada. En ce sens, ces formations avaient aussi comme but informel l'éducation citoyenne des Inuit, ce que certains articles de l'époque mettent bien en relief :

[These] northern citizens are doing more than learning the operation and maintenance of diesel engines. They are proving excellent emissaries of a Canadian ethnic group the rest of the country has too long held in wonder and incertitude (McPhee 1962 : 50).

L'inclusion citoyenne devint un élément clé du programme des Affaires du Nord dans les années 1960, répondant sans doute au besoin d'occupation effective du territoire pour assurer

---

dans les années 1960. Les recherches de Chance portaient sur le phénomène d'acculturation dans la communauté de Kaktovik en Alaska, un village situé à proximité d'un des premiers postes de la DEW Line. Dans un texte de 1963, Chance proposait « [...] that rapid acculturation may be more conducive to community integration than slow or moderate change if the newly desired goals are clearly perceived and capable of being integrated into existing social and cultural patterns » (Chance 1963 : 265). Cette hypothèse aurait vraisemblablement influencé les décisions des fonctionnaires qui planifièrent le développement des communautés nordiques canadiennes.

la souveraineté canadienne. On peut donc lire dans ces programmes de formation une tentative d'amorcer l'inclusion des Inuit au sein de la société en tant que citoyens canadiens. Le communiqué de presse annonçant le lancement du premier programme de formation tente d'ailleurs de briser – avec plus ou moins d'adresse – l'image populaire des Inuit en tant que « sauvages » pour leur accorder le statut de citoyens canadiens à part entière :

Edmonton's famous football team will have to take a back seat when real Eskimos invade the city in March. It will be a friendly invasion by some of the world's friendliest people.

A new and unprecedented plan for the vocational training of Eskimos has been announced by the Department of Northern Affairs. The training programme, scheduled to begin about March 18, will bring 30 of Canada's most northerly citizens to central Alberta. [...] Then they will go to Leduc, 18 miles away, where the three-month course will be taught. Once trained, responsible jobs will be awaiting the men at sites on the Distant Early Warning Line, and they will become part of the team manning Canada's first line of defence<sup>39</sup>.

Contrairement à ce qui était arrivé lors des expériences précédentes, l'emploi des Inuit lors de la construction de la DEW Line ne fut donc pas laissé au hasard. En effet, lors des programmes militaires sporadiques qui avaient précédé le projet DEW, l'embauche d'Inuit pour réaliser diverses tâches dans les installations semblait être régie au cas par cas, chaque installation engageant les employés dont elle avait besoin au sein de la population locale sans qu'aucune politique particulière ne soit appliquée ; il revenait alors à l'employeur de recruter et de former ses employés sur le terrain (voir Hart et Cockney 1999 : 34 ; Gagnon 1999). L'investissement du Nord par le gouvernement fédéral changea cette pratique, puisque les agents de terrain du Canada, les NSO, avaient désormais le dernier mot concernant l'embauche de travailleurs inuit.

### *Une lecture occidentale des débuts de la DEW Line dans la région du bassin de Foxe*

#### La construction de la station Fox Main

Comme nous l'avons vu précédemment, la conception de l'ensemble de la DEW Line fut menée à un rythme révélant l'urgence qui hantait ses concepteurs, si bien que la route qu'emprunterait le réseau à travers l'Arctique était encore le sujet de discussions quelques semaines à peine avant que les premières équipes ne se rendent sur le terrain. En fait, ce n'est que la partie est du réseau qui posa problème, les sites à l'ouest de Cambridge Bay se révélant

---

<sup>39</sup> RG 24, série E-1-c, versement 1983-84/049, vol. 272, dossier 300-114-80/9, partie 1 : (DNANR) Vocational training for Eskimos, 15 mars 1957.

plus facilement accessibles. Dans le cas de la section est de la ligne, quatre routes potentielles furent proposées par le DEW Location Study Group<sup>40</sup>, parmi lesquelles deux furent jugées pertinentes. Une de ces routes sembla être considérée par les topographes comme la plus facilement praticable, mais celle-ci s'éloignait de manière importante du 70<sup>e</sup> parallèle : le réseau se serait alors déployé de Cambridge Bay à Coral Harbour pour ensuite longer le sud de l'île de Baffin et se terminer à Resolution Island<sup>41</sup>. Cette préférence résultait des difficultés envisagées advenant la construction d'une ligne située plus au nord :

The general opinion was that the logistics difficulties that would be encountered in installing a more northerly DEW Line running more or less directly from the mouth of the MacKenzie River, NWT to Thule, Greenland would be fantastic and the cost of such a line staggering in amount<sup>42</sup>.

Cependant, cet itinéraire ne fut pas retenu, les dirigeants militaires estimant que cette déviation vers le sud diminuerait l'utilité de la DEW Line et ne permettrait pas de faire correctement le lien avec Thulé au Groenland<sup>43</sup>. Le tracé le plus au nord, celui passant par Cambridge Bay et Hall Beach pour aboutir à Cape Dyer, fut donc retenu. Il était reconnu que cet itinéraire poserait de nombreux problèmes de construction, mais le but du réseau étant de sonner une alerte avancée qui fournirait une période de temps suffisante pour réagir à une attaque, cette décision sembla la plus stratégique. À cela, il serait sans doute possible d'ajouter qu'au sortir de la Deuxième Guerre, aucun projet ne semblait irréalisable aux yeux des scientifiques américains<sup>44</sup>. Quoi qu'il en soit, l'itinéraire définitif du réseau ne fut fixé qu'au début de janvier 1955, après le dépôt final du rapport du Location Study Group et l'approbation du gouvernement américain.

Au cours du processus de sélection des sites, le nouveau ministère des Affaires du Nord joua son rôle de défenseur des intérêts du Canada en matière de développement nordique. En effet, le Ministère s'inquiéta des impacts qu'auraient certains sites sur l'environnement du bassin de Foxe et sur les Iglulingmiut, qui n'avaient jamais connu de contacts aussi intenses avec la culture occidentale que ceux à prévoir dans le cadre du projet

---

<sup>40</sup> Groupe de spécialistes américains et canadiens chargés de suggérer l'itinéraire que devrait emprunter le réseau DEW pour assurer ses fonctions défensives.

<sup>41</sup> RG 24, série D-1-c, vol. 8159, dossier 1660-67, partie 1 : Progress report no.7, 1<sup>er</sup> octobre 1953.

<sup>42</sup> RG 24, série D-1-c, vol. 8159, dossier 1660-67, partie 1 : Project 572 - Progress report no.10, août 1954.

<sup>43</sup> RG 24, série D-1-c, vol. 8159, dossier 1660-67, partie 1 : Department of External Affairs, octobre 1954.

<sup>44</sup> Les années 1950 furent prolifiques en projets démesurés. Le projet Chariot, par exemple, visait à faire détonner des bombes nucléaires sur la côte de l'Alaska afin de créer un port en eaux profondes. Les conséquences environnementales et sociales de ce projet auraient été désastreuses. Le projet Chariot fut à l'origine d'un important mouvement d'opposition autochtone. À ce sujet, voir l'ouvrage de O'Neill (1994).

DEW. Les intentions du Ministère demeurèrent tout de même réalistes, celui-ci se doutant que les impératifs de défense pèsent probablement plus dans la balance que les considérations mises en relief par les Affaires du Nord : « [...] it is recognized that the possibly injurious effects of the Distant Early Warning line siting must be accepted when there is no reasonable alternative [...] »<sup>45</sup>. Néanmoins, les dirigeants des Affaires du Nord intervinrent à quelques reprises pour suggérer le choix d'autres sites à des endroits qui leur semblaient particulièrement problématiques. Le site de Fox Main fit partie de ces quelques tentatives infructueuses :

A number of these sites will undoubtedly interfere considerably with the Eskimos and with game resources, but this would in most cases be true of any site in the same general area, and one site would be no worse than another. The site which is likely to have the most serious effects is the main station at Hall Lake, but I understand it is important to have a station on the east coast of Melville Peninsula and there is no alternative more satisfactory to us unless the station were moved some 70 miles south near Cape Robert Brown<sup>46</sup>.

Cette proposition de déviation vers le sud ne reçut aucun écho de la part des dirigeants du projet DEW. Les impératifs de « défense continentale » prirent effectivement le dessus sur les considérations sociales.

L'arrivée de DEW Liners dans l'Arctique de l'Est se fit tôt dans l'année 1955. Dès le début du mois de février, des marchandises furent transportées vers l'aérodrome de Frobisher Bay<sup>47</sup> et, dans une moindre mesure et de manière plus tardive, vers celui de Coral Harbour, les deux seules installations aéroportuaires d'importance dans cette région<sup>48</sup>. L'usage du transport aérien fut intensif au cours des premiers mois de 1955 puisque toute navigation était impossible avant la fin de l'été et que le temps était précieux aux yeux des stratèges militaires. Cela donna lieu à la plus imposante opération de transport aérien arctique. En prévision de ce trafic important, de nouveaux hangars et des logements temporaires pour les pilotes d'avion et les équipes de travailleurs furent construits à Frobisher Bay<sup>49</sup>.

Le choix tardif du tracé du réseau et le manque de renseignements précis sur le territoire (absence de cartes, de photographies aériennes, etc.) firent en sorte que les sites

<sup>45</sup> RG 24, série D-1-c, vol. 8159, dossier 1660-67, partie 2 : lettre de G.W. Rowley, 15 mars 1955.

<sup>46</sup> RG 24, série D-1-c, vol. 8159, dossier 1660-67, partie 2 : lettre de R.G. Robertson, 16 mars 1955.

<sup>47</sup> RG 24, série D-1-c, versement 1983-84/049, vol. 271, dossier 300-100-80/9, partie 1 : 4 février 1955.

<sup>48</sup> RG 24, série D-1-c, vol. 8159, dossier 1660-67, partie 2 : Project 572 - Progress report no.13, 7 février 1955.

<sup>49</sup> Cette base militaire, bien que ne faisant pas partie de la DEW Line, joua le rôle de plaque tournante du transport aérien durant toute l'existence du réseau. La réalisation du projet DEW donna à la base de Frobisher l'importance qu'elle n'avait pas su gagner lors de sa construction (Gagnon 1999 : 69-70).

exacts de plusieurs stations ne furent pas déterminés avant mars 1955. Au cours du printemps, des équipes de reconnaissance furent envoyées sur le terrain afin de déterminer l'emplacement définitif des sites et de commencer les travaux de déblayage de pistes d'atterrissage sur glace pour le transport des équipements et des matériaux (Fletcher 1990 : 270). Les équipes d'exploration furent transportées par la voie des airs, les étendues d'eau glacées servant de piste de fortune (Roberts 1955 : 40). Dans le cas de Fox, plusieurs sites potentiels pour la piste d'atterrissage et pour la station étaient toujours à l'étude à la fin de février 1955. On envisagea d'installer la station sur l'île d'Igloodik, conjointement avec d'autres sites sur la côte nord-est de la péninsule de Melville<sup>50</sup>. Il est difficile de documenter plus avant ces investigations puisque peu de données sont disponibles à propos de la période d'exploration et de son déroulement<sup>51</sup>.

Le site de la station Fox Main fut choisi pour plusieurs raisons : l'accès marin y était relativement facile, le terrain plat posait moins de problèmes pour la construction d'une longue piste d'atterrissage et pour le fonctionnement des systèmes de communication et de détection, l'accès en eau potable y était simple (Borealis Exploration 1983 : 21 ; Anders 1965 : 74). À cela, il faut ajouter certaines considérations concernant les Inuit : aucun campement d'importance ne se trouvait à proximité du site, contrairement à l'île d'Igloodik qui était déjà habitée par plus d'une centaine d'Inuit (Anders 1965 : 74). Toujours à propos de la sélection du site, Robitaille (1987 : 114) mentionne que l'emplacement de Fox fut choisi entre autres pour éviter le brouillard s'élevant des eaux du détroit de Fury et d'Hecla ; les activités de détection radar auraient été moins efficaces à cause de ce phénomène climatique. Paradoxalement, ce brouillard se retrouve aussi à Hall Beach...

Le transport aérien vers Fox Main se mit en branle vers le mois de mars 1955. Dans un scénario exposé le 7 février 1955, on prévoyait que durant « [...] March and April approximately 700 tons of supplies and equipment, and about 200 people, will be airlifted from Frobisher air base through the air base at Site 30 to the Eastern Section of the DEW

---

<sup>50</sup> RG 24, série D-1-c , vol. 8159, dossier 1660-67, partie 2 : 17 février 1955 et 22 février 1955.

<sup>51</sup> Comme nous le verrons dans le prochain chapitre, les mémoires inuit se sont avérées plus loquaces à ce sujet. À partir des renseignements obtenus en entrevue, il est possible d'établir que l'exploration s'effectua depuis un campement situé sur les berges du lac Hall, à environ 60 kilomètres à l'ouest de Fox Main. Les restes d'un avion Avro York de la compagnie Arctic Wings (CF-HMX) qui s'est écrasé contre la berge à l'atterrissage le 12 avril 1955 dorment encore sur les lieux de ce campement. L'écrasement de l'appareil est mentionné dans les archives, mais sans plus de détails (RG 12, vol. 1808, dossier 1316-145, partie 1).

Line<sup>52</sup> ». Cependant, ces prévisions ne furent pas exactement respectées, les équipes avancées se heurtant au rude climat de l'Arctique de l'Est et aux blizzards printaniers. Face à ces conditions inattendues, l'entretien des pistes d'atterrissage sur la glace devint une tâche particulièrement ardue pour la machinerie disponible. À la suite de ces difficultés, le transport aérien fourni par l'USAF fut retardé puisque les avions utilisés nécessitaient une longueur de piste impossible à assurer. De plus, la capacité des transporteurs privés canadiens à participer à l'opération avait été surévaluée, ce qui eut comme conséquence qu'ils ne réussirent pas à assurer la tâche qui leur avait été confiée dans les délais prévus. Le problème s'étendit à l'ensemble de la section est dans des proportions telles que, vers la fin de mars 1955, « [o]nly 400 odd tons had been lifted [...] out of a total of approximately 11,000 tons which has to be lifted to the sites before the spring breakup (approximately mid-May) »<sup>53</sup>. On réussit toutefois à outrepasser ces difficultés en se procurant de la machinerie plus efficace pour l'entretien des pistes et en utilisant plus intensément les avions-cargos militaires américains. On compléta la première étape du transport de matériaux au milieu du mois de mai 1955, alors que les pistes sur glace devinrent inutilisables<sup>54</sup>. À ce moment, près de onze mille tonnes de matériaux et d'équipements divers avaient été livrées dans la section est<sup>55</sup>. Les prévisions pour le transport maritime furent donc revues à la hausse pour combler les défaillances du transport aérien et des bateaux furent ajoutés aux convois.

Le transport par bateau dans le bassin de Foxe fut tout aussi aventureux que les premières prises de contact aériennes avec l'Arctique de l'Est puisque la région était à peine plus connue qu'à l'époque de Parry vers 1820 : les aides à la navigation étaient totalement absentes, les cartes maritimes réduites à leur plus simple expression et les relevés des courants et des fonds marins inexistantes. De plus, la courte période de navigation dans cette région ouvrait à la possibilité de demeurer coincé une année entière puisque les glaces ne quittaient jamais complètement le bassin de Foxe. Quoi qu'il en soit, une flotte d'une quinzaine de navires de la marine militaire américaine s'engagea dans le bassin au mois d'août, escortée par le brise-glace canadien HCMS Labrador qui, au cours de l'été 1955, s'était livré à une

<sup>52</sup> RG 24, série D-1-c, vol. 8159, dossier 1660-67, partie 2 : Project 572 - Progress report no.13, 7 février 1955.

<sup>53</sup> Archives de la Direction histoire et patrimoine de la Défense nationale du Canada, dossier S-801-100-D102 : Minutes of the third meeting of the RCAF DEW monitoring committee, 24 mars 1955.

<sup>54</sup> RG 12, vol. 1808, dossier 1316-145, partie 1 : 24 mai 1955.

<sup>55</sup> Archives de la Direction histoire et patrimoine de la Défense nationale du Canada, dossier S-801-100-D102 : Minutes of the fifth meeting of the RCAF DEW monitoring committee, 30 juin 1955.



La flotte de navires prise dans les glaces du bassin de Foxe en 1957. Source : Archives de la Direction histoire et patrimoine de la Défense nationale du Canada, *MSTS Atlantic arctic operations : post-operation report 1957*.

exploration partielle de la région, installant par hélicoptère des repères de navigation. Les navires se rendirent à Fox Main et à trois autres sites situés dans le bassin. Par la suite, Fox Main alimenta certaines stations de moindre importance, les marchandises de ces postes y étant déchargées, puis livrées par voie aérienne, ce qui marquait déjà le rôle de plaque tournante que cette station joua au cours de la vie de la DEW Line. On a dit que l'opération de transport maritime dans le bassin de Foxe fut, de manière générale, un succès, bien que plusieurs navires aient été sérieusement endommagés par les glaces. Aucun d'eux, toutefois, ne fut laissé en hibernation ou abandonné dans le Nord.

La construction du site Fox Main fut entreprise dès la fin de l'opération de transport aérien du printemps 1955. Les principaux travaux concernaient la construction d'une piste d'atterrissage en gravier d'une longueur de cinq mille pieds permettant d'accueillir tous les types d'avions, la préparation de routes pour faciliter le déchargement des navires, la mise en place d'un vaste campement pour accueillir les travailleurs. La fabrication des fondations

servant à accueillir les modules<sup>56</sup> fut aussi au nombre des travaux importants entrepris dès le début. Les travaux progressèrent rapidement, si bien qu'à l'été 1956, les modules étaient assemblés et mis en place. Si on s'en tient aux renseignements généraux concernant l'avancement des travaux fournis par les archives, les autres installations, tels les antennes de communication, le garage et la tour de détection prirent forme au cours de l'automne 1956<sup>57</sup>.

Fait intéressant, les travailleurs n'avaient qu'une idée très vague de l'endroit où ils se trouvaient : « We always knew Fox as that or as Site 30. [...] We were given very little information as to our location, probably for security reasons » (M. Baker 2002)<sup>58</sup>. À Fox Main, plus de trois cents hommes travaillèrent continuellement à la réalisation des travaux dans des conditions rarement rencontrées dans le Sud. L'isolement du lieu et la monotonie du

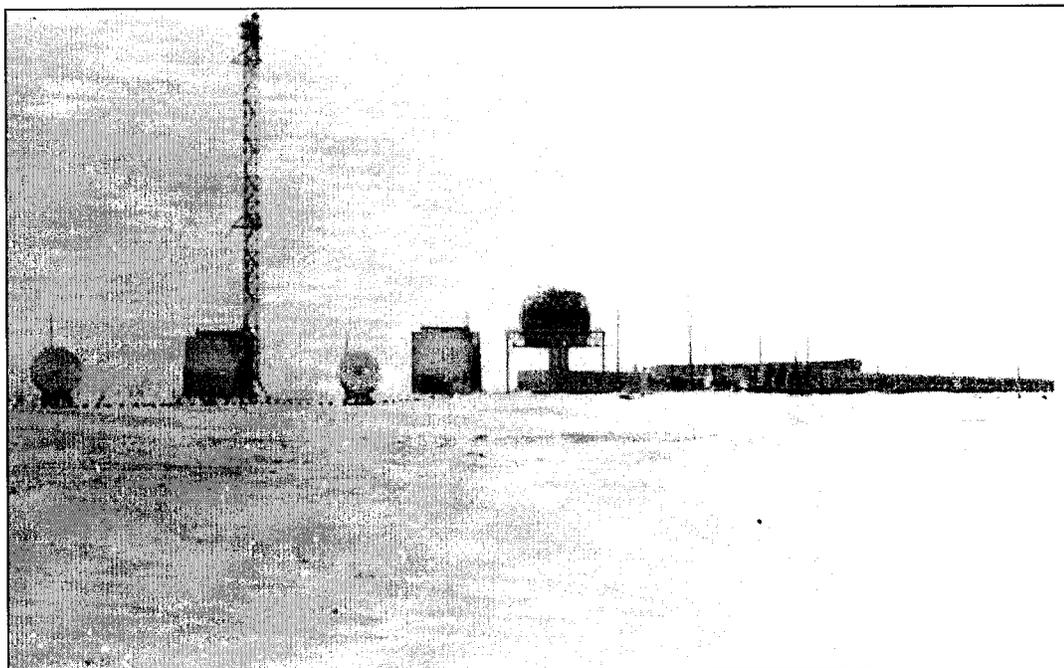


La station Fox Main en construction. Photo : Doug Consul 1957.

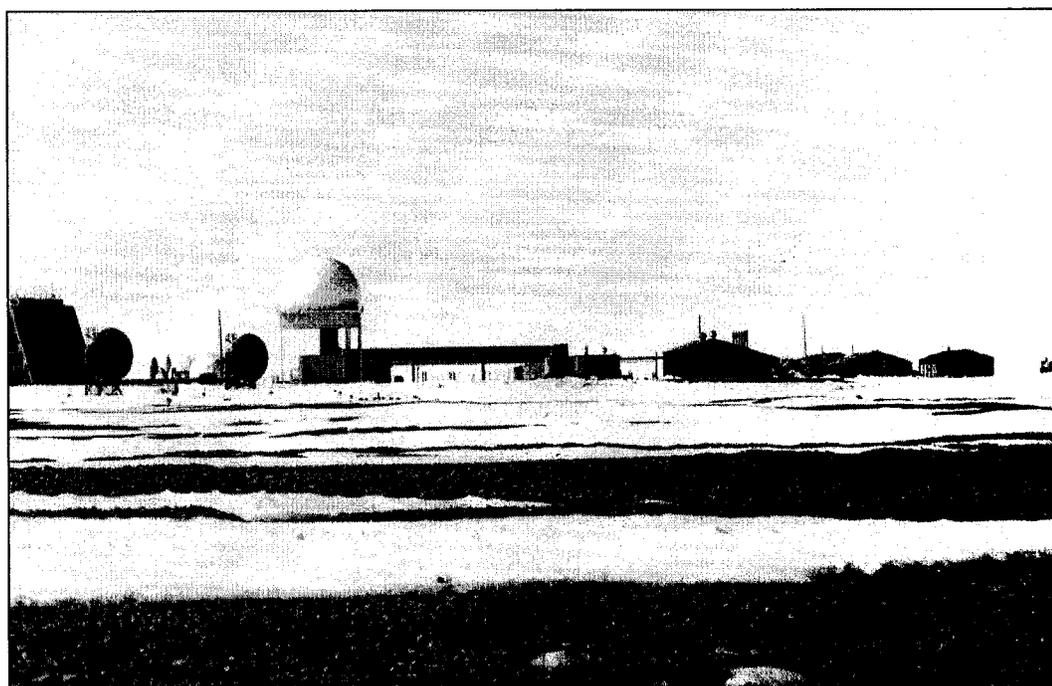
<sup>56</sup> Les bâtiments principaux servant à accueillir le personnel spécialisé et l'équipement électronique étaient composés de modules préfabriqués d'une largeur de 16 pieds et d'une longueur de 28 pieds qui, s'emboîtant les uns à la suite des autres, formaient des « trains ». Le cœur de Fox Main se compose de deux « trains » de modules, l'un d'eux étant coiffé du dôme de plastique abritant le radar.

<sup>57</sup> Archives de la Direction histoire et patrimoine de la Défense nationale du Canada, dossier S-801-100-D102 : Minutes of the fifth meeting of the RCAF DEW monitoring committee, juillet 1956.

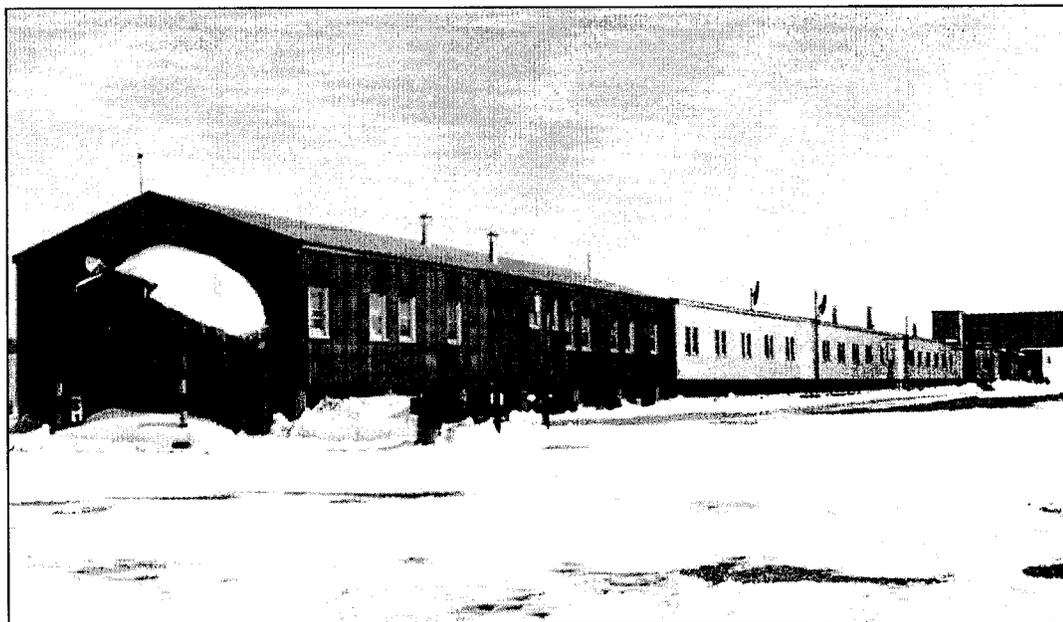
<sup>58</sup> De la même manière, les autorités militaires appliquèrent des règles strictes de contrôle de l'information lors des visites guidées de la DEW Line destinées à des représentants des médias. Pour des raisons de sécurité, les renseignements donnés aux journalistes à propos de l'équipement employé et de l'emplacement des sites demeuraient vagues. Un guide de référence destiné à une telle visite en 1956 donne des indications claires quant aux renseignements à censurer. Archives de la Direction histoire et patrimoine de la Défense nationale du Canada : Joint press tour, DEW Line, March 26th – April 3rd 1956, RCAF-USAF-WEC.



*Le upper camp de Fox Main vers 1960. Photo : P. Kelley 1960.*



*Le upper camp de Fox Main aujourd'hui : peu de changements depuis 1960. Photo : M.S. Bégin 2002.*



L'un des deux « trains » formés par l'enfilade de modules. Photo : M.S. Bégin 2002.

travail affectèrent le moral d'une partie des employés : « From June until August or September, I worked as labourer on various gangs – pipefitters, steelworkers – preparing the reinforcing steelwork for the concrete anchors for the “Texas Towers”. The work was boring rather than over physical » (M. Baker 2002). Robitaille mentionne même des cas de désordres psychologiques causés par l'isolement des lieux (Robitaille 1987 : 51).

Malgré ces difficultés, la pièce principale de la station, le dôme de plastique contenant le radar et le protégeant des intempéries, fut complétée à l'automne 1956. Ainsi, les travaux extérieurs avancèrent raisonnablement bien à Fox, suivant de près les prévisions, le réseau entier devant être prêt pour la fin du mois de juillet 1957.

L'installation des équipements électroniques à l'intérieur des modules fut entreprise vers le début de 1957. Ces travaux progressèrent beaucoup plus lentement que prévu :

I went up to the DEW Line (Fox Main) in early 1957 and left in early 1958. I was employed by Collins Radio Co., and on contract to Bell Labs at that time. I was an Electronic Engineer and had helped develop the communication equipment which was used on the line. I agreed to go up during the commissioning phase of the installation, which was to take a couple of months. When that date came around they hadn't even finished the equipment housing let alone the installation. They prevailed on us to go up and participate in the installation as well as the commissioning and this became a little over a year of living up there (C. Carney 2002).

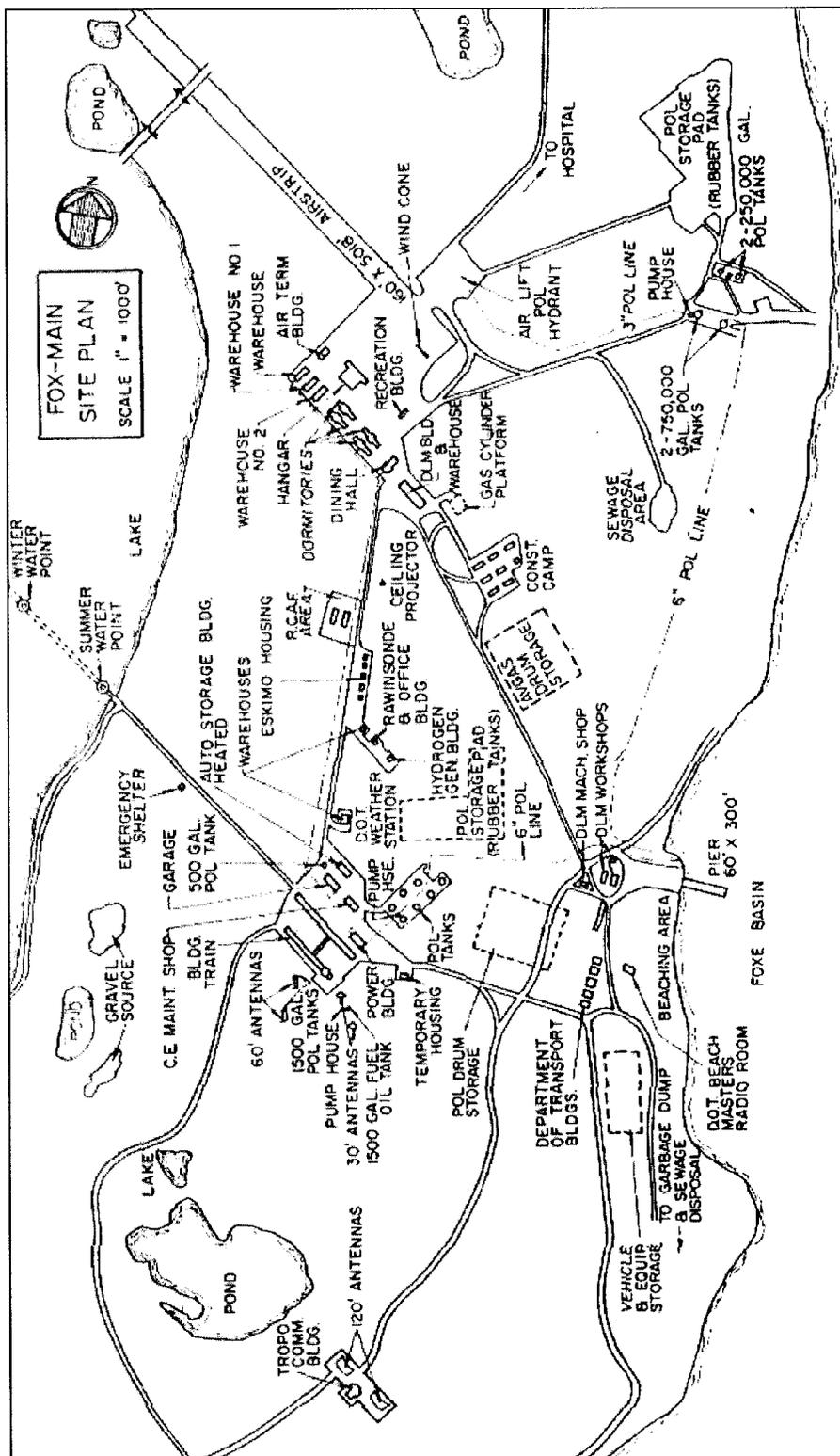
Ainsi, bien que la mise en fonction officielle de l'ensemble du réseau eut lieu en juillet 1957 après plus d'un million de tests, il semble que certains équipements n'aient pas été tout à fait complétés ou mis au point à Fox Main à ce moment. Cependant, les installations principales furent complétées vers la fin de 1957. Elles se composaient alors des bâtiments principaux (les modules), d'un garage, des antennes de communication, des équipements radars, d'un hangar, d'une station de météo et de réservoirs à carburant, le tout divisé en deux sections : le *upper camp*, composé des modules, des équipements radars ainsi que du système de télécommunication et le *lower camp*, composé de l'aéroport et de ses bâtiments, ainsi que des infrastructures situées près de la plage.

Au cours des années subséquentes, la configuration du site changea ; on ajouta des bâtiments et des pièces d'équipement de communication et de détection. Le statut plus permanent de la station s'exprima par la construction, vers la fin des années 1950, des quatre *Armco buildings* près de l'aéroport servant à loger de façon plus confortable les employés du *lower camp*. Jusqu'à l'érection de ces édifices, tout le personnel qui ne travaillait pas avec les



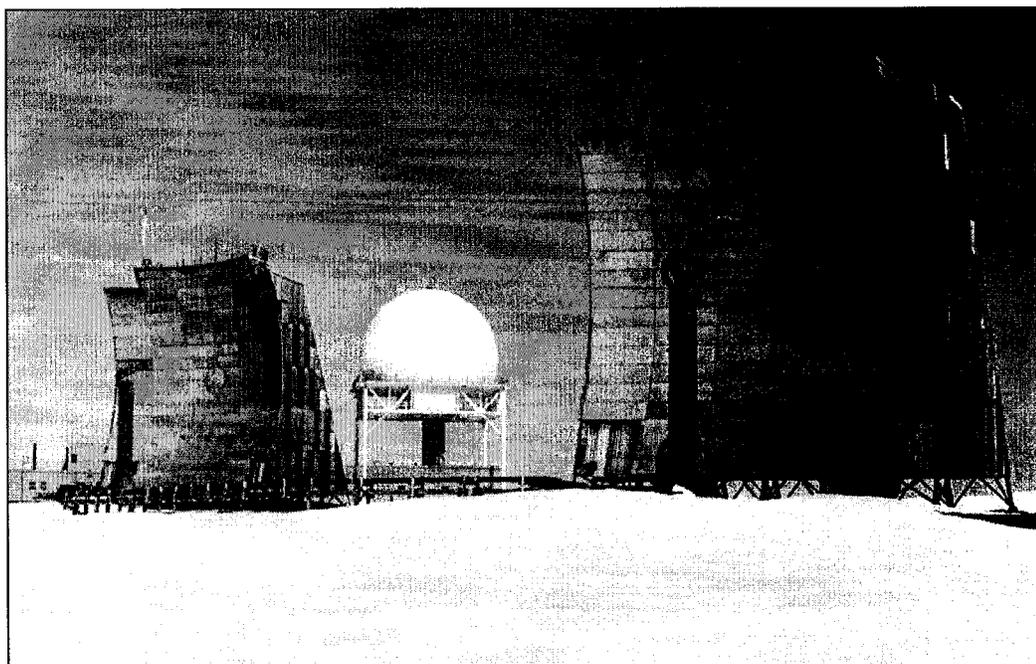
L'un des quatre *Armco buildings* du *lower camp*. Ces bâtiments sont aujourd'hui désaffectés.  
Photo : M.S. Bégin 2002

Carte 3, les installations de la station Fox Main vers 1960  
 (source : anonyme, tirée du site <http://www.lswilson.ca/fox-main.htm>)



équipements électroniques (les mécaniciens, les débardeurs, etc.), était logé dans des tentes laissées là par le constructeur. Au début des années 1960, environ cent cinquante hommes étaient employés de façon permanente par le site ; quatre-vingt-dix personnes résidaient dans les *Armco* du *lower camp* et une soixantaine d'autres dans les modules du *upper camp*.

Une autre modification importante fut l'ajout, vers 1963-1964, d'un système de communication troposphérique reliant la base américaine de Thulé au Groenland à la station Fox Main (Fletcher 1990 : 268). Ce lien fut à l'origine de l'ajout des deux énormes antennes de quarante mètres qui trônent encore aujourd'hui au sud de la station, bien qu'inutilisées à des fins militaires. Nous verrons dans le prochain chapitre que ces deux structures métalliques jouent un rôle particulier dans la vie de la population de Hall Beach.



Les deux antennes qui assuraient le lien avec les stations à l'ouest de Fox Main. Au centre, le *radome*, une bulle de plastique abritant le radar de détection. Photo : M.S. Bégin 2002.

### Les Inuit à Fox Main

Comme nous l'avons vu précédemment, les Affaires du Nord prirent en considération la présence des Inuit dès les premières étapes de la planification du réseau DEW, mais leur approche interventionniste oscilla entre deux positions opposées : d'un côté, des politiques de protection de la culture et de l'économie traditionnelles inuit, de l'autre, des directives invitant à l'acculturation ou, du moins, à l'adoption de certains comportements occidentaux par le

travail, l'éducation et la sédentarisation. Pour ajouter à cette confusion, les acteurs impliqués dans le développement du Nord autour de 1950 – GRC, Défense nationale, Affaires du Nord et autres instances – ne partageaient pas de vision commune quant à la position à adopter face au futur des Inuit (Damas 2002 : 43-51). Cette situation fut particulièrement problématique dans l'Arctique de l'Est canadien où il régna une apparente confusion dans l'interprétation des politiques ministérielles par les divers agents qui œuvraient sur le terrain (NSO, agents de la GRC, dirigeants de la Foundation Company, missionnaires, employés de la CBH). Des difficultés dans la communication entre les divers acteurs, mais aussi les divergences d'opinion entre ces entités et les incohérences des directives des Affaires du Nord sur le développement social et économique de l'Arctique au cours des années 1950<sup>59</sup> expliquent cette situation (Damas 2002 ; Duhaime 1985 : 29). Ainsi, au cours de la période de construction du réseau, de 1955 à 1957, très peu d'Inuit furent engagés dans tout le secteur est de la ligne ; ceux qui y trouvèrent un emploi provenaient principalement de lieux où les contacts interculturels étaient moins récents, entre autres de l'Arctique de l'ouest, où les établissements occidentaux étaient plus nombreux, ainsi que de Frobisher, où des Inuit fréquentaient des Blancs depuis plusieurs années déjà.

En ce qui a trait à l'emploi, le cas de Fox Main est intéressant puisque, malgré l'importante population inuit voisine, les politiques de non-fréquentation et de non-emploi y furent appliquées de manière assez stricte au cours de la période de construction, alors même que des discussions autour de l'embauche d'Inuit pour la période d'activité du réseau étaient entamées à Ottawa. Ainsi, à Fox Main, on employa principalement des Inuit de Coral Harbour pour la construction, un endroit où les Occidentaux étaient présents depuis longtemps et où ils avaient profondément marqué la culture<sup>60</sup>. Ross mentionne aussi que quelques « “more civilized” Eskimos from Repulse Bay were employed to operate machinery and on unskilled jobs » (Ross 1960 : 162-163). Paradoxalement, des directives émises par les Affaires du Nord

---

<sup>59</sup> Les premières années d'existence des Affaires du Nord montrent des hésitations à prendre la voie de l'intervention plus musclée de l'État alors que les politiques canadiennes prônaient le laisser-aller et la non-sédentarisation depuis des décennies. Créées en 1953, les Affaires du Nord errent entre deux chaises jusqu'en 1957, alors « [...] que le changement décisif prend forme, puisqu'on abandonne l'idée de l'autosuffisance par la culture traditionnelle, qui avait motivé les politiques d'anti-sédentarisation et l'intervention minimale à tous les niveaux » (Duhaime 1985 : 29).

<sup>60</sup> Coral Harbour a servi de camp de base aux baleiniers au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle (Ross 1975). Un poste de la CBH s'y installa en 1924. Cette communauté fut aussi l'hôte d'une base américaine liée à la Crimson route durant la Deuxième Guerre.

pour le début des travaux rappelaient la faible immunité des Inuit face aux maladies portées par les Blancs et interdisaient tout contact interculturel ou visite de sites inuit<sup>61</sup> : l'embauche de ces Inuit contrevenait donc à ces directives.

Chose certaine, au début de 1956, aucun Amitturmiuq n'œuvrait à la station. Pourtant, cette absence ne relevait pas d'un manque d'intérêt des Inuit de la région envers le travail salarié, contrairement à ce qu'avancent Robitaille (1987 : 102) et Ross (1960 : 163), mais bien de directives provenant du ministère des Affaires du Nord. En effet, au cours de l'année 1956, les Amitturmiut furent activement découragés de prendre des emplois à la DEW Line par les délégués du Ministère, une mesure qui, comme nous l'avons vu, visait à préserver leur autosuffisance et leur mode de vie axé sur la chasse (Crowe 1969 : 77). Cependant, cette situation ne plut pas à certains adeptes d'un changement rapide. Parmi eux, les dirigeants de la Défense nationale qui comptaient sur le travail des Inuit locaux pour effectuer des tâches extérieures sur les différents sites de la DEW Line. Ainsi, le mois de février 1956 fut fertile en critiques adressées aux Affaires du Nord au sujet de l'emploi d'Inuit dans le secteur est du réseau :

[...] While on a recent trip to the DEW Line sites, it was found that only 3 Eskimos have been employed for any length of time between site 25 to 32. Constable Oxholm, RCMP at FOX, had just brought two more Eskimos (single) from Coral Harbour for employment at the former site.

USAF Hq., has agreed to the employment of Eskimos on all DEW Line sites for the operating phase, compatible with their ability and it is an extreme urgency that natives be given the necessary contact training at the earliest possible in order that they may qualify for these jobs.

Constable Oxholm stated that he interpreted instructions emanating from Mr. G.W. Rowley of the DNANR, in this regard, not to hire local natives as it would mean a mass visiting of relatives and friends. This has resulted in the complete discrimination of the employment of local natives in the Eastern area. FOX site is a graphic example with a large Eskimo population approximately 50 miles away and not one native employed at local sites.

If this policy is followed, natives are brought in from a distance (2 at FOX from Coral Harbour), (3 at FOX 2 from Frobisher Bay) and as soon as they have obtained a good amount of ready cash, quit and return to their homes as they are not happy being so far removed from wives, relatives and friends. This will never result in the proper instruction and permanent employment of Eskimos on DEW line.

If the DEW line requirements for the permanent operation of the line are to be met regarding the employment of Eskimos, action must be taken immediately so that the operating contractor has certain knowledge of the trained natives he can employ. In the central area there has been no difficulty employing local Eskimos and many are shaping

---

<sup>61</sup> RG 29, boîte 2873, dossier 851-1-10, partie 1 : lettre à V.W Farley (Western Electric Company), 17 mars 1955.

up very well. The eastern area leaves much to be desired as it is in this sector of the line that the majority of Eskimos will be employed owing to the length of roads, distance from airstrips and heavier snow cover<sup>62</sup>.

Une enquête plus poussée de la Défense nationale permet de constater le déséquilibre entre les divers secteurs du réseau : la Northern Construction Company, qui était en charge de la construction de la section centrale du réseau, employait 133 Inuit alors que la Foundation Company, qui se chargeait de bâtir la section est, n'en avait employé que 18, en incluant Frobisher Bay dans cette section. Une comparaison qui, selon les mots de J.A. Wiseman, représentant de la RCAF au sein du comité de direction du projet DEW, « [...] establishes an element of doubt as to the interpretation of DNA policy in regard to the employment of Eskimos ». Wiseman remet même en question le travail d'un NSO qui, selon lui, pouvait être l'une des sources du problème :

During inspection trips to various sites in the eastern section of the line, inquiries indicates that a DNA representative has not visited the DEW sites or endeavored to stimulate the employment of Eskimos or ensure that the few now employed are working in positions conducive to good health and advancement for more useful employment in permanent status.

The Foundation Co. report that the DNA representative at Frobisher has stated : Quote : Northern Affairs Officer advises they are satisfied with our handling of native employment. Unquote<sup>63</sup>.

Les tensions étaient donc vives entre la Défense nationale et les Affaires du Nord, la première tentant de jeter le discrédit sur les actions du nouveau ministère. Ce climat de compétition et ce manque de coopération entre les agences gouvernementales refit surface à d'autres moments, comme nous le verrons plus loin.

La vision des Affaires du Nord en ce qui a trait aux Inuit du nord du bassin de Foxe est mise en lumière par les commentaires d'un de ses représentants qui mentionne, en mars 1956, qu'il y a très peu de problèmes sociaux à Fox grâce à cette politique de non-emploi : les Inuit de la région demeurent autosuffisants et « continue to live a quite primitive existence<sup>64</sup> ». Ainsi, l'absence d'employés amitturmiut ne découle pas nécessairement d'un désintérêt des Inuit ou d'un « [...] manque de spécialisation qui prévalait là plus que partout ailleurs »,

<sup>62</sup> RG 24, série E-1-c, versement 1983-84/049, vol. 272, dossier 300-114-80/9, partie 1 : lettre de J.A. Wiseman, 17 février 1956.

<sup>63</sup> RG 24, série E-1-c, versement 1983-84/049, vol. 272, dossier 300-114-80/9 : lettre de J.A. Wiseman, 27 février 1956.

<sup>64</sup> RG 85, série D-1-A, vol. 1275, dossier : 201-1, partie 34 : 14 mars 1956.

comme l'avance Robitaille (1987 : 114), mais bien plus de directives et de leur interprétation<sup>65</sup>.

Malgré les pressions de la Défense nationale, le nombre d'Inuit œuvrant à Fox, toutes régions confondues, ne fut pas augmenté tout de suite, si bien qu'au mois d'avril 1956, seulement deux hommes travaillaient à la construction du site. Marque de l'appréciation du travail de ces deux employés, la Foundation Company signifia son désir d'embaucher six autres Inuit au cours de 1956<sup>66</sup>. À la suite d'un probable assouplissement de la politique de non-emploi à Fox Main (ou d'une entorse à celle-ci), un premier Amitturmiut fut embauché par la Foundation Company au cours de l'été 1956 pour la construction du site. Kadlutsiak, qui est pressenti par le NSO local pour suivre une formation supplémentaire dans le Sud et comme travailleur permanent pour la période d'activité du réseau, est employé comme opérateur de machinerie lourde<sup>67</sup>. Outre Kadlutsiak, quelques autres Amitturmiut furent embauchés occasionnellement durant la période de construction, soit lors du déchargement estival des bateaux. Avec le lancement par les Affaires du Nord du programme de formation pour les Inuit en 1957 et la prise en charge de la station par la Federal Electric, la situation se transforma et quelques Inuit de la région furent engagés à Fox : au début de 1958, on comptait une douzaine d'employés en provenance de diverses régions de l'Arctique, dont quelques-uns originaires de la péninsule de Melville. Au début des années 1960, sept Amitturmiut étaient employés de manière permanente par la DEW Line et quelques autres hommes participaient aux activités estivales de déchargement (Bisset 1965 : 15). Au cours de la décennie 1960, la plupart des Inuit en provenance d'autres régions quittèrent Fox Main et des Amitturmiut prirent leur place. Néanmoins, les installations de la DEW Line étant relativement modestes en comparaison avec l'extravagance de bases militaires comme Thulé ou Frobisher, la station Fox n'employa jamais plus d'une douzaine de travailleurs inuit au cours des années 1950 et 1960, un nombre qui diminua par la suite, suivant le déclin de l'importance stratégique du

---

<sup>65</sup> La même situation se présenta dans d'autres endroits de l'Arctique ; à Pelly Bay, par exemple, le NSO Van Norman recommanda à Franz Van de Velde, missionnaire oblat, de dissuader les Inuit de travailler au site, ce qui fut fait avec succès, si bien qu'encore en 1959 aucun Inuit de Pelly Bay n'y travaillait. Source : RG 85, vol. 1064, dossier 1009-16, partie 1 : lettre de G. van den Steenhoven, 18 juin 1959.

<sup>66</sup> RG 85, série D-1-A, vol. 1275, dossier : 201-1, partie 34 : Memorandum for the chief - Arctic division, 10 mai 1956.

<sup>67</sup> Les archives font mention de Kudlutseak, qui est en fait George Kadlutsiak, une figure importante dans les récits des Inuit. RG 24, série E-1-c, versement 1983-84/049, vol. 272, dossier : 300-114-80/9, partie 1 : List of potential Eskimo employees – operational phase, 10 août 1956.

réseau DEW. Les Amitturmiut, ayant eu accès aux emplois salariés tardivement, ne furent jamais qu'une infime portion de la force de travail inuit employée par l'ensemble du réseau.

Entre 1957 et 1960, les employés inuit de la station furent logés dans les tentes qui avaient servi à abriter les employés de la Foundation Company lors de la construction du site. Les Inuit ne furent donc pas mis à l'écart puisque, nous l'avons vu, plusieurs dizaines de Qallunaat y demeurèrent aussi jusqu'à l'érection des *Armco buildings*. En 1958, deux maisons de type duplex furent érigées par les Affaires du Nord pour les employés inuit du site, puis trois autres au cours de 1959 et de 1960, totalisant ainsi dix logements. Pour plusieurs des familles inuit liées à la DEW Line, il s'agissait là de la première occasion de vivre dans une habitation de type occidental, une expérience initiatique en quelque sorte. Cependant, la manière inuit d'habiter une maison ne sembla pas correspondre aux standards occidentaux, alors que peu d'instructions avaient été reçues concernant l'entretien de ce type de demeure. Il semble qu'il y ait eu confrontation des valeurs culturelles, dont celles qui sont liées aux odeurs, puisqu'un DEW Liner mentionnait à ce propos :

Several of us were assigned the job of painting some of the Inuit houses [...]. This was not enjoyable. The houses reeked with the smell of decaying meat and were very delapidated. In the usual federal government way the houses were provided but without any orientation or instruction (J. Higenbottam 2002).

En 1961, après des plaintes de la FEC, des formations furent organisées à Fox pour enseigner aux femmes quelques éléments d'économie familiale occidentale. Pour compléter ces formations, des affiches en inuktitut furent produites, présentant les grandes lignes de l'entretien ménager d'une maison<sup>68</sup>.

Les cinq bâtiments habités par les employés inuit étaient situés entre le *lower camp* et le *upper camp*, face aux locaux occupés par les officiers de la RCAF. Cet emplacement ne fut probablement pas choisi au hasard puisque la description de tâche des officiers de la RCAF mentionne : « When requested, to monitor and to refer problems concerning Eskimo personnel employed at DEW Line sites or living in the DEW Line area to the NSO of the DNA or the RCMP<sup>69</sup> ». Cette mesure ne fut cependant pas nécessairement entreprise pour isoler les employés inuit des autres travailleurs, mais plutôt pour éloigner les familles inuit – et plus

<sup>68</sup> RG 24, série E-1-c, versement 1983-84/049, vol. 272, dossier 300-114-80/9, partie 2 : (DNANR) Minutes of a meeting held on December 6th and 7th, 1961, to discuss Dew Line Operations.

<sup>69</sup> RG 24, versement 1983-84/216, vol. 3116, dossier S-895-100-80/9, partie 3 : 20 mars 1959.

particulièrement les femmes – des employés occidentaux<sup>70</sup>. Une règle informelle stipulait que des « [...] complaints of inappropriate behaviour on the part of workers resulted in instant dismissal » (J. Higenbottam 2002). Dans les faits, les travailleurs inuit ne semblent pas avoir été mis à l'écart par les autres employés de la station Fox Main. Au contraire, les relations entre les employés inuit et occidentaux à Fox semblent avoir été plutôt bonnes. Plusieurs récits d'ex-DEW Liners abondent dans ce sens. Paul Kelley, par exemple, mentionne avoir fréquemment parlé avec des Inuit les soirs où le PX (*Post Exchange*, une sorte de dépanneur) était ouvert. Dans un court récit, Kelley raconte aussi comment, au cours d'une soirée de détente, un Inuk subtilisait de la bière à son voisin de table, jusqu'à ce que celui-ci s'en rende compte, une situation tendue qui fut désamorcée par le rire de l'Inuk, qui obtint finalement une bière dans l'hilarité générale, et ce, malgré l'interdiction de consommer qui touchait les Inuit<sup>71</sup>. Un autre DEW Liner mentionne une partie de dames interculturelle remportée par un Inuk :

It involved a construction worker and a native worker who one night to pass time were playing checkers. The native people have great patience and were very kind hearted so the construction worker would make his move and then wait until the native made his. This went on for awhile with great thought from the native until the construction worker couldn't stand it anymore so he yelled out "Dont think goddam it, just make your move!" which was followed by a gentle smile from the native who then made his move and won the game (R. Davis 2003).

D'après Kelley, les employés inuit « [...] seemed to be involved in whatever social activities there were when not working, but only the men ». Ces relations entre employés étaient assez développées pour que certains DEW Liners se souviennent encore aujourd'hui du nom de travailleurs inuit et apprennent quelques mots d'inuktitut. Quelques scènes évoquées par les DEW Liners montrent bien l'état des relations interculturelles, mais aussi certains effets de ce voisinage culturel : « I remember Alan Ayak presenting us with cigars on the birth of a child : interesting juxtaposition of cultures » (J. Higenbottam 2002). Les relations de travail semblent aussi avoir été positives, les superviseurs appréciant le travail des Inuit<sup>72</sup>. D'ailleurs, ces

---

<sup>70</sup> Le ministère des Affaires du Nord émet toute une série de recommandations aux autres instances gouvernementales œuvrant dans l'Arctique à la fin des années 1950, concernant les relations entre les hommes blancs et les femmes inuit. À ce sujet, Robertson mentionne en 1958 que « [...] it is most important at this time to do everything within our power to raise the social status of the Eskimos. Our objective must be the full dignity and responsibilities of Canadian citizenship for these people, in fact as well as in name ». RG 85, série D-1-A, vol. 1064, dossier 1009-16, partie 1 : 22 juillet 1958.

<sup>71</sup> Paul Kelley, « The giggler ». Voir l'annexe A.

<sup>72</sup> RG 24, série E-1-c, versement 1983-84/049, vol. 272, dossier 300-114-80/9, partie 2 : (DNANR) Minutes of a meeting held on December 6th and 7th, 1961, to discuss Dew Line Operations, pp.4-5.

derniers enseignèrent même à quelques Blancs comment manœuvrer la machinerie lourde (J. Warwick 2002). De manière générale, les employés inuit de Fox sont donc dépeints comme de bons travailleurs<sup>73</sup>.

Quoi qu'il en soit, les relations n'étaient pas possibles avec tous les travailleurs puisque certaines zones, tels les modules du *upper camp*, étaient interdites aux employés – inuit ou non – qui n'avaient pas de lien avec l'équipement radar. Les employés, tels les *radicians*<sup>74</sup>, habitaient une zone d'accès restreint et eurent des contacts moins nombreux avec les Inuit. Les restrictions militaires eurent donc certains impacts sur la forme des relations interculturelles à Fox. En effet, elles furent, pour les Amitturmiut à tout le moins, l'une des premières manifestations des systèmes hiérarchiques occidentaux. Cependant, outre ces interdictions, on peut en conclure que les relations entre employés étaient plutôt bonnes.

#### Un premier établissement gouvernemental à Hall Beach : l'infirmierie

La construction de la DEW Line fut considérée par certains organes gouvernementaux comme le moment tant attendu pour avoir enfin accès à certaines portions du territoire qui demeuraient fermées jusqu'alors à toute possibilité de développement ou d'action. La région nord du bassin de Foxe, avant le projet DEW, était l'une des plus difficile d'accès étant donné l'absence d'une piste d'atterrissage et les possibilités portuaires limitées. La construction du site 30 créa donc une passerelle permettant d'accéder aisément à cet espace relativement clos. Profitant de cette ouverture du territoire, le Indian and Northern Health Services du ministère de la Santé et du Bien-être national planifia, dès la fin de 1955, la construction d'une infirmerie à proximité du site 30. Le INHS posa ainsi les bases de la future communauté de Hall Beach. Le projet fut monté à la hâte, sans étude poussée des besoins, qui furent

<sup>73</sup> Cependant, en 1961, la FEC avança que « [a]bout 50% of the Eskimos now working on the Line needed more supervision than was desirable, as they couldn't be counted on to do their jobs properly on their own. Because of superior skill on the job and their better attitude, requests had reached Federal Electric Headquarters recommending that Caucasians be employed instead of Eskimos ». Cette sortie inattendue de la FEC ne correspondait pas à la vision des choses des NSO, qui répliquèrent que ces plaintes n'avaient aucun fondement : « It was reported the Eskimos employed in the CAM and FOX [sectors] worked well and good relations between the Eskimo staff member and the Line supervisors was the rule ». Les problèmes identifiés par les NSO étaient plutôt localisés dans les secteurs Pin, Dye et Bar, et découlaient de mauvaises relations entre les responsables des stations et les travailleurs inuit.

RG 29, vol. 2873, dossier 851-1-10, partie 2 : Minutes of a meeting between FEC and Canada, 24 juillet 1961.

RG 24, série E-1-c, versement 1983-84/049, vol. 272, dossier 300-114-80/9, partie 2 : (DNANR) Minutes of a meeting held on December 6th and 7th, 1961, to discuss Dew Line Operations, pp.4-5.

<sup>74</sup> Les *radicians* étaient employés à toutes les tâches ayant trait à l'équipement électronique, depuis la surveillance des écrans radars proprement dits jusqu'à l'entretien des équipements de détection et de télécommunication. Le *upper camp* était donc leur domaine.

surévalués<sup>75</sup>. L'emplacement de cette infirmerie fut d'ailleurs le sujet de critiques continuelles – autant de l'extérieur que de l'intérieur du Ministère – au cours des dix premières années de son existence. Au départ, le site de Hall Beach avait été retenu parce que « the best advice that could be obtained indicated that a substantial settlement would develop near the Foxe Base and that in fact the bulk of the Eskimo population would migrate as they had done in a number of other places<sup>76</sup> ». Malheureusement pour le ministère de la Santé, ces prévisions ne se réalisèrent pas, puisque peu d'Inuit furent attirés spontanément vers Hall Beach au cours des premières années. L'infirmerie se retrouva donc à ne desservir efficacement qu'une faible portion de la population du bassin de Foxe, Igloolik conservant son rôle de « métropole » régionale même après l'installation de la DEW Line. Cette décision peu stratégique fut critiquée par les Affaires du Nord, qui demandèrent à plusieurs reprises au ministère de la Santé de déplacer l'infirmerie à Igloolik, ce qu'elle ne fit jamais<sup>77</sup>.

La construction même des infrastructures se révèle être une véritable épopée, mettant en relief l'inexpérience de ce ministère en ce qui concerne le Nord. En effet, les trois cent vingt tonnes de matériaux et d'équipements envoyées à Hall Beach sont déchargées sur la plage où une bonne partie de ces marchandises passeront l'hiver, les planificateurs n'ayant pas prévu d'équipement pour tout transporter jusqu'au site de construction, situé à environ trois kilomètres de là... Les travaux débutent néanmoins à l'automne 1956, mais les matériaux sont rapidement épuisés et le chantier ferme en décembre 1956, ce qui a comme conséquence de repousser la date d'ouverture de près d'un an. Au cours de l'hiver, des matériaux disparaissent et des équipements non couverts sont endommagés par le froid. La construction s'étend ainsi jusqu'à l'automne 1957. À peine terminé, le bâtiment principal, soit l'infirmerie elle-même, brûle à la suite d'un problème de chauffage... Le bâtiment plus petit, conçu pour accueillir le

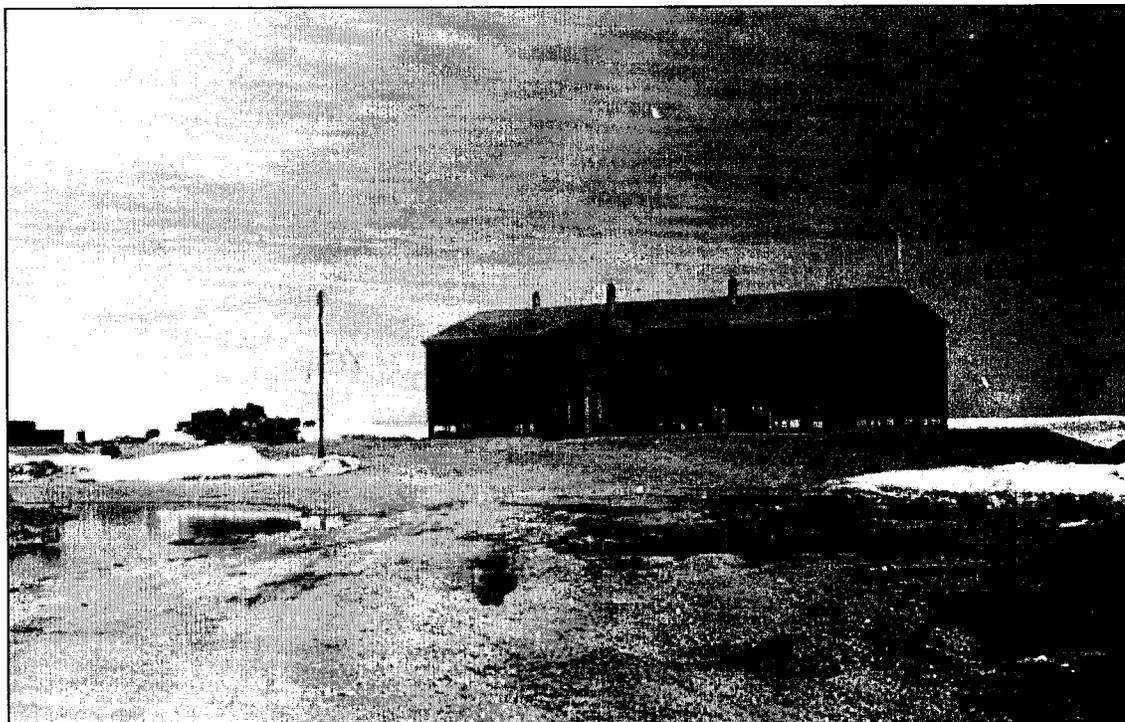
---

<sup>75</sup> Les archives révèlent qu'on évaluait la population locale à mille deux cents personnes, incluant les cent employés de la DEW Line qui étaient autosuffisants, possédant leurs propres services. Une estimation plus réaliste aurait révélé qu'il y avait environ cinq cents Inuit dans la région, la majorité d'entre eux fréquentant Igloolik, Hall Beach ne correspondant pas à un centre de convergence pour les Amitturmiut dans les années 1950. Un agent du IHNS, après avoir effectué une recension des campements inuit dans la région en 1957, affirmait : « Full utilization of this station cannot at present be visualized. There will probably be very few Eskimo families moving to this area. While it was formerly a good place for hunting if we consider the numbers of old Eskimo ruins the presence of planes, tractors and ships must have a bad effect on local hunting. [...] The main work will be in camps especially at Igloolik during periods when Eskimos gather in number such as Christmas, Easter and ship time (Sept.). There may be occasions when the F.E.C. may need our assistance and even hospital care in emergencies and epidemics ». RG 29, vol. 2829, dossier 831-1-X870 : 13 septembre 1957.

<sup>76</sup> RG 29, vol. 3382, dossier 800-1-X872 : lettre de J.H. Wiebe, 23 avril 1964.

<sup>77</sup> RG 29, vol. 3382, dossier 800-1-X870 : lettre de B. Sivertz (DNANR) à P. Moore (INHS), 23 avril 1958.

personnel, est alors transformé en une infirmerie dotée de quatre lits ; les plans initiaux prévoyaient dix places.



Le premier édifice de la communauté sédentaire : l'infirmerie de Hall Beach. Photo : D. Consul 1960.

Les soins de santé prodigués aux Inuit à partir de l'arrivée de la DEW Line dans le nord du bassin de Foxe furent le résultat d'une collaboration, informelle sur bien des aspects, entre l'infirmerie et la station Fox Main. En effet, bien que le plan d'emploi des Inuit sur la DEW Line élaboré par la FEC stipulait clairement que cette dernière était responsable uniquement des soins de santé de ses employés et de leur famille, le résultat sur le terrain était bien différent puisque plusieurs Inuit se rendaient directement à Fox pour obtenir de l'aide. Pour des raisons humanitaires évidentes, les médecins de la DEW Line acceptaient de prodiguer des soins à tous les Inuit qui se présentaient à Fox. En effet, bien que les relations directes entre les Amitturmiut et les DEW Liners furent restreintes au cours des premières années de voisinage, les Inuit de la région connaissaient la présence de la DEW Line et savaient qu'en cas d'urgence, ils pouvaient toujours s'y diriger<sup>78</sup>. Cependant, certains problèmes de langue et une attitude alarmiste de la part des employés de la FEC eurent pour

<sup>78</sup> Paul Kelley rapporte une intéressante anecdote concernant un accident de chasse qui montre bien quel rôle, outre celui de fournisseur de matériaux, la station Fox jouait pour les Inuit de la région et qui permet de comprendre les relations entre la station et les habitants de la région. Voir l'annexe B.

résultat, à quelques reprises, l'évacuation par avion de patients en bonne santé ; un exemple cité à propos d'une autre station lors d'une réunion des Affaires du Nord montre comment un homme qui ne voulait que des aspirines se retrouva à bord d'un avion, en route vers un hôpital alors qu'aucune raison ne justifiait ce déplacement...<sup>79</sup> Un excès de bonne volonté, sans doute. Cette utilisation excessive des services médicaux de la DEW Line par des non-employés fut l'objet de bien des plaintes de la direction de la FEC. De plus, le cas de Fox fut régulièrement cité par la compagnie puisque cette station servait de point de chute aux nombreux patients inuit se dirigeant ou arrivant du Sud, provoquant ainsi une surpopulation fréquente des habitations des travailleurs inuit qui les accueillait. Le problème de Fox fut partiellement réglé par les Affaires du Nord vers 1962 lors de la construction, à Hall Beach, d'un bâtiment visant à endiguer le flot de passants. Par la même occasion, cela mit un terme à la vocation quasi hôtelière de l'infirmier, qui hébergeait une partie des passants.

L'arrivée du premier infirmier en septembre 1957, Mike O'Flaherty, permit d'établir l'infirmier comme principal point de chute pour les Inuit qui ne travaillaient pas à Fox. Les services de la DEW Line demeurèrent tout de même nécessaires puisque plusieurs Inuit nécessitant des soins poussés étaient envoyés à l'extérieur par avion et que l'infirmier ne disposait pas d'un véhicule, outre un traîneau à chiens, pour se rendre jusqu'à Fox. De plus, l'infirmier ne possédait aucun système de communication avec le monde extérieur et devait utiliser les services de la DEW Line fréquemment. La collaboration fut donc continue entre les deux entités. Néanmoins, le manque d'autonomie et d'efficacité de l'infirmier fut source de commentaires peu élogieux de la part des dirigeants de la DEW Line (USAF, RCAF) envers le IHNS, qui en bout de ligne aurait pu être diagnostiqué comme souffrant d'une crise de financement aiguë...

L'une des premières missions de O'Flaherty consista à visiter les campements voisins pour s'assurer de la bonne santé de leurs membres. Le premier rapport de l'infirmier en dit long au sujet de l'état de santé des habitants de la région à ce moment : « Found health in general very poor at camps north and south of Fox. Impossible to move any to Frobisher due to chicken pox and influenza epidemic. At least 8 need hospitalization or hospital care<sup>80</sup> ». Par

<sup>79</sup> RG 24, série E-1-c, versement 1983-84/049, vol. 272, dossier 300-114-80/9, partie 2 : (DNANR) Minutes of a meeting held on December 6th and 7th, 1961, to discuss Dew Line Operations, p.2.

<sup>80</sup> RG 29, vol. 3382, dossier 800-1-X870 : 3 octobre 1957.

la suite, l'infirmier fut rapidement occupée par les Amitturmiut, qui prirent l'habitude de s'y rendre.

L'infirmier fut l'un des agents importants de contacts entre le gouvernement et les Inuit dans la région de Fox après le revirement politique de 1953. Pour assurer de bonnes relations et une bonne communication avec les Amitturmiut, un Inuk fut engagé comme traducteur, conducteur de traîneau à chiens et homme à tout faire. Les Affaires du Nord recommandèrent au INHS un jeune Inuk de Cambridge Bay, Johnny Tologavik – alias Johnny Tologanak –, qui fut embauché en septembre 1957 pour combler ce poste. Quelques mois plus tard, un deuxième Inuk fut embauché pour aider Tologanak dans ses tâches et pour remplacer ce dernier en tant que conducteur de traîneau puisque Tologanak, peut-être à la suite d'un problème de communication, s'était débarrassé de ses chiens avant son départ pour Fox... Ainsi, Kaounak (Kaunak), un Iglulingmiut de 24 ans, fut embauché à la station au cours de l'automne 1957 et y résida quelques mois. Cependant, le petit édifice est rapidement surpeuplé, les deux familles inuit occupant neuf places et les patients étant généralement escortés par plusieurs personnes. Aussi, au début de 1958, Kaounak et sa famille déplacèrent leurs pénates dans « a small building constructed by Eskimo labour and scrap material<sup>81</sup> » ; Tologanak fit de même quelques mois plus tard. Le « village inuit » de Hall Beach venait de naître, près de l'infirmier.

La première visite d'un inspecteur du ministère de la Santé, à la fin de 1957, mena à un rapport peu élogieux à propos des relations qu'entretenait O'Flaherty avec les Inuit ; l'inspecteur White considérait que l'infirmier était « too easy-going to run Fox efficiently », celle-ci étant surpeuplée par des Inuit qui, pour la plupart, n'étaient pas « significantly ill<sup>82</sup> ». L'auteur du rapport mentionnait aussi que le manque de fermeté de O'Flaherty envers les Inuit de la région était responsable du « local loss of prestige among other agencies » du IHNS, ajoutant au passage que l'homme avait fêté Noël à l'infirmier en compagnie de 63 Inuit... Dans le même rapport, Tologanak est décrit comme un personnage paresseux qui devrait être renvoyé d'où il provient. À l'inverse, les commentaires à propos de Kaunak sont très positifs.

Peu de temps après ce rapport, O'Flaherty fut remplacé par une infirmière beaucoup moins appréciée des Inuit. En septembre 1959, le père Fournier, missionnaire oblat à Igloolik,

<sup>81</sup> RG 29, vol. 3382, dossier 800-1-X870 : 8 janvier 1958.

<sup>82</sup> RG 29, vol. 3382, dossier 800-1-X870 : 9 janvier 1958.

envoya à ses supérieurs une missive accompagnée de lettres composées par des Inuit qui se plaignaient du mauvais service fourni par l'infirmerie alors dirigée par Vera Roberts. D'après Fournier, « [cette] personne-là ne donne pas satisfaction, et est mésestimée des esquimaux [...] » parce qu'elle offre ses services à heures fixes, « comme en ville », laissant attendre les Inuit à l'extérieur, les obligeant parfois à ne revenir que le lendemain. Il ajoute qu'« ignorant tout de la vie esquimaude Miss Roberts donne des ordres aux Esquimaux ignorant les conséquences que cela peut avoir » sur leurs conditions d'existences. La chasse, par exemple, devenait presque impossible si on devait se déplacer régulièrement pour des rendez-vous. L'auteur mentionne d'ailleurs le cas d'un Inuk devant faire si fréquemment l'aller-retour Igloolik-Hall Beach pour recevoir des traitements que son bateau est surnommé *aanniariykiut* – l'instrument de l'hôpital<sup>83</sup>. Fournier en profite pour se plaindre de l'absence de services médicaux à Igloolik, services qui doivent être dispensés par les Oblats.

Comme on peut le constater, la présence de l'infirmerie à Hall Beach fut continuellement critiquée. Au cours des années 1950 et 1960, elle fit d'ailleurs partie d'un débat récurrent autour du développement de services dans la région, créant une forme d'adversité chez les divers acteurs gouvernementaux présents dans la région : d'un côté, les défenseurs du développement de Hall Beach, de l'autre, ceux de l'établissement d'Igloolik comme point de service et, éventuellement, comme communauté sédentaire<sup>84</sup>. Comme il est possible de le constater aujourd'hui, la question ne fut pas tranchée et les deux solutions furent retenues. À ce titre, la volonté de l'IHNS de conserver son infirmerie près de Fox a probablement joué pour beaucoup dans la création de Hall Beach comme communauté puisque, contrairement à Igloolik, il n'y avait pas là de campement inuit auparavant. Comme l'avance Burch (1986 : 106), « [...] it was impossible to deliver the necessary services to people living in widely dispersed camps [...] », d'où l'idée de créer des centres administratifs dans les années 1960 et d'y regrouper les Inuit. Quoi qu'il en soit, la hâte avec laquelle le projet de la IHNS fut développé est bien exprimée par le fait que l'emplacement retenu pour cette infirmerie ne correspondait qu'à des impératifs de transport et de communication, qui ne tenaient pas compte de la présence ou de l'absence d'Inuit dans la région.

<sup>83</sup> Archives Deschâtelets, HRG 19.C731 6 : lettre de Louis Fournier, septembre 1959.

<sup>84</sup> À titre d'exemple, Anders (1965 : 129) recommande aux Affaires du Nord de limiter le développement de Hall Beach en tant que centre administratif étant donné les possibilités de développement économique restreintes qu'il y constate. Il suggère plutôt Igloolik comme centre régional.

### La présence inuit dans le voisinage de la station Fox Main

Comme nous l'avons vu, la station Fox a été érigée dans une zone peu fréquentée par les Amitturmiut, les principaux campements se situant, lors de l'arrivée de la station, à plusieurs kilomètres au nord et au sud (Anders 1965 : 74). Cette installation ne manqua toutefois pas d'attirer la curiosité de chasseurs dont la présence est fréquemment discutée dans les archives et dans la littérature. Cependant, ces documents sont peu bavards à propos de la présence inuit pour la période de construction de la station (1955-1957) correspondant aux premiers contacts entre Amitturmiut et DEW Liners. Crowe, faisant une analyse des relations entre Occidentaux et Inuit dans la région nord du bassin de Foxe, mentionne au passage que :

In 1955, '56 and '57 the DEWline was built, creating six modern communities with airstrips from east to west across northern Foxe Basin. Several Eskimo families came to the region from the western Arctic as DEWline employees, bringing with them the attitudes and habits of the "more acculturated" Eskimo. *After some instances of prostitution, the abuse of liquor and the illegal sale of ivory, Eskimos other than the few employees were banned from the DEWline buildings, and in general the dispersed camp system was not immediately affected* (Crowe 1969 : 68).

Les propos de Crowe concernant les impacts de la DEW Line sur les Inuit au cours de la période de construction trouvent leur écho dans un article de Bisset (1965), qui affirme que les Iglulingmiut furent encouragés à demeurer à l'écart du site par les missionnaires et les agents du gouvernement à la suite de « minor incidents » ayant trait à la prostitution et à l'alcool. Dans quelle mesure ces incidents furent-ils importants, la question demeure ouverte puisque les archives sont muettes à ce sujet<sup>85</sup>. Tout ce qu'il est possible d'avancer, c'est que les relations entre Inuit et Blancs n'étaient pas laissées au hasard : un rapport du NSO en charge de Fox mentionnait, en janvier 1956, que la politique de non-fréquentation était bien respectée dans son secteur, une directive renforcée par des règles provenant des employeurs, la Foundation Company dans ce cas-ci, stipulant que durant la période de construction « [...] any employee who appeared to be guilty of improper relations was dismissed forthwith and returned to the south at his expense<sup>86</sup> ». De pareilles politiques semblent aussi avoir été appliquées pendant la période d'activité, du moins à Fox Main, puisqu'un *radician* y ayant œuvré en 1961 se souvenait avoir reçu des directives très claires à propos des relations avec les femmes inuit :

<sup>85</sup> Concernant l'alcool, les archives mentionnent que la politique de la Foundation Company interdisait la consommation de boissons alcoolisées à ses employés. Aussi, la disponibilité même de l'alcool à Hall Beach au cours de la période de construction devait être très limitée.

<sup>86</sup> RG 85, série D-1-A, vol. 1064, dossier 1009-16, partie 1 : lettre de R.G. Robertson, 22 juillet 1958.

During the sealift in August, we (I can only speak for the radicians) were specifically told to keep clear of the pier and area around it during the unloading. Apparently this was because some of the transient Inuit entrepreneurs had set up some tents wherein some of the ladies were employed in the oldest profession. I therefore did not see this first hand. Being told I would be on the next plane south if I did was incentive enough to keep clear (P. Kelley 2002).

Quant à savoir qui étaient les « transient Inuit entrepreneurs » mentionnés ici, d'où ils venaient et si ce commerce du sexe existait réellement, mon informateur ne pouvait en dire plus, ces renseignements demeurant des rumeurs. Cependant, ces propos autour des relations entre DEW Liners et femmes inuit méritent d'être commentés. Comme le souligne Guemple (1986 : 18), les Inuit sont souvent représentés comme des « primitifs exemplaires » dans l'imaginaire occidental, et cela tient entre autres à leur attitude différente en ce qui a trait à la sexualité. Quelques relations entre des DEW Liners et des femmes inuit ont sans doute eu lieu au cours de cette période<sup>87</sup>, mais le terme « prostitution » est fort probablement inadéquat pour qualifier ces relations dans une logique inuit. En effet, Guemple (1986) avance que la sexualité n'est pas inscrite de la même manière dans les cultures inuit et occidentale : pour les Inuit, la procréation ne serait pas le fondement du mariage, ce qui établit dès l'abord une différence importante avec la conception occidentale. Aussi est-il possible que le comportement sexuel de certaines femmes inuit ait été mal interprété, l'imaginaire et la dissonance culturelle créant un biais. Dans une autre perspective, ces relations sexuelles pourraient être dépeintes comme découlant d'une logique d'échange interculturel liée au désir de créer des liens sociaux avec les Qallunaat, plutôt que dans une logique d'échange marchand. Quoi qu'il en soit, il s'avère impossible d'aller au-delà des hypothèses à partir des données recueillies. Chose certaine, les relations sexuelles entre Inuit et Blanc n'étaient pas nouvelles dans la région du bassin de Foxe puisqu'elles sont documentées pour la période de présence des baleiniers (Ross 1975 : 119-122). Dans ces cas, les relations entre Qallunaat et Inuit ne sont pas décrites comme de la prostitution, mais comme découlant surtout de la proximité.

D'autre part, la situation économique de la région lors de l'arrivée des DEW Liners semble être plutôt instable, si on s'en tient aux commentaires que l'on retrouve dans les documents de l'époque. En effet, un rapport d'inspection de 1956 mentionne que la chasse au caribou fut particulièrement mauvaise à Igloodik au cours de l'année, causant ainsi des

---

<sup>87</sup> Au cours de discussions informelles à Hall Beach, j'ai appris que des enfants étaient nés de telles relations dans les années 1970.

problèmes pour la fabrication de vêtements d'hiver, et que la trappe ne rapporta que la moitié des fourrures normalement échangées à ce poste<sup>88</sup>. Dans le même sens, un autre rapport produit au début de 1959 mentionne que « [l]ast year was an especially poor year for the people since the supply of foxes declined and a large amount of old ice in the Foxe Basin prevented fall hunting operations. Hunting was poor all winter and, in addition, disease reduced the number of dogs by about half<sup>89</sup> ». À l'automne 1961, on rapporte que des difficultés du même ordre ponctuèrent la vie des chasseurs de la péninsule, certaines zones s'avérant plus riches que d'autres<sup>90</sup>. Ainsi, les archives dépeignent les ressources de la péninsule de Melville comme étant souvent insuffisantes, des périodes d'abondance alternant constamment avec des périodes de rareté. Pourtant, comme nous l'avons vu précédemment, cette région est reconnue par plusieurs auteurs comme étant riche en ressources animales (Fossett 2001 ; Damas 1963 ; Crowe 1969). De la même manière, la toponymie locale semble indiquer que les famines importantes étaient plutôt rares dans la région. Près de Hall Beach, un campement important porte le nom de Qimmiqturvik, ce qui signifie « l'endroit où des chiens ont été mangés ». Pour avoir ainsi marqué la construction symbolique du territoire, cet événement comportait probablement un caractère exceptionnel. Quoi qu'il en soit, les observations rapportées par les agents des Affaires du Nord au cours de cette période semblent souligner que les conditions climatiques affectaient régulièrement les activités de chasse et rendaient l'accès à la nourriture incertain, mais sans créer de famines importantes pour autant. Comme nous le verrons dans le prochain chapitre, les souvenirs des Inuit interrogés vont dans le même sens.

Malgré ces difficultés, la construction du site Fox n'entraîna pas une agrégation instantanée de familles inuit comme ce fut le cas à Frobisher Bay, par exemple. En ce sens, les politiques de non-emploi et de non-fréquentation exposées précédemment participèrent à la préservation du mode de vie axé principalement sur la chasse et la trappe jusqu'au milieu des années 1960 dans la région de Hall Beach et d'Igloolik. Le peu d'emplois disponibles à Fox et la relative richesse des ressources animales ont probablement profité aux campements

---

<sup>88</sup> RG 85, série D-1-A, vol. 1275, dossier 201-1, partie 34 : Memorandum for the chief, Arctic division (rapport d'inspection), 10 mai 1956, p.9.

<sup>89</sup> RG 85, série D-1-A, vol. 1470, dossier 1000/1005, partie 1 : Community developments at Igloolik and Hall Lake, 8 janvier 1959.

<sup>90</sup> RG 85, série D-1-A, vol. 1360, dossier 207-6, partie 2 : rapport de Don Bissett (NSO) sur la situation économique pour les mois d'août et de septembre 1961.

dispersés, qui caractérisèrent la péninsule jusqu'à la création quasi spontanée de Hall Beach en 1965, alors qu'un programme des Affaires du Nord mena à la construction de plusieurs habitations. Comme le mentionne Robitaille (1987 : 111-112), la possibilité d'obtenir un emploi fut, dans le cas de Frobisher par exemple, l'un des facteurs de l'agrégation des familles à proximité de la base, un facteur qui ne s'appliqua pas à la station Fox.

Les deux campements les plus près de Fox dans les années 1950 étaient Qimmiqturvik et Nursarnaarjuk, au nord de la station, deux emplacements dont l'existence remontait à plusieurs centaines d'années<sup>91</sup>. Après l'arrivée de la DEW Line et de l'infirmerie, Qimmiqturvik connut un regain de popularité, celui-ci étant situé plus près des deux établissements occidentaux. Les deux campements étaient tout de même situés stratégiquement dans la perspective d'une culture axée sur la chasse au morse, une activité de subsistance importante pour les Inuit utilisant ces sites jusqu'au milieu des années 1960. Cependant, ces deux villages sont fréquemment mentionnés dans les archives puisqu'ils furent l'objet de nombreuses inquiétudes de la part des agents des Affaires du Nord ; à la lecture des passages qui y sont consacrés, on comprend que, malgré le petit nombre d'Amitturmiut embauchés par la DEW et les contacts restreints avec les DEW Liners, la présence de Fox ne fut pas sans effets sur la population inuit environnante, qui découvrit dans cette présence occidentale d'intéressantes ressources. Certains changements dans le comportement des Inuit installés à quelques kilomètres du site semblèrent poser des maux de tête aux dirigeants des Affaires du Nord :

Near the site, at Foster Bay, is the Eskimo camp Noksanardjuk, about 15 miles from Hall Lake with a population of about 35 Eskimos. Recent RCMP reports indicate that these Eskimos are living by scrounging at the dump at Site 30, resorting to hunting infrequently and sporadically. Almost all the building material has been culled from the dump, and their clothing is also comprised mostly of inferior store purchased or scavenged items. One method of discouraging this demoralizing situation, albeit drastic, is to burn over the refuse area periodically, and we recommend this being done at Hall Lake<sup>92</sup>.

Pourtant, cette situation ne faisait que répéter un phénomène qui avait pris place dans plusieurs autres cas impliquant la présence d'infrastructures militaires<sup>93</sup>.

<sup>91</sup> Nursarnaarjuk devint un campement important au cours des années 1940 et 1950 à la suite du démantèlement du village de Avvaja, une conséquence des changements technologiques que représentèrent les embarcations de bois et les armes à feu (Vestey 1973 : 107).

<sup>92</sup> RG 85, série D-1-A, vol. 1311, dossier 352-2/100 : 15 août 1958.

<sup>93</sup> Gagnon (1999) mentionne le même phénomène à Frobisher Bay dans les années 1940.

Bien que peu de contacts directs eurent lieu entre la population locale et les DEW Liners (Anders 1965 : 74), on constate que « Eskimo traffic through the area is usually quite heavy because of the Nursing Station, good sealing and walrus hunting, and the prospects of scrounging at the Hall Lake dump<sup>94</sup> ». Ainsi, le dépotoir de la station devint rapidement une attraction pour les Inuit de la région, qui s'adonnèrent au recyclage des déchets militaires. Les objets les plus divers s'y retrouvaient, allant des matériaux de construction – dont l'utilisation modifia partiellement la forme des qarmat<sup>95</sup> construits par les Inuit auparavant (Bisset 1965 : 15) – jusqu'à la nourriture, employée principalement pour nourrir les chiens, en passant par les tissus et les vêtements. Une utilisation moins courante des matériaux trouvés au dépotoir de la station est rapportée avec humour par Ross :

In June 1957, I travelled from Igloolik to the site with a young Eskimo who had made everyone of his dog-traces from bits of scrap wire. It kinked, snarled and broke time and time again. Within a few miles of the site the main strop parted and the entire team raced away gleefully over the ice towards the dump, leaving us to walk. The wire was obviously no substitute for seal skin, but it was much easier to get (Ross 1960 : 162).

Le rapport d'une inspection de la GRC menée à Qimmiqturvik en août 1959 dresse un bon portrait du camp à son apogée et expose aussi certaines implications de la présence d'un voisin tel que la DEW Line et du brouillage culturel qu'elle entraîne<sup>96</sup>. Le document révèle entre autres que la nourriture trouvée au dépotoir était parfois ingérée par des résidents du campement, ce qui causait certaines maladies buccales. Le même rapport mentionne que, bien que les habitations étaient propres et tenues correctement, le campement était le théâtre d'un amoncellement de débris de toutes sortes, une situation qui contribuait au mauvais état de santé des habitants. Outre ces remarques, le portrait général de Qimmiqturvik était plutôt positif : les activités de chasse demeuraient au centre de l'économie du camp et les quelque dix-sept familles y vivant semblaient entretenir de bonnes relations les unes avec les autres. De plus, les chasseurs possédaient plusieurs embarcations en bon état, permettant une chasse au morse productive et fournissant de la viande pour toutes les familles du campement. Cette relative richesse est aussi soulignée par Damas (1963 : 89), qui considère que les habitants de Qimmiqturvik étaient « fortunés » puisqu'ils possédaient des habitations de « plywood »

<sup>94</sup> RG 85, série D-1-A, vol. 1311, dossier 352-2/1005 : Memorandum to the director from DNANR (R.A.J. Phillips) : 28 août 1958.

<sup>95</sup> Habitations semi-souterraines utilisées dans la région nord de la péninsule de Melville et de l'île de Baffin.

<sup>96</sup> RG 85, série D-1-A, vol. 1470, dossier 1000/1005, partie 1 : rapport d'inspection de la RCMP, 7 août 1959.

chauffées au bois et obtenaient une multitude de biens par le dépotoir, sans compter les services de santé voisins.

Fait intéressant, l'auteur du rapport de la GRC mentionne que les Inuit vivant à Qimmiqturvik « [...] have more or less been kicked out of their own camps, as they were lazy and would not work, or for some other reason ». Il est impossible de savoir s'il s'agit là d'un jugement de valeur provenant de Blancs qui considéraient l'usage exhaustif du dépotoir comme un signe de paresse, puisque la source de cette information n'est mentionnée nulle part. Toutefois, un examen des liens de parenté révèle que ce campement, loin de regrouper des individus sans liens entre eux comme cela aurait pu être le cas d'un campement composé de personnes expulsées de leur groupe, était formé de deux groupes familiaux présentant de nombreux liens internes à chacun (Damas 1963 : 88-89). Le campement comptait des migrants provenant entre autres de Repulse Bay et de Pond Inlet, mais tous possédaient des liens de parenté avec les deux groupes formant Qimmiqturvik (Vestey 1973 : 163). Le campement avait donc une cohérence interne, qui semble contredire la thèse de l'expulsion. Jennifer Vestey mentionne cependant que « [i]n 1961, the population of Kimiktovik had a large proportion of infirm or dependent members », ce qui, avec la proximité du dépotoir, explique la présence d'une partie de ces Inuit près des établissements occidentaux (Vestey 1973 : 164).

Le document de la GRC fait aussi mention des bonnes relations existant entre les Inuit travaillant à Fox et ceux qui habitaient Qimmiqturvik : une chasse au morse menée uniquement par des Inuit employés à la DEW Line rapporta huit animaux, qui furent partagés avec le camp. Crowe fait écho à ces propos en soulignant que les sept employés de la station Fox, vers 1969, étaient principalement des Iglulingmiut et conservaient de très forts liens sociaux et économiques avec les autres Inuit de la région (Crowe 1969 : 93). De plus, on souligne que les quelques Amitturmiut qui vivaient près de l'infirmerie et ceux qui habitaient les campements plus au nord se visitaient fréquemment.

Ainsi, au cours des premières années d'existence de la station Fox et de l'infirmerie, les Amitturmiut gardèrent leurs distances, perpétuant un mode de vie axé sur la chasse et la trappe auquel s'additionnèrent quelques éléments issus du contact avec la station. Cependant, peu après le début des années 1960, des Inuit provenant de Qimmiqturvik et de Nursarnaarjuk formèrent un « shanty town » à Nappaqut, un campement estival situé à proximité de l'infirmerie (Crowe 1969 : 51 ; Anders 1965 : 65). Plusieurs de ces résidents « [...] wished to

live near Hall Beach. Several came to be near the nursing station because of illness or infirmity, others hoped to find work at Hall Beach. The DEW Line dump was yet another attraction » (Vestey 1973 : 165). Ainsi, vers 1962, le campement de Nappaqut prit une importance qu'il n'avait jamais eue auparavant, revêtant alors le statut de campement permanent : une épidémie de rougeole se déclara au sein de la population inuit de Qimmiqturvik et de Nursarnaarjuk, épidémie à laquelle se superposèrent plusieurs cas de trichinose, une maladie causée par la consommation de viande crue de morse, de phoque ou d'ours infectée (Anders 1965 : 97). Les besoins en soins médicaux enclenchèrent un mouvement de masse en direction de Nappaqut, tout près de Hall Beach. À cela, Bisset ajoute que le campement de Nappaqut devint plus populaire auprès des Inuit à cause de la proximité de la station Fox « on which they had become dependent for fuel » (Bisset 1965 : 16). En 1965, Anders mentionne que « [...] the camps makes an extremely filthy appearance as do most of the people – although they are a very friendly lot » (Anders 1965 : 65). La plupart des habitations y sont constituées de morceaux de carton et de panneaux de bois récupérés. Anders, qui considère Nappaqut comme le plus « [...] controversial of the outlying camps », avance que la plupart des treize familles inuit ne pourraient plus subvenir à leurs besoins de manière traditionnelle (1965 : 65)<sup>97</sup>. Il va plus loin en recommandant même la destruction des cabanes et le démantèlement du camp<sup>98</sup>. Ainsi la présence de l'infirmier et de Fox finit-elle par avoir des effets profonds sur l'organisation de la société inuit locale, allant jusqu'à définir de nouveaux campements. Le mouvement rapide d'une partie de la population locale vers Nappaqut depuis Nursarnaarjuk, Qimmiqturvik et quelques autres camps fut l'un des moteurs du développement de Hall Beach qui, quelques années auparavant, n'était toujours pas considéré comme un « centre of Eskimo population<sup>99</sup> » par les Affaires du Nord, contrairement à Igloolik qui était occupé par les Inuit depuis plusieurs années. Nappaqut ne fut que peu longtemps un village ; il disparut très rapidement au profit de Hall Beach, qui naissait alors.

<sup>97</sup> De plus, l'auteur mentionne que les ressources animales de cette partie de la péninsule de Melville sont soumises à une pression excessive par les nombreux voyages entre Hall Beach et Igloolik, au cours desquels tout animal aperçu est chassé. À cela, Anders ajoute que Nappaqut souffre d'un problème de surpopulation (Anders 1965 : 65).

<sup>98</sup> Anders souligne d'ailleurs que cette recommandation a été entendue et que le démantèlement est alors en cours (Anders 1965 : 124).

<sup>99</sup> RG 85, série D-1-A, vol. 1311, dossier 352-2/1005 : lettre de B.G.Sivertz, 15 août 1958.

Les autres campements de la péninsule de Melville subirent l'influence de la présence de la DEW Line et de l'infirmerie plus tard. Des camps tels Usuarjuk et Ingniqtuuq étaient moins dépendants du dépotoir de Fox Main que les camps de Qimmiqturvik et de Nappaqut, bien que l'influence de la présence occidentale s'y soit aussi fait sentir, ne serait-ce que pour les matériaux de construction utilisés pour les *qarmat* (Anders 1965 : 61). Peu d'Inuit habitant la région d'Amittuq, au sud de Fox, migrèrent vers la station et l'infirmerie avant le développement rapide de Hall Beach. En effet, l'économie de ces campements demeura axée sur la chasse et la trappe beaucoup plus longtemps. En fait, c'est principalement l'intervention du ministère des Affaires du Nord qui mit un terme à l'existence de ces campements avec le programme de construction de 1965-1966, qui donna vie à la communauté sédentaire de Hall Beach. Ainsi, C.M. Bolger, chef de la division de l'Arctique aux Affaires du Nord, avait vu juste lorsqu'il affirmait en 1959 : « It is doubtful that Hall Lake will act as a magnet for Eskimos unless the community is deliberately (and artificially) developed by the Federal Government<sup>100</sup> ». Sans certaines mesures incitatives (maisons, école obligatoire, etc.), la concentration des habitants de la péninsule ne se serait probablement jamais produite, la région étant tout de même riche en ressources fauniques marines et terrestres. Néanmoins, après 1960, « [...] the growth of two administrative communities at Hall Beach and Igloolik brought a great increase in cultural and economic contact, and the camp ecology went into swift decline » (Crowe 1969 : 68). En effet, le départ de quelques membres des camps plus éloignés brisa l'équilibre économique de ces groupes, qui ne survécurent que quelques mois sans la coopération existant dans les années précédentes. Dans le même ordre d'idées, le gouvernement fédéral accentua sa présence à Hall Beach avec l'installation d'un NSO vers 1961 ; un centre de services du gouvernement s'ajouta alors à l'infirmerie présente depuis quelques années déjà. Le coup de grâce fut cependant donné au milieu des années 1960 avec le plan de développement de Hall Beach. En 1965, un missionnaire catholique décrivait ainsi l'embryon de communauté façonné par le gouvernement :

Non loin de la base, le D.N.A., Département des Affaires du Nord a construit un poste : une dizaine de maisons pour familles esquimaudes, un dispensaire avec deux infirmières, quelques maisons pour les employés du Gouvernement, des magasins, des ateliers avec un groupe électrogène. Une mission y a été bâtie en 1962<sup>101</sup>.

<sup>100</sup> RG 85, série D-1-A, vol. 1470, dossier 1000/1005, partie 1 : Community developments at Igloolik and Hall Lake, 8 janvier 1959, p.2.

<sup>101</sup> Archives Deschâtelets, LCB 461 C56R 2 : Chez les Esquimaux de la baie d'Hudson, mai 1965.

Deux ans plus tard, environ vingt-cinq maisons avaient été érigées pour les familles inuit de la péninsule de Melville. À partir de ce moment, la sédentarisation fut rapide, les dernières familles quittant leurs campements pour la « vie urbaine » de Hall Beach vers 1968 (Borealis Exploration 1983 : 21)<sup>102</sup>.

---

<sup>102</sup> Vestey (1973 : 143) synthétise les mouvements vers les deux communautés (Igloolik et Hall Beach) dans un tableau qui prend aussi en compte l'appartenance religieuse dans ces déplacements. Rasing réutilise d'ailleurs le modèle de Vestey dans son ouvrage (Rasing 1994 : 185).

## Chapitre III

### Akilliq<sup>1</sup> : Fox Main dans une perspective inuit

The Inuit have their own life and it's up to you what you want to do with your life. It's up to you if you want to destroy your life or something. I remember the DEW Line as more willing to help than do any damage. It was all up to the Inuit to decide to keep up with their culture or drop it (Alorot).

Ce chapitre sera consacré à l'étude des mémoires inuit reliées à l'arrivée et à la présence de la station Fox Main sur la péninsule de Melville. Ce changement de perspective permettra d'ancrer la DEW Line dans le monde local et, du même coup, dans la vie d'acteurs qui occupaient cette région avant son arrivée. Puisque les sources officielles occidentales demeurent peu bavardes à propos du site Fox Main et des Amitturmiut voisins, la mémoire de ces derniers ouvrira un nouveau pan de l'histoire de la station et de la façon dont elle a été perçue. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, la mémoire offre un discours à propos du passé et c'est précisément cette perspective inuit originale qui sera l'objet de ce chapitre.

L'organisation des extraits d'entretiens de cette section sera différente de celle du chapitre précédent, qui respectait minutieusement un ordre chronologique. Or, le présent chapitre étant constitué d'extraits d'entrevues basées sur des mémoires, il serait difficile et peu souhaitable de tenter d'imposer un cadre chronologique strict pour l'ordonner. En effet, la mémoire inuit, du moins celle des personnes interrogées<sup>2</sup>, ne s'attache pas au cadre temporel tel que nous le connaissons (Mary-Rousselière 1980 : 14 ; Wachowich 1999 : 5 ; Laugrand 2002b : 105-106) : nous le verrons, la datation d'événements par les narrateurs apparaît plutôt

---

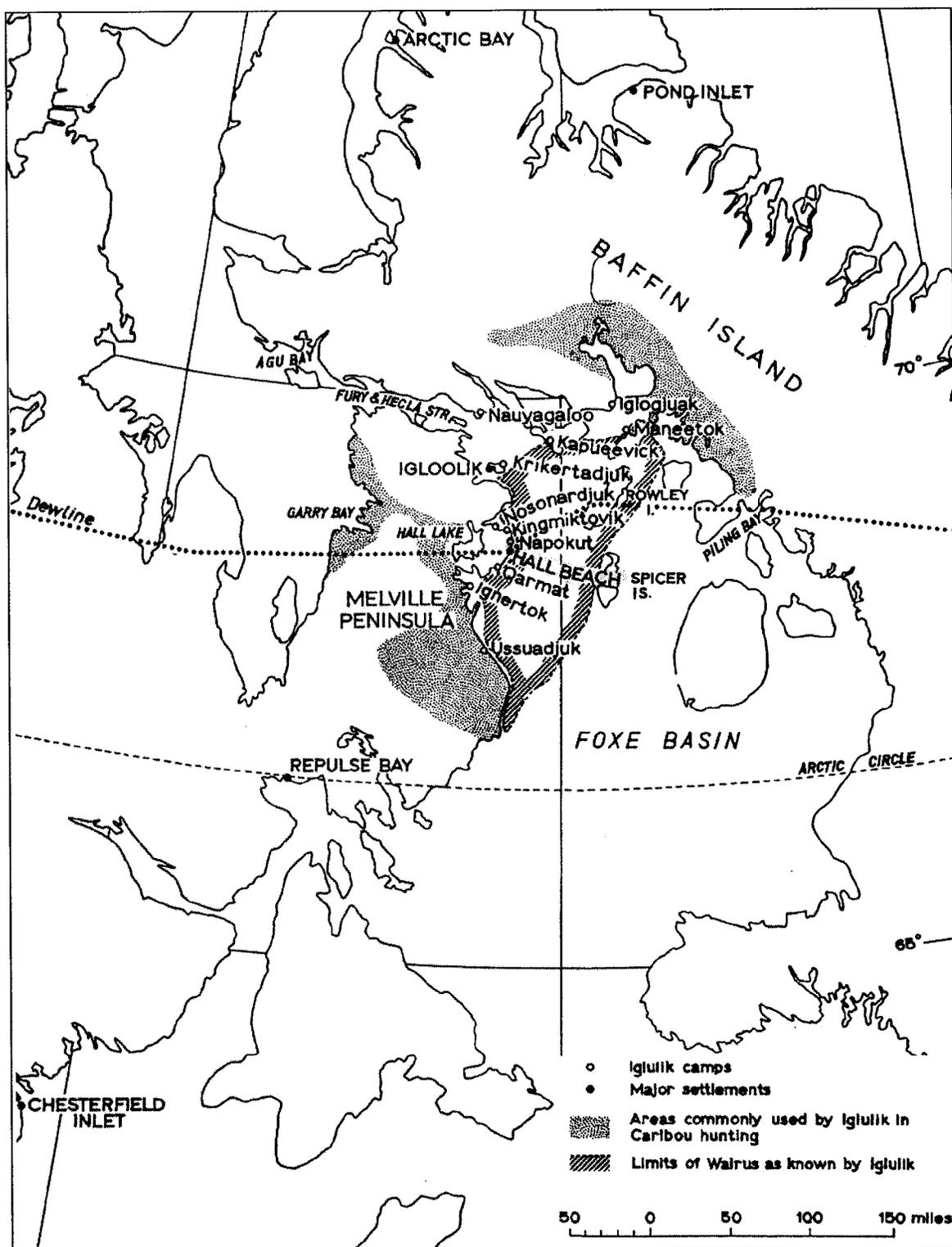
<sup>1</sup> Le terme « Akilliq » sera utilisé comme synonyme pour Fox Main dans ce chapitre. Lorsqu'elles réfèrent à la station de la DEW Line, les personnes interrogées employaient fréquemment ce terme qui, d'après Louis-Jacques Dorais, a pour signification « ce qui est situé plus loin en face ». En effet, la station Fox Main est située à quelques kilomètres de Sanirajaq. De la même manière, « Akillirmiut », qui signifie « habitants de ce qui est situé plus loin en face », remplacera parfois DEW Liners dans les prochaines pages. Cependant, Schneider (1985 : 11) spécifie que le terme « Akilliq » veut aussi dire *adversary*, ce qui sous-entend l'idée d'une opposition, d'un éloignement. Ce sens ne semble pas trouver écho dans les récits des personnes interrogées à propos de la DEW Line. L'utilisation actuelle de ce terme est peut-être liée au changement d'attitude des employés du North Warning System, qui remplace aujourd'hui la DEW Line, face à la communauté de Hall Beach, comme nous le verrons plus loin. Les idées d'éloignement et d'opposition deviennent alors plausibles.

<sup>2</sup> Nancy Wachowich (1999 : 5) souligne les différences qui existent entre les modes de narration de la mémoire de différentes générations de femmes inuit qu'elle a interrogées, les plus jeunes privilégiant une relation au temps plus linéaire, plus près de la conception occidentale du temps.

approximative et semble présenter peu d'intérêt pour ceux-ci, ce qui révèle entre autres le caractère relativement nouveau de ce rapport au temps. Le mode de présentation thématique qui sera utilisé rend mieux hommage aux mémoires des participants telles que narrées dans le contexte des entrevues. Ainsi, nous suivrons d'un peu plus près les méandres de ces récits de mémoire qui ne suivent pas une voie linéaire. De plus, ce choix pour une organisation thématique rejoint mieux l'objectif de cette section qui demeure de faire ressortir la perspective inuit à propos de la station Fox Main et non de s'intéresser simplement à son histoire. Pour réaliser cet objectif, de nombreux extraits d'entrevues sont mis à contribution dans ce chapitre et fournissent un ancrage à l'analyse du discours. Par ailleurs, il est important de souligner que les thèmes abordés dans cette partie sont issus d'une classification dont je suis l'auteur en dernière instance. Toutefois, ceux-ci rendent compte du processus dialogique dans lequel les entrevues se sont déroulées puisque certains thèmes ont été suggérés par les informateurs. Les questions de recherche que j'ai exposées précédemment demeurent tout de même centrales dans ce chapitre.

Comme il sera permis de le constater, la perspective inuit à propos de la station Fox Main montre, de manière générale, que cette présence occidentale fut bien acceptée, les personnes interrogées se souvenant de la DEW Line comme d'une aide précieuse à plusieurs égards. L'analyse des propos des participants permettra de mettre en relief cette perception qui rompt avec les discours « victimisants » très populaires actuellement à l'échelle mondiale, des discours souvent entendus à propos de la colonisation par les Occidentaux et fondant les revendications culturelles, sociales et politiques les plus diverses. Les discours des aînés interviewés donnent plutôt un rôle actif aux Inuit dans la prise de décisions face aux éléments nouveaux qui accompagnèrent l'arrivée du site ; les Amitturmiut s'attribuent une part de responsabilité dans les changements subséquents qu'ils connurent. Toutefois, des nuances, des aspects de la présence de la DEW Line qui plaisent moins, s'ajoutent à ces discours inuit, montrant du coup qu'il s'agit bien de propos construits et non d'une absence de sens critique. Les prochaines pages permettront de s'intéresser à l'histoire de cette station à travers ces perspectives inuit locales et de faire ressortir les éléments de discours qui permettent de comprendre cette perception.

Carte 4, les campements de la région nord du bassin de Foxe vers 1960  
(tirée de Bisset 1965)



« *Before, when there was no DEW Line at all...*<sup>3</sup> »

Avant de plonger dans le discours inuit à propos de la présence de la DEW Line sur la péninsule de Melville, il s'avère important de présenter brièvement la période précédant l'arrivée de la station Fox telle que racontée par les interviewés. Cette mise en situation par le biais d'extraits d'entrevues fournit déjà certaines pistes à propos des perspectives inuit sur les changements vécus et offre des points de comparaison entre deux modes de vie.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, avant 1955, les Amitturmiut vivaient principalement de trappe et de chasse, selon les périodes de l'année. Les principaux campements de la région étaient alors Pingirqalik, Qimmiqturvik, Nursarnaarjuk, Akkunik, Qarmat, Qavvigjuaq, Kinngarjuaq et Uglit<sup>4</sup> (Kaernerik ; Kaunak ; Qammaniq). Chacun de ces campements était associé à une ressource animale particulière ou à un type d'activité saisonnière. À peu près à la même période que l'arrivée des Akillirmiut, les camps de Ikerasak et de Usuarjuk regroupaient aussi quelques familles (N. Siakuluk). Les déplacements des chasseurs tels que présentés lors des entrevues semblaient se limiter à des aires assez précises qui marquaient une répartition géographique en divers groupes.

Bien que le mode de vie traditionnel<sup>5</sup> soit remémoré avec quelques regrets en ce qui a trait à la liberté et aux habiletés qu'il fallait développer pour vivre « on the land » (résistance, patience, etc.), les commentaires à propos de la période précédant l'arrivée de la DEW Line montrent que la vie de campement échappe à une idéalisation à outrance, mais qu'il existe tout de même une ambivalence quant à la perception de ce passé. En effet, ce mode de vie est décrit par plusieurs comme étant difficile par rapport à celui des communautés sédentaires qui offre un certain confort, mais les narrateurs construisent en même temps une image forte des Inuit traditionnels et de leurs valeurs<sup>6</sup> qui montre une part de nostalgie :

Before, we had to survive by ourselves, before the child taxes were paid too. We had to provide for ourselves, look for things to trade like furs and ivory - they were cheap. It

<sup>3</sup> Tiré de l'entrevue avec Abigael Kaernerik.

<sup>4</sup> L'ouvrage de Crowe (1969) comporte des cartes qui situent des campements inuit repérés par Parry, Mathiassen, Manning et d'autres explorateurs. Plusieurs campements nommés par mes informateurs se retrouvent parmi ceux-ci, montrant une occupation qui s'étend sur plusieurs siècles.

<sup>5</sup> Le terme traditionnel est utilisé ici pour décrire le mode de vie axé sur la chasse et la trappe. Néanmoins, il est important de garder en tête que la tradition, loin d'être figée, est mouvante par définition (Hobsbawm 1983). Le mode de vie « traditionnel » décrit dans les entrevues est fortement influencé par la traite et la présence de la CBH, ce qui montre que la tradition finit par intégrer des éléments étrangers qui persistent.

<sup>6</sup> Cette perception de la vie traditionnelle rejoint de très près la construction des Innumarit (vrais Inuit) présentée par Hugh Brody (1991 : 141-162). Cette construction sert parfois de référence pour critiquer le comportement des jeunes Inuit ou pour marquer la différence culturelle avec les Qallunaat.

was hard during summertime because we didn't have money to buy things. We were only trading ivory before trading with sealskins. Ivory and fur only were traded. Sometimes the HBC wanted a few carvings too and also the Catholic Church helped with the carvings. This was occasionally only when they received written requests. [...] We used to work hard to survive looking for things to trade by hunting. It was for food or fish. We were working very hard during summertime: walrus hunting to provide food for the dogs because we travelled only by dog team to go inland fishing and fox trapping. We went hunting daily when the weather permits, when the fox were scarce we would go seal hunting and at that time there was barely any caribou. There were two groups where the elders stayed by the shore and younger ones went inland looking for caribou for food as well as clothing. They walked inland and by that time the fur on the caribou was nice enough for clothing (Qammaniq).

Les propos de cet aîné soulignent aussi le rôle important que jouait la Compagnie de la baie d'Hudson dans l'économie locale après le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, le monde blanc avait déjà ses racines dans l'Arctique et l'économie inuit était articulée à celle de l'Occident par le biais du piégeage – bien qu'il ne fut jamais aussi important que dans d'autres régions de l'Arctique – et du commerce de l'ivoire<sup>7</sup>.

Malgré l'importance croissante de ce type d'économie, la présence d'Occidentaux dans la région nord du bassin de Foxe avant le milieu des années 1950 était faible. Avant l'ouverture du poste de la CBH à Igloolik, « [...] there was this one Catholic priest living here. That was it for white men » (Paniaq). Dans la région de Sanirajak<sup>8</sup>, les Blancs n'étaient tout simplement pas présents : « Repulse Bay and Igloolik were the only places with Qallunaat when I was a child » (Kaunak). Quoi qu'il en soit, les contacts directs avec les Occidentaux existaient tout de même, bien qu'ils furent plutôt limités dans leur forme et leur diversité.

Malgré des rencontres peu fréquentes entre Amitturmiut et Blancs dans la région, il semble que des nouvelles du monde occidental trouvaient tout de même leur chemin jusqu'aux oreilles des Inuit. En effet, la majorité des personnes interrogées se souvenaient à divers degrés de la Deuxième Guerre mondiale – dont les principaux acteurs étaient les Jaamaniit (Germany) et les Américains – qui avait atteint le monde des Qallunaat avant leur arrivée massive dans la région avec la construction de la DEW Line. Pour plusieurs personnes, la CBH fut le principal canal de transmission de l'information concernant la guerre, puisque les

<sup>7</sup> Renée Fossett (2001) rappelle que des liens économiques entre les mondes inuit et blanc existaient avant le XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>8</sup> Abraham Kaunak mentionne en entrevue qu'avant l'arrivée de la DEW Line, Sanirajak correspondait plutôt à la vaste région côtière comprise entre Qimmiqturvik et Umiligaarjuk. Il semble qu'après la création de Hall Beach, le toponyme fut utilisé pour désigner la communauté sédentaire au détriment du nom Kangiq&lluataq.

employés de la Compagnie informèrent les passants des derniers développements du conflit à partir des renseignements qu'ils obtenaient entre autres dans les journaux :

Since I can remember, I once heard about the war around 1943-1944, when I was a child. [...] We were going to Aujaat (Repulse Bay) to get supplies and the store manager used to speak Inuktitut. He talked about how the war was progressing. We also saw an airplane on a newspaper (Kaunak).

Les Amitturmiut étaient donc loin d'être coupés du monde occidental puisqu'il semble que la Guerre eut des conséquences jusque dans la région d'Igloodik : un aîné se souvenait que les Inuit de la région avaient fait leur effort de guerre en rapportant les munitions utilisées à la CBH pour réutilisation. De plus, il semble que la valeur des fourrures chuta « to help the war » et qu'une partie du prix « was donated to the Americans » (Qammaniq). Ainsi, malgré la persistance du mode de vie dit traditionnel, il n'en demeure pas moins que le Sud avait déjà largement laissé sa trace dans la région de la péninsule de Melville au moment de l'arrivée de la DEW Line.

### *L'arrivée d'Akilliq*

La nouvelle de la construction du réseau DEW atteignit le Nord au cours des mois précédant le début des travaux. À Coral Harbour par exemple, une des régions d'où provenaient les premiers travailleurs inuit de Fox Main, la présence des Blancs, qui se manifestait entre autres à travers l'existence d'une base militaire gérée par le ministère des Transports, fit en sorte que la population inuit locale prit connaissance du projet DEW avant le début de la construction :

We had learned about it before it started. In fact, Inuit from this area had started working there right from the beginning. [...] Coral Harbour had newspapers, so we knew before the actual starting of the DEW Line. [...] I think Coral Harbour was in a spot where the ships would pass through with all the equipment for the DEW Line (Gibbons).

Dans le cas de la région de la péninsule de Melville, la nouvelle de la construction de la DEW Line ne se propagea pas de la même manière : les Amitturmiut firent la découverte de cette présence occidentale par eux-mêmes puisque les contacts directs avec le monde blanc demeuraient sporadiques et que ce projet militaire, lancé à la hâte, demeurait tout de même entouré d'un secret relatif. Ainsi, il semble qu'aucune annonce n'ait été faite aux Amitturmiut avant l'arrivée des premiers Akillirmiut et qu'aucune consultation des Inuit à propos de l'occupation de cette partie de territoire n'ait eu lieu. Ce manque de consultation suscita certaines critiques de la part d'une aînée au cours d'une entrevue : « I don't think they said anything to anyone. I think they only started constructing without telling anyone. We Inuit

were totally ignored back then. We allowed things to happen around us and to us back then » (Kaermerk). Le caractère acerbe de ce commentaire à l'égard de la DEW Line est cependant un cas unique, les autres participants se contentant de mentionner qu'ils n'avaient pas été prévenus à l'avance. Cette critique n'en demeure pas moins intéressante puisqu'elle se rapporte à l'éveil politique inuit des trente dernières années et, du coup, marque le travail de mémoire, de construction d'un récit.

Malgré l'absence d'annonce faite aux Amitturmiut, des chasseurs ne tardèrent pas à rencontrer les premiers Akillirmiut au cours de l'un de leurs périples. David Kanatsiak et son oncle, Abraham Kaunak, furent les premiers Amitturmiut à rencontrer des Qallunaat travaillant pour la DEW Line sur la péninsule lors d'une chasse au caribou. Fait intéressant, il ressort des récits de ces deux informateurs que les pionniers de la DEW Line ne s'étaient pas installés dans la région de l'actuelle station Fox Main, mais à une soixantaine de kilomètres de là, sur la berge ouest de Hall Lake. Un campement avancé aurait été érigé sur le lac tout près de la rivière Kinguraq, probablement pour explorer la région. Kaunak raconte cette première rencontre :

In 1955, we had never heard of them coming. While we were living in Qavvigjuaq, we went caribou hunting near Hall Lake and we came across a Qallunaat near Kinguraq. [...] I went caribou hunting with Kanatsiak and when we arrived here, I used my binoculars and I saw something I had never seen before, which was a tent. When we were travelling through this place, we saw an airplane that looked like it had just took off. When we got here, I saw a tent like I had never seen before. [...]

*How did you feel when you saw these Qallunaat?*

I don't know, I barely have any feelings. I am rarely afraid, but as we didn't know they were there, I wondered how they got there.

*Did you guys talk with them?*

We couldn't understand, not even a bit. We were probably able to say "OK", learning from the store managers (rires).

*Did you stay a while, trading with them?*

No, they were there only during that spring. We barely had a chance to trade with them because they were mostly left alone. Inuit were never hunting up inland except when they went caribou hunting. They were not going fishing during winter, only in the spring (Kaunak).

Le souvenir plus impressionniste de Kanatsiak ne manque pas de souligner son étonnement face aux moyens de transport que les Qallunaat de ce camp utilisaient, particulièrement le véhicule à chenille Bombardier. Son récit de la même rencontre, qui fut pour lui l'une des premières avec des Occidentaux, montre aussi que les Akillirmiut étaient préparés à rencontrer des Inuit :

Sometimes around 1953, there was no white person anywhere up here and around that time, when they first started near here, the DEW Line was setting up at Hall Lake, but after a while they moved here to Hall Beach. [...] Abraham Kaunak and me were on our way to go caribou hunting. I used to travel with him because my Mom died that year. Abraham was my uncle and I was his helper. On our trip, we stopped and Abraham was looking through binoculars and he said : “I see some caribou”. We were having a tea break. Then as we got close to what he thought was caribou, he said : “I don’t think they are caribou”. As we got closer I saw something dark and it was in motion and we didn’t know what it was. It turned out to be a truck and it was my first time ever to see a truck. Then, later on I found out it was a Bombardier. They were painted blue back then. While in motion the Bombardier was throwing snow sideways and I was very surprised. [...] First time I saw it, it was going to another area but it turned towards us and was coming straight at us and we were wondering what the hell it was and we got scared and the dogs started running towards the Bombardier. It drove right by us and that’s the first time I heard engine noise. It was loud ! Near by were some tents where they camped and it was a beautiful day and we kept traveling and when we got further we stopped and both of us couldn’t speak or understand the English language and as we were looking at them one of the guys started waving at us to come. When we got there one guy was holding some papers and he was trying to speak Inuktitut and after the white man read from the paper, the guy wanted to buy sealskin boots and as soon as we understood him, my uncle and I took off right away back to our camp. I never went back to their camp, but as soon as the boots were done, they were delivered by somebody else (Kanatsiak).

Ces deux récits mettent bien en contexte la cohabitation entre les Akillirmiut et les Amitturmiut au cours des premières années d’existence de la station, montrant dès le départ une relation dans laquelle la communication n’est pas aisée, mais qui se déroule sans grande tension, plutôt amicalement. Bien que les deux chasseurs découvrirent rapidement la présence des DEW Liners, les barrières linguistiques ne leur permirent pas d’en apprendre plus à propos des raisons de la présence de ces Qallunaat. Au cours du premier hiver, les avions commencèrent à survoler la péninsule de Melville afin d’y livrer des tonnes de matériel. Ce trafic aérien fut largement remarqué par les Amitturmiut, qui découvrirent rapidement la présence des Qallunaat par le bouche à oreille et par l’observation du passage des avions :

On our way from Iglulik, there came a plane flying right above us – all winter long, there were planes. We thought that it was lost. There were barrels as well, probably lost too. On this land, it has high winds so there wasn’t any snow and on it was a landing strip and they had loaders and Quonset huts<sup>9</sup> there. But as the snow was melting, they started transporting their materials such as tents here by loaders. They were temporarily there and had houses and a landing strip. They moved here in springtime, ploughed snow off the ground to make an airstrip. The C-119 planes were carrying all sorts of materials. They also had 2 Bombardier. [...] We wondered what there was but never had an inkling rather they’d land or not. C-46, DC3, C-119, and DC4 used to fly above us<sup>10</sup>. We

<sup>9</sup> Les « Quonset huts » sont de vastes tentes isolées de forme arrondie qui furent utilisées pour accueillir les travailleurs lors de la construction de la DEW Line.

<sup>10</sup> Les avions de type C-46 (Curtiss-Wright Corporation), C-119 (Fairchild), DC3 et DC4 (Douglas) furent couramment employés pour transporter du matériel ou des passagers vers les multiples postes de la DEW Line.

learned later that they came in from Iqaluit. We didn't know anything about them ; we didn't have a radio back then. After the caribou hunters found them, that's when we found out too that they were up there, in Hall Lake (Qammaniq)<sup>11</sup>.

Ce passage incessant d'avions ne semble pas avoir causé beaucoup d'émoi chez les Amitturmiut puisque « [l]ong before that, we used to see planes. We weren't afraid of these planes because of the fact that we knew they were transporting their materials here » (Nuvviaq). Dans le même sens, Hervé Paniaq mentionne en entrevue qu'un missionnaire catholique faisait déjà des voyages vers Igloolik à bord d'un petit appareil depuis plusieurs années<sup>12</sup>. Ainsi, les avions ne possédaient pas le caractère nouveau qu'ils avaient pour d'autres Inuit dans les années 1940<sup>13</sup>. Néanmoins, ces vols furent l'occasion pour certains de faire connaissance avec le bruit brut du moteur à explosion : « When I passed [the DEW Liners], there was a plane then, and when it took off, my heart was hearing ! » (N. Siakuluk).

Quelque temps après l'arrivée des Akillirmiut à Hall Lake, de l'information trouva son chemin jusqu'aux Amitturmiut par les canaux usuels, c'est-à-dire les employés de la CBH et les missionnaires. Ces personnes remplirent parfois le rôle d'intermédiaires entre les Inuit et les dirigeants de la DEW Line au cours des premières années d'existence de celle-ci. Peu après l'arrivée des travailleurs à Hall Lake, les Inuit furent donc informés de leur présence par la CBH et apprirent leur déplacement prochain « to the seashore so they are accessible for the ships » (Qammaniq). Ainsi, après quelques semaines d'existence, au début de 1955, le campement de Hall Lake fut définitivement abandonné et tout le matériel fut transporté vers la côte. Pour certains informateurs, un écrasement d'avion serait probablement à l'origine de la fermeture du camp de Hall Lake, où les forts vents glaçaient la piste d'atterrissage de fortune :

Before they came here, they were [in Hall Lake]. When the plane slipped and was unable to stop even when they applied the brakes, when two planes broke up there, they moved down [to Hall Beach] (Nuvviaq).

After the plane crashed, they moved to Fox Main. They used to go back and forth and pick up their stuff (Paniaq).

---

<sup>11</sup> Il est intéressant de noter que le souvenir de cet aîné « contient du futur ». Cette mémoire inclut la connaissance des types d'avions que Qammaniq a développée plusieurs années plus tard, une manifestation des plus claires de ce phénomène de mémoire.

<sup>12</sup> Comme le rapporte William A. Leising, missionnaire oblat et pilote pendant de nombreuses années dans le Nord, le père Paul Schulte se rendait en avion dans la région d'Igloolik dès la fin des années 1930 (Leising 1959 : 306-307).

<sup>13</sup> Mélanie Gagnon (1999 : 75-76) souligne la surprise et les craintes des Inuit du sud de l'île de Baffin au début des années 1940 alors que des avions militaires américains survolaient le territoire.



Les restes du Avro York CF-HMX situés à proximité du campement d'exploration. Photo : M.S. Bégin 2002.

Après cet incident qui ne fit aucune victime, on déménagea le matériel par voie terrestre vers le site de Fox Main, situé près de Kangiq&ulluataq, un campement estival ainsi nommé avant l'arrivée de la DEW Line (Kaunak ; voir aussi Imaruittuq et Uttak 1993 : 10). Après sa fermeture, le camp de Hall Lake fut un lieu où les Inuit purent se procurer du combustible pour un temps, des bidons d'essence ayant été abandonnés sur place (Paniaq).

Au cours du même printemps, une piste d'atterrissage fut aménagée sur la mer glacée dans la petite baie située au sud d'Akilliq, à proximité du site définitif. Le camp de construction grandit rapidement après l'arrivée d'une petite équipe de reconnaissance, et le transit des matériaux et des équipements de construction prit sa vitesse de croisière. Quelques Amitturmiut qui passaient ponctuellement dans la région furent témoins des activités :

When they came here there was one tent with 3 people. I think it was in 1953 but not too sure about the date. I think a plane landed here dropping off the 3 people. [...] I'm not too sure what they were doing because we were living away from Hall Beach - Hall Beach had no people then, the settlement was not formed yet. My grandfather and me were traveling by dog team, going to Igloolik and that time we saw only one tent but sometimes around May we moved here and there was a whole bunch of tents. They had made an airstrip on the sea ice in that little bay behind the site. Sometime in May or June they started making an airstrip on the land. [...] The planes started coming non-stop, day and night. The planes were bringing supplies for the site. [...] We didn't know where the planes were coming from (Kanatsiak).

I went to Igloolik to get supplies and I found some barrels but there were no people around this bay on this area. I came across these barrels and there were these plane tracks. [...] After I came from Igloolik, I started again back to Igloolik alone, I found

many tents on the ice. There were people around. [...] I was amazed that they had pitched their tents on the ocean ice. [...] I approached them because they were on the trail. [...] There were a lot of people, all of them Qallunaat. After returning from that trip, I went back to Igloodik once again. They were building Quonset huts around this area. [...] I was surprised and amazed because I had never seen one like those. I had never seen so many Quonset huts together located on a flat land surface (N. Siakuluk).

Comme on le constate, l'ampleur du campement de construction ne manqua pas d'étonner les Inuit, qui étaient habitués à des agrégations de quelques familles. De plus, l'utilisation de tentes en plein hiver et leur installation sur la surface gelée de la mer semblent avoir soulevé des interrogations, voire même des doutes, quant aux connaissances des Qallunaat.

Après l'établissement du camp permanent à Hall Beach, la construction prit son rythme, mais ne progressa réellement qu'à la suite du passage des navires :

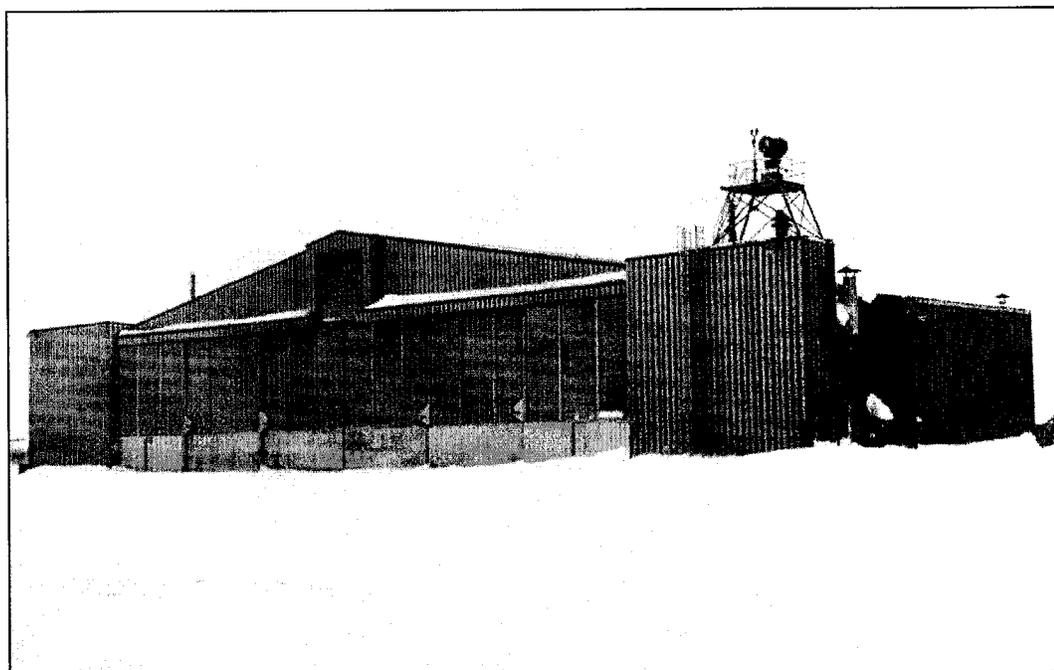
Although we didn't live here at the time, whenever we passed through or visit we noticed the growth every time and the big dome was built using an helicopter and the modules were built, but they really started to grow after all the ships brought in the supplies. They built the modules first, then after the sealift they built the radar system. One time, there were 16 ships in front of Hall Beach, bringing in supplies (Kanatsiak).

À propos de la présence de ces nombreux bateaux dans la région de Hall Beach, les mémoires inuit sont moins bavardes, faute de témoins. À ce sujet, Qammaniq mentionne : « This was before I started working, so I can't tell you about them » (Qammaniq). Cette remarque laisse entendre que la mémoire inuit est fondée sur les expériences et les observations personnelles. Comme nous l'avons vu, peu de campements étaient situés dans la région immédiate de Fox, ce qui, dès l'abord, limitait les contacts. De plus, il semble que les Inuit ne participèrent au déchargement des cargos que quelques années plus tard (Kaunak ; Nuvviaq).

Après le passage des navires, le site prit rapidement forme dans le paysage local, créant un important contraste avec le relief de Sanirajak. Ses tours de communication, ses radars et ses autres bâtiments ne manquèrent pas d'attirer l'attention des Inuit qui circulaient à proximité : « What caught my eye was that they were working on the hangar. Only the beams were up by then. I was surprised by the hugeness of it » (T. Irqittuq). De la même manière, l'étrangeté de certains éléments de la technologie de l'époque, tels le filet de fils de cuivre des *corner reflectors*<sup>14</sup>, fascina les passants : « I was impressed about the towers because as we would get closer they'd be bright » (R. Siakuluk). Ce sont principalement des hommes qui visitent la station en chantier lors de leurs déplacements pour la chasse au morse dans la région

---

<sup>14</sup> Antennes utilisées pour la communication radio.



Le hangar à avions de Fox Main. Photo : M.S. Bégin 2002.

de Sanirajak et, parfois, au cours de transits pour rejoindre d'autres camps. Néanmoins, les autres membres des campements étaient aussi informés de toutes ces nouveautés par les récits rapportés par les chasseurs :

My husband had already informed me about the DEW Line and the people there while living at our camp [...]. He told me about the Qallunaat, the buildings and the machinery, like the bulldozers, the trucks. He was really amazed at what he saw and he told me about a forklift, he said they could carry big and heavy loads and he told me about the movies and the projection seemed very big. So by the time we moved to this area, I already had an idea of what I was going to see (D. Irqittuq).

Pour la plupart des Amitturmiut, les premières rencontres avec les Akillirmiut eurent plutôt lieu une fois que le site de la station Fox Main fut établi de manière définitive sur la côte ouest du bassin de Foxe. De manière générale, il ressort des témoignages que les premières réactions furent empreintes de crainte, une réaction que les aînés expliquent entre autres par le nombre surprenant de travailleurs<sup>15</sup> :

I saw them when they moved on the land, but the guys, Kaunak, saw them when they were on the ice. They settled on the ice here at the bay. The first time I came to see them was when they were settled on the land. It was kind of scary. That was the time I first saw Qallunaat. There were 370 Qallunaat there. [...] We docked here after a walrus-

<sup>15</sup> Au plus fort de la construction, la population blanche de Fox Main équivalait à plus de la moitié de la population totale de la région nord du bassin de Foxe, alors évaluée à environ cinq cents personnes.

hunting trip from down there by boat. When we were approaching them, the Qallunaat went to the shore to see us ; that was scary! (Nuvviaq)

La découverte de la machinerie et des équipements mécaniques, qui allaient devenir les principaux outils des travailleurs inuit quelques années plus tard, fait aussi partie des souvenirs marquants de plusieurs aînés qui ne savaient pas comment réagir à leur vue :

The first time I saw them, I had heard about people starting to get plywood and all that from the dump. So I said to my brother: "Let's go to Hall Beach and get some wood". So we took off from [Igloodik Island]. We went to Qimmiqturvik by dog team and we stayed over night at Qimmiqturvik. Next day we went down to where the dump was and we had stopped by the road, and when we got to the road, a truck started coming towards us and I got really scared because I thought that the truck might run over us. That was the first time I ever saw White men here (Paniaq).

### *Perception de la présence de la station*

Malgré ces surprises et ces craintes, la présence d'Akilliq ne semble pas troubler la majorité des personnes interviewées. Au contraire, la plupart des commentaires concernant l'arrivée de la station dans la région soulignent les bienfaits d'Akilliq. Les personnes interrogées mentionnent que l'arrivée de ces voisins plutôt extravagants a été remarquée, mais qu'elle s'est faite sans conflits. En ce qui a trait au territoire, par exemple, il semble que le site n'ait pas empiété sur des campements inuit traditionnels importants<sup>16</sup>. Outre Kangiq&ulluataq, qui n'était apparemment pas fréquenté au cours de cette période et qui devint plus tard un dépotoir, aucun campement n'était situé dans le voisinage immédiat de l'emplacement choisi, les plus près étant Qarmat au sud ainsi que Qimmiqturvik et Nursarnaarjuk au nord. Dans le même sens, il est ressorti des entrevues qu'aucun territoire de chasse important ne se situait dans la région immédiate qui avait été sélectionnée pour la construction du site (Kaunak). L'endroit sélectionné semble avoir eu peu d'impacts sur les activités de chasse des Amitturmiut puisque aucun animal n'avait pour habitat particulier les dizaines de kilomètres de gravier sans végétation où le site fut érigé. La présence de la DEW Line n'affecta pas les morses, qui peuplent cette partie du bassin de Foxe, pas plus que les caribous, qui trouvent leur nourriture plus à l'intérieur de la péninsule de Melville. Ces deux importantes ressources animales pour les Amitturmiut n'auraient donc pas subi de dérangements majeurs (Kaunak).

<sup>16</sup> En cela, l'expérience des Amitturmiut diffère grandement de celle des Inuit de Ummannaq au Groenland, qui ont été forcés de quitter une région qu'ils habitaient depuis des décennies afin de laisser le champ libre à la base américaine de Thulé. Ce déplacement fut effectué entre autres parce que les Inuit fouillaient le dépotoir de la base. En 1953, ils ont été relocalisés à environ 150 kilomètres au nord de Thulé, loin de leur territoire de chasse. Ce dossier fait l'objet de revendications depuis des années (Taagholt et Hansen 2001 : 34-35). On comprend donc que la mémoire groenlandaise de cette présence soit particulièrement pénible.

Certains participants soulèvent toutefois l'hypothèse que le site aurait pu avoir un impact sur le comportement de certaines espèces d'oiseaux qui seraient plus rares aujourd'hui (Kaunak ; Nuvviaq). De plus, des canards étaient chassés à la carabine près du site actuel de la DEW Line, mais cette pratique fut interdite en raison des dangers d'explosion des réservoirs de pétrole et de la présence des employés (Kaermerk).

La seule critique acerbe concernant l'emplacement sélectionné pour la construction de Akilliq concerne un lieu symbolique important pour une famille de la région (Kaermerk ; Arnaryoark). Il semble que la sépulture d'une jeune fille décédée dans la région de Kangiq&ulluataq peu avant l'arrivée des DEW Liners ait été détruite au cours de la construction du site :

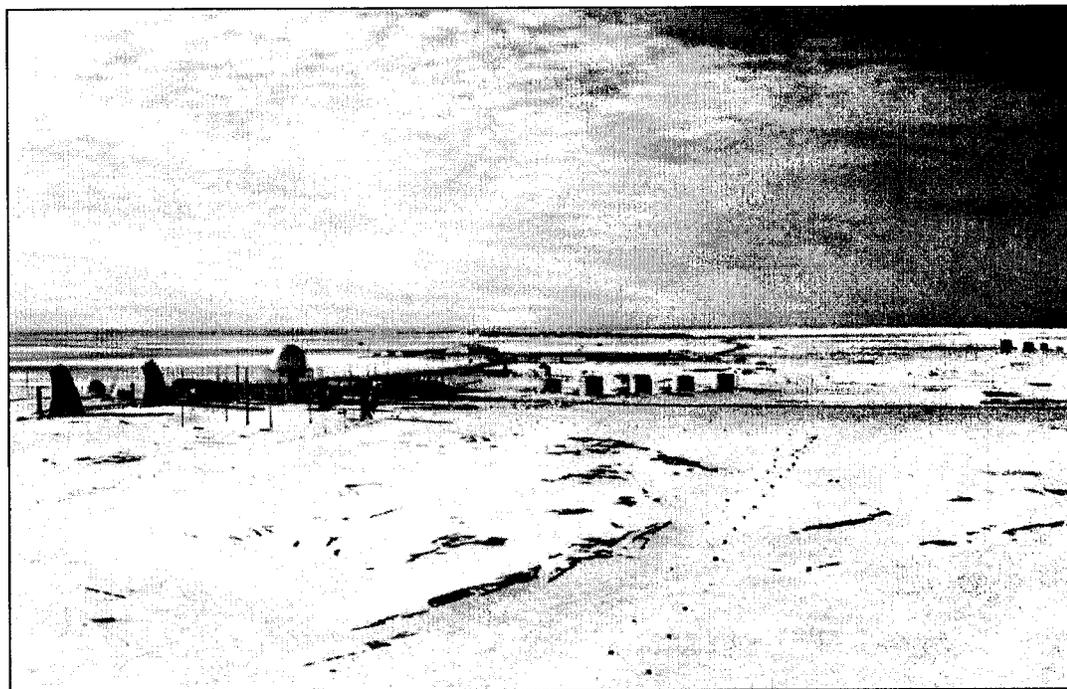
I was down in a hospital in 1955 and it was in 1955 that my youngest sister had died. It was in the spring before the snow had melted. This is before the buildings were constructed on the DEW Line. While I was out in the hospital in 1955, I heard that our youngest sister had died. She had been buried over there where the site is. I returned over here in May of 1956. At the time of my return, they were erecting the terminal. This is at the time the DEW Line personnel began to move over here. Our family had been out walrus hunting. It was at the time that they were out walrus hunting that our youngest sister had died over there. After I haven't been there for a while, they moved elsewhere. The DEW Line site has been built after my family was no longer there. [...] The Qallunaat didn't know where she was buried, so I can't say that the Qallunaat displaced her grave on purpose. But I get the feeling of wanting to know where she is that continues to grow stronger and stronger within me. Number of years ago, I had heard that a skull had been found. At that time, when I heard that a skull had been found, my first reaction was: "Maybe that was my sister" (Kaermerk).

Aucune information additionnelle n'a été trouvée concernant le déplacement d'une sépulture dans cette région, laissant cette histoire en suspens<sup>17</sup>. Néanmoins, ce commentaire de Kaermerk explique en partie sa critique déjà citée à propos de l'absence de consultation des Inuit. Cette probable destruction d'un lieu symbolique important pour elle marque son expérience personnelle de l'arrivée d'Akilliq et du même coup sa mémoire. Cette mémoire n'est cependant partagée que par quelques membres de cette famille et ne semble pas significative pour les autres informateurs.

Les critiques sont ainsi relativement peu nombreuses au sujet de l'emplacement du site et de l'absence de consultation des Inuit. Ce phénomène trouve ses racines dans la conception inuit du territoire, une conception qui exclut le concept de propriété privée découlant de la

<sup>17</sup> L'accord canado-américain officialisant la construction de la DEW Line spécifie que le déplacement de tout site archéologique, campement inuit ou sépulture doit être approuvé par le représentant local des Affaires du Nord (Canada 1955a). Il semble que la procédure n'ait pas été suivie dans ce cas.

logique capitaliste. Pour les Inuit, le territoire n'est pas une propriété au sens juridique occidental du terme. Ceux qui l'utilisent, le parcourent, l'habitent sont reconnus comme étant liés à lui, sans que cette relation n'implique un droit exclusif de propriété qui permettrait de s'approprier un lieu : « Tout homme peut s'installer et exploiter une zone donnée, même si elle est associée à un groupe spécifique qui en porte le nom » (Collignon 1996 : 45). Il s'agit plutôt d'une relation à double sens : l'Inuk et le territoire s'appartiennent sans que cette relation soit unique ou exclusive (Collignon 1996 : 45-47)<sup>18</sup>. Cette conception plus communale de l'espace et du territoire ouvre donc la porte à l'établissement de nouvelles personnes ou installations sans qu'il y ait de résistances majeures<sup>19</sup>. De plus, le territoire est construit de lieux et de zones signifiantes, à la manière d'un vaste gruyère, et non d'un espace plein bordé par des frontières, laissant encore ici de la place aux nouveaux arrivants non inuit (Macdonald 1993 : 2 ; Collignon 1996 : 100).



Le paysage plat de la péninsule de Melville. Photo : M.S. Bégin 2002.

<sup>18</sup> Le suffixe «-miut» présent dans la langue inuktitut marque d'ailleurs cette relation symétrique qui lie les deux agents. L'appellation Tununirmiut, par exemple, désigne les habitants de la région de Tununig (Pond Inlet), mais le sens littéral du suffixe «-miut» dépasse cette désignation : un Tununirmiut appartient au territoire au même titre que le territoire lui appartient. On constate donc un attachement mutuel, une relation intime mais non exclusive qui lie les Inuit à des lieux et les lieux à des Inuit (Collignon 1996 : 45-47).

<sup>19</sup> Deux notions inuit, celle de nunaqatigiit, signifiant « ceux qui partagent un même morceau de territoire », et celle de silaqatigiit, désignant « ceux qui partagent un même morceau d'environnement », vont dans ce sens.

Le site fut tout de même au cœur de modifications majeures dans la construction symbolique du paysage local, puisque ses tours de communication, ses hangars, ses radars prirent forme dans un univers sans relief composé d'anciennes plages de cailloux qui ont émergé au cours des derniers siècles. Malgré ces changements draconiens dans le paysage, les installations d'Akilliq ont été appréciées. Elles fournissaient de nouveaux repères qui aident les chasseurs et les voyageurs à se retrouver sur cette partie de territoire, les installations comprenant au départ une tour haute d'une centaine de mètres et deux radars d'environ quarante mètres. Ces nouvelles infrastructures ont donc modifié la construction inuit du paysage local. Le système de connaissances inuit à propos du territoire a toutefois su montrer sa flexibilité face à ces nouveaux éléments ; les Inuit se sont approprié ces différents repères, qui ont été intégrés dans le système de navigation inuit. De la même manière, une balise servant à l'orientation des navires se dirigeant vers Fox a aussi été intégrée au savoir inuit à propos du territoire. Elle prit le nom de Nappaqut, « quelque chose qui tient debout » (Imaruittuq et Uttak 1993 : 11), et servit de repère à un camp d'été. Cependant, c'est un peu plus tard que cette fonction de repère que joue Fox se consolida, avec la construction de deux énormes antennes carrées hautes de quarante mètres, qui reliaient Fox à la base américaine de Thulé au Groenland. Ces deux antennes furent aussi incluses dans les savoirs sur le territoire puisqu'elles ont en quelque sorte été intégrées comme repères, remplissant la même fonction que certains inuksuit, ces cairns construits par les Inuit pour marquer le territoire. Encore aujourd'hui, les deux antennes jouent le rôle de repère pour les chasseurs qui arrivent de la mer ou de l'intérieur de la péninsule :

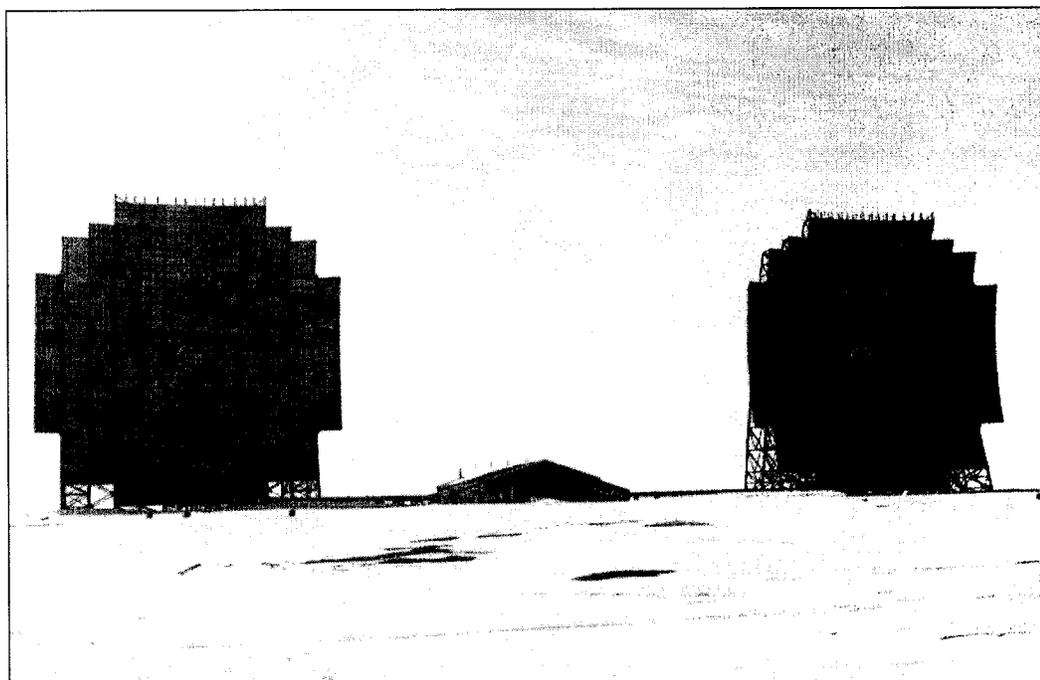
Yes, the radars are very important when you are outboarding because you can see them from the distance. Because when they are outboarding they go great distance out and because those are visible from great distance out, they find there way home a lot better, sooner. [...] They are our only version of a hill (Kaermerk).

De plus, ces deux antennes, tout comme le *radome*<sup>20</sup> d'Akilliq, ont été intégrées à l'identité de la communauté puisqu'elles apparaissent sur le drapeau de Hall Beach. Leur importance a été réaffirmée dernièrement alors que, par deux fois au cours des cinq dernières années, la Défense nationale a fait part de son intention de les démolir : un mouvement d'opposition s'est formé dans le village à chaque reprise et a permis de les sauver. Il existe donc un attachement pour ces infrastructures qui font partie de l'univers intime des

---

<sup>20</sup> La bulle de plastique qui surmonte les modules du *upper camp* et qui protège le radar des intempéries.

Sanirajamiut depuis des dizaines d'années et qui conservent un sens dépassant leur défunte utilité.



Les deux antennes qui reliaient Fox Main à Thulé. Elles servent maintenant de point de repère.  
Photo : M.S. Bégin 2002

Dans un autre ordre d'idées, l'arrivée des Akillirmiut dans la région ne modifia pas directement le mode de vie en campements dispersés. Elle entraîna néanmoins des changements dans les activités économiques locales, si bien que « [t]he first two years, there seems to be a problem because we were not hunting anymore, only visiting the Qallunaat to buy supplies and selling carvings » (Nuvviaq). Comme nous l'avons vu précédemment, dès la toute première rencontre entre des Amitturmiut et des DEW Liners, un échange commercial prit place, une habitude qui aujourd'hui encore semble perdurer<sup>21</sup>. La possibilité de faire du commerce (sculptures, ivoire) est généralement évoquée comme un des aspects positifs de la présence d'Akilliq, puisque cette activité donnait accès à des denrées manufacturées prisées tels les cigarettes, les boissons gazeuses, le thé, mais aussi à des produits de première nécessité comme la farine (Kanatsiak ; T.Irqittuq ; Alorot). Dans ces transactions, l'usage de l'argent

<sup>21</sup> Encore aujourd'hui, il existe des échanges de ce type entre les employés du North Warning System et les Sanirajamiut. Au cours de mon séjour à Hall Beach, j'ai eu connaissance de la vente de sculptures à quelques reprises.

avait rarement cours puisque « we used carvings as money » (Alorot). Ainsi, en dépit des interdictions gouvernementales déjà mentionnées<sup>22</sup>, des formes de commerce s'établirent sur une base irrégulière à la station Fox Main entre les employés et les Inuit. Certains aînés se souviennent de l'intérêt soutenu des Akillirmiut pour les sculptures inuit et de la manière dont les transactions se déroulaient :

That time the men working up there were really looking for carvings. We communicated mostly by sign language because we couldn't understand each other (T. Irqittuq).

Sometimes even when we were working, they'd ask if we have any carvings. Those who never came up here before always thought that we have carvings all the time. They thought we had some carvings all the time (Qammaniq).

Ainsi, l'avènement du commerce de l'art inuit, popularisé dans le Sud autour de cette époque, participa à une caractérisation de l'ensemble des Inuit en tant que sculpteurs de pièces exotiques. D'après Qammaniq, les sculptures devinrent d'ailleurs le point central de l'intérêt des Akillirmiut pour la culture inuit.

Bien que cette monnaie d'échange permit aux Amitturmiut d'obtenir certains biens, le discours porté aujourd'hui par les mémoires dépeint ces échanges comme bien futiles, les prix obtenus pour les sculptures étant « quite cheap » à l'époque (Kaunak). Le commerce de cet art ne se développa jamais outre mesure dans la région de Hall Beach puisque « the employees up there were making less than a dollar an hour and the carvings were selling pretty cheap » (Alorot). Le commerce de l'ivoire donna aussi lieu à des abus de la part de certains travailleurs blancs. L'un d'eux, par exemple, a marqué la mémoire pour avoir profité des ressources de la station afin de mener à bien ses transactions personnelles au cours des premiers mois de voisinage :

*Were you going there also for other reasons?*

We used to come for carvings or ivory. With ivory we used to get 45 gallons of fuel, but we were informed that the person we were getting the fuel from didn't own that fuel and there was a bit of conflict there. The guy we were trading with was ripping off the DEW Line (T. Irqittuq).

Par ailleurs, les nouvelles ressources matérielles que la DEW Line rendit disponibles suscitent un nombre surprenant de souvenirs. Les multiples récits montrent qu'il s'agit là d'un aspect fort apprécié de cette présence. Plusieurs personnes mentionnent que l'arrivée de la DEW Line s'est produite pendant une période particulièrement difficile pour les Amitturmiut ;

---

<sup>22</sup> Comme nous l'avons vu, l'entente canado-étatsunienne sur la DEW Line stipule qu'aucun lien entre Inuit et Blanc ne sera toléré hors du travail (Canada 1955a).

il semble que la famine était proche pour plusieurs familles à ce moment, les conditions climatiques rendant la chasse impraticable :

At that time, there was no floe edge because the ice was moving. They started helping us right away with things like food and dump. At that time, there was no hunting activity because there was too much ice (Kaunak).

That year, that time there was no open water because the wind came from the south. That really affected our hunting. No water, we could see no seals or walruses. And that year, I think that a lot of the campers were going hungry because they had rain and it was freezing up the land. And this part here didn't have much animal.

*Inuit were at the beginning of a hunger?*

The hunger came and went. It was part of our tradition.

*But that winter it was hard?*

Yes, it was hard. Besides, the DEW Line was throwing all this food (T. Irqittuq).

Ces mauvaises conditions dans le bassin de Foxe empêchaient donc la chasse au morse et au loup marin, la glace s'empilant sur la côte de la péninsule de Melville sans laisser d'espace aux mammifères marins. De plus, le caribou se faisait plutôt rare à ce moment, sa nourriture se retrouvant gelée au sol par des pluies inopportunes. Les aînés interrogés considèrent que le site a apporté une aide importante puisque la construction de celui-ci engendra une grande production de déchets de construction et de rebuts divers qui répondaient fort bien à un besoin du moment :

We moved here maybe in 1957, when the DEW Line was already running. It really helped us out. We had dog food from the dump. It was lucky for us that they had come up here, it made life a lot easier with all the plywood and material they were throwing out, we were able to salvage and put to good use. A lot of the garbage was still usable. (D. Irqittuq).

Ainsi, bien avant que les Occidentaux « n'inventent » le recyclage, les Inuit de cette région s'adonnèrent à une collecte sélective d'items provenant du dépotoir de Fox. Il semble que ce soit principalement les hommes qui explorèrent l'endroit, les femmes demeurant le plus souvent aux campements (D. Irqittuq ; R. Siakuluk). La récupération d'objets fut donc incluse dans les activités des hommes, bien que quelques femmes y participèrent aussi (Kaermerk ; Innuksuk). Le dépotoir contenait entre autres une grande quantité de nourriture jetée par les Akillirmiut pour diverses raisons. Cette nourriture trouva rapidement sa place dans l'économie locale puisqu'elle servit à nourrir les chiens, le principal moyen de transport de l'époque. On

pouvait alors conserver une plus grande partie des produits de la chasse pour les humains, bien que ces derniers aient aussi consommé une partie de leurs trouvailles<sup>23</sup> :

The dump was used a lot by the Inuit. If it were today, they would use it too. At that time, they used to throw out food. After every three months, they would throw out untouched food. There were cases of canned fruits, meat, crackers that were thrown out. We were taking them (Nuvviaq).

The DEW Line used to throw lots of stuff that was still usable. Even frozen food that had never been thawed out. They were really helpful for us. [Inuit] were eating most everything. A lot of it was used for dog meat (Alorot).

Cependant, le contenu du dépotoir dépassait largement la nourriture : les découvertes qu'on pouvait y faire étaient nombreuses et il était possible, avec un peu d'imagination, de trouver un usage aux nombreux objets qui se retrouvaient aux ordures :

Like for the seal oil lamp, we hardly used to have any container for the fat. After we started going to the dump, we were getting barrels that could hold seal fat. Very helpful for us. I guess everybody who lived close by was happy (Paniaq).

*Were there any interesting things within these dumps?*

Yes, there were interesting things that were dumped like scrap wood and I myself used to take some for the use of tent poles and also for creating a cabin.

*Were you building houses here near the site?*

We didn't build the cabins near the [DEW Line]. We'd built them in Ingnirtuuq (N. Siakuluk).

*Why did you go to the dump?*

For canvases or scrap wood used for kamotik. Sometimes they used to throw out tarps or canvas, some workers were bringing such materials according to hearsay. Inuit were scavenging for materials that can be used for kamotik. Those were the reasons why they used to go there (Qammaniq).

Le dépotoir contribua à créer une certaine richesse matérielle pour les Inuit des environs. Cette prospérité se reflète dans le commentaire d'une aînée qui se souvenait avoir parcouru le dépotoir pour y trouver des objets « [...] that I could have in the house mostly for decoration » (Innuksuk). Dans le même sens, plusieurs de ces nouveaux matériaux furent intégrés à la fabrication d'objets traditionnels inuit. Lors d'une entrevue, une aînée souligna l'utilité des tissus trouvés au dépotoir. Désignant une photo sur laquelle on pouvait voir trois jeunes femmes, elle mentionna :

Those amautiit were probably made from material found in the dump. They used to throw a lot of usable stuff. We even used to get blankets, sheets and whatever. From that material, we were even able to make tents with scraps sewed together (D. Irqittuq).

---

<sup>23</sup> On retrouve un témoignage qui va dans ce sens dans le récit de Rhoda Kaujak Katsak lorsqu'elle se remémore un déjeuner composé de saucisses trouvées au dépotoir de Fox Main, l'un de ses souvenirs d'enfance les plus chers (Wachowich 1999 : 163-165).

D'autres découvertes permirent de renforcer certaines habitudes de consommation que les postes de la Compagnie de la baie d'Hudson avaient instaurées, tel l'usage de brûleurs à pétrole pour se chauffer et s'éclairer :

Sometimes they would find drums of kerosene. They would throw out kerosene if it had any dent in them, even when they didn't have a hole. Leaking kerosene and also oil. [...] We were using the kerosene for our Coleman stove and we used the oil to get our stoves going by putting a little bit of it into the stove (Nuvviaq).

Le dépotoir fut aussi le terrain de découverte de produits qui n'avaient pas encore trouvé leur voie jusqu'au bassin de Foxe, mais qui deviendraient très populaires dans les années subséquentes... Face à ces produits inconnus, une certaine méfiance s'avérait nécessaire :

One time my husband came home to Nappaqut and he had brought home a big jug full of brown water. We didn't know what it was, so we poured it outside. Later on, we found out it was Coca-Cola... We couldn't read so we had no idea (D. Irqittuq).

Les rebuts du site fournirent donc aux Inuit une multitude de matériaux et d'objets d'utilités diverses, depuis la vaisselle jusqu'aux tissus. En fait, ce n'était pas là un phénomène nouveau dans l'Arctique puisque l'utilisation de ressources provenant des dépotoirs de sites militaires avait déjà eu cours dans d'autres régions, tel Frobisher Bay<sup>24</sup>. Dans le cas de Fox Main, il semble que le statut plus sédentaire de certains campements dans les environs provienne entre autres de la possibilité de fabriquer des habitations à partir des matériaux trouvés à la station :

After we left Baffin Island, we made camp at Nursarnaarjuk, then, later on, we moved to Qimmiqturvik. Staying at Nursarnaarjuk, we never built any house but when we moved to Qimmiqturvik, the men got wood from the dump and we had shacks there (D. Irqittuq).

Cette possibilité d'utiliser les matériaux du dépotoir fonde en grande partie la perception positive de plusieurs informateurs de la présence d'Akilliq dans la région. Le dépotoir pourrait d'ailleurs être vu comme une forme d'aide sociale de fortune que les Akillirmiut offraient aux Inuit de la région avant même que les programmes des Affaires du Nord ne fassent sentir leurs effets localement. La nourriture et les objets envoyés aux déchets par les employés du site ont comblé certains besoins des Inuit, apportant une aide qui fut soulignée à maintes reprises dans les entrevues :

The white man used to be handy up here. What ever they were throwing out was good for the Inuit and their dog teams. Everybody had dog teams back then (T. Irqittuq).

---

<sup>24</sup> Mélanie Gagnon souligne des pratiques semblables à Iqaluit dans les années 1940 (Gagnon 1999 : 90-91).

I have nothing negative to say about the DEW Line because they were the ones that brought in all the wood and a bunch of other stuffs (Paniaq).

Il est permis de se questionner à propos de la non-intentionnalité de cette aide puisqu'une rumeur entendue à Hall Beach mentionne que certains travailleurs apportaient volontairement des objets réutilisables au dépotoir de manière à ce que les Inuit puissent les cueillir<sup>25</sup>...

D'autres commentaires des aînés autour de la collecte d'objets au dépotoir nous éclairent, eux, à propos de l'intérêt des Inuit pour Akilliq : plusieurs d'entre eux laissent entendre que le site lui-même était bien moins intéressant que le dépotoir. Ce dernier occupe une place considérable dans le discours sur la présence d'Akilliq, contrairement au site lui-même. Ce désintérêt pour les installations s'exprime dans les récits récoltés, qui contiennent très peu de renseignements à propos des DEW Liners ou de la vie quotidienne d'Akilliq. Au cours des premières années d'existence de la station Fox, les visites fréquentes des Amitturmiut avaient plutôt pour but de collecter des objets au dépotoir :

We were visiting the dump more often than the site. We used to go by dog team or by boat. The reason why we were visiting the dump so often was to get firewood. [...] They were a big help. We were getting whatever was offered (Alorot).

De la même manière, peu de visiteurs se rendaient dans le centre administratif naissant sans avoir pour objectif une visite au dépotoir :

*Were there any people visiting Hall Beach?*

Yes, people used to visit or pass by going to the dump mostly and maybe a few hunters. Since the Inuit found out about the contents of the dump, people were coming from all over to see what they could find that they could use (D. Iqittuq).

Quant à la question de l'accès au dépotoir, il semble qu'il n'y avait pas de restriction empêchant les Amitturmiut de récupérer les matériaux qui s'y trouvaient, « no limits » (Alorot). Un aîné avance même que « [w]e spent so much time at the dump that even the white men built a shack for us to stay at by the dump » (Kanatsiak). Ce souvenir n'est cependant pas partagé par toutes les personnes interrogées ; un autre aîné se souvient plutôt que des chasseurs passant à proximité « [...] used to stop by and stay overnight. The only buildings I saw were the iglavigaq » (Alorot). Quoi qu'il en soit, les autorités locales considèrent après quelques mois qu'il y avait des abus de la part de familles provenant de l'île de Baffin. Le gouvernement prit alors des mesures pour interdire l'établissement des Inuit

---

<sup>25</sup> Une lettre écrite par un employé de CAM 4 et adressée au père Van de Velde, alors qu'il occupait la mission de Pelly Bay, détaille certaines actions entreprises par un DEW Liner pour distribuer certains surplus de matériel aux Inuit de la région (Archives Deschâtelets : LCB 328.C56R3).

à proximité du dépotoir « while trying to benefit from the sites trash » (Qammaniq). À peu près à la même période, des recommandations furent émises aux dirigeants de la DEW Line quant à la gestion des déchets afin de limiter la collecte de nourriture et des ressources qui se trouvaient au dépotoir, une pratique qui, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, était considérée comme dégradante et inacceptable par les autorités. Aussi, le dépotoir fut périodiquement brûlé afin d'éviter cette pratique devenue courante chez les Inuit. Les dirigeants de la DEW Line ajoutèrent d'ailleurs cette tâche aux responsabilités des employés inuit.

Comme on peut le constater, l'existence du dépotoir occupe une place importante dans les mémoires inuit. Celui-ci est vu comme l'un des principaux avantages de la présence de la DEW Line dans les années 1950 et 1960. Comme l'explique Paniaq, le dépotoir a changé beaucoup de choses dans la vie des Amitturmiut, mettant même fin au monopole de la CBH dans certains domaines et permettant aux chasseurs d'obtenir leurs propres outils et de perpétuer ainsi le mode de vie traditionnel :

The DEW Line was a major help for us, like for the lack of lumber up here before them. Only few people had sleds, and after the DEW Line, we were able to have sleds. The DEW Line supplied us with a lot of stuff, mostly from the dump maybe but they were really helpful, even if it was coming from the dump. It was opened to us so...  
 [...] Before white men came up here, there was shortage of everything like sleds, harpoons and after the DEW Line came up here we were able to construct things. Like we had our own harpoon and everything else after that. So I was really happy about that. Before the DEW Line most of us were poor - anywhere else I guess. If they hadn't come up, we would have been poor longer. With the start-up of the stores up here, you needed to have something to be able to buy. From the DEW Line, we were able to get wood and it was free. Another major plus there. I have nothing negative to say about the DEW Line. To this day I am still thankful that they came up (Paniasq).

Le discours qui marque l'appréciation du dépotoir est cependant nuancé par certains souvenirs qui vont dans une toute autre direction. En effet, une forte préoccupation environnementale ressort des propos de nombreux informateurs. Cette inquiétude quant aux pratiques d'enfouissement et de gestion des déchets peut sembler récente, surtout à la lueur des études environnementales et des quelques travaux de décontamination effectués sur divers sites depuis la fermeture de la DEW Line à la fin des années 1980. Ces recherches montrent que tous les sites DEW sont contaminés par une multitude d'agents toxiques, depuis les

produits pétroliers jusqu'aux BPC<sup>26</sup>. À Fox Main comme dans d'autres stations, des déchets ont été enfouis à plusieurs endroits sur le site : des équipements électroniques contenant des matières dangereuses, des véhicules, des barils d'huile. Mes informateurs se sont montrés particulièrement inquiets puisqu'ils constatent l'apparition de nombreux cas de cancer et de maladies diverses parmi les habitants de Hall Beach. Quelques-uns se questionnent à propos de matières dangereuses qu'ils ont probablement ramenées à leur campement alors qu'ils en ignoraient les risques (Kanatsiak). On pourrait considérer que ces critiques répondent uniquement à l'annonce récente des résultats de ces études, une forme de « contamination » du discours. Cependant, certains Amitturmiut laissent entendre que cette inquiétude n'est pas nouvelle pour eux et qu'elle fait partie de leur mémoire. Il est possible qu'il s'agisse d'une manifestation du travail de mémoire qui, nous l'avons vu précédemment, réorganise constamment les souvenirs en fonction du présent. Ces personnes soulignent tout de même l'impression d'avoir été sans voix devant de pareilles pratiques, rejoignant ainsi les idées de Kaernek quant au manque de consultation des Inuit dans l'établissement du site :

*What did you think about the spot where they threw the garbage?*

We weren't too concerned at first but as the site grew they were dumping a lot of garbage and in spring they would take a lot of garbage of all sorts maybe even hazardous materials and when the ice broke up the garbage would sink<sup>27</sup>.

*How did you felt about the dumping in the ocean?*

We didn't like it but we couldn't do anything about it. Even if we tried we thought they wouldn't hear us. We felt powerless to even bring it up to the whites. I don't know what year they dumped to the ocean (Kanatsiak).

Pour un autre informateur, le souvenir le plus marquant de l'établissement d'Akilliq demeure celui de la disposition de déchets sur la glace du bassin de Foxe afin que tout disparaisse au printemps, une pratique qui, d'après lui, aurait affecté la faune marine. Comme on peut le constater, son souvenir s'inscrit parfaitement dans le discours actuel sur les problèmes environnementaux :

*When they were settling in, what impressed you the most?*

I noticed that they were dumping their waste on to the ocean ice.

*Why did you notice it the most?*

I was leery about why they were dumping them on the ice, as I wondered what the animals within the water were going to do with the waste after it sinks in the water when

<sup>26</sup> Cette contamination prend parfois un caractère encore plus sérieux : un cas de rejet de matières radioactives est signalé en 1959 au dépotoir de la station CAM 4, dans la région de Pelly Bay (Archives Deschâtelets, *Hazards to Eskimo Persons from Station refuse*, LCB 328.L56R-5).

<sup>27</sup> Des pratiques semblables furent dénoncées par le père Van de Velde en 1960 alors qu'il était missionnaire à Pelly Bay, près de la station CAM 4 (Archives Deschâtelets : LCB 328.c56r1).

the ice melts. This area (Sanirajak) used to have lots of fish when they were setting their camp here. The fish became fewer maybe because of the mess they made (N. Siakuluk).



La plage face à Fox Main transformée en dépotoir. Photo : anonyme circa 1960. Source : John MacDonald.

La plupart des employés inuit interrogés se souviennent d'avoir enfoui ou immergé des déchets en plusieurs points du réseau, répondant aux ordres du superviseur de station, qui menait ces activités avant chaque inspection des sites afin de rendre ces rebus invisibles. Devant ces ordres, les travailleurs ne voyaient d'autre choix que d'obéir, bien qu'ils furent conscients des impacts environnementaux de ces pratiques. Face à un environnement qu'ils voient se dégrader, les employés inuit interrogés soulignent qu'ils aimeraient prendre part aux opérations de décontamination afin d'agir comme informateurs pour retrouver les sites d'enfouissement et d'immersion :

To those who say they will do the cleaning of the sites, I would recommend that they work with those who know the polluted sites. I would like them to employ former DEW Line workers in order for them to know where the pollutants are. [...] Some of us buried barrels around CAM 1, CAM 2, CAM Main, PIN 2 and PIN 1. I have buried some drums in these locations and also in CAM 4, CAM 5, FOX 3, FOX 2, FOX 4, DYE Main. I know where are some of the waste materials that I have buried, but they never asked me to help them. I can tell them where they are (Nuvviaq).

Par ailleurs, les personnes interrogées soulignent l'importance d'autres éléments appréciés de la présence d'Akilliq ; l'aide apportée par le site, selon leurs dires, dépasse le

dépotoir et ses trésors. En effet, des personnes ont mentionné qu'à certaines occasions, lorsque des Inuit passaient près du chantier, un des cuisiniers de la station « [...] would wave us over and we were invited for lunch » (Paniaq). De la même manière, une femme se souvenait que des Akillirmiut étaient venus porter à quelques reprises des pommes et des oranges à leur campement situé à une dizaine de kilomètres au nord d'Akilliq (D. Irqittuq). Pour les Amitturmiut, il semble donc clair que les DEW Liners de l'époque se préoccupaient du bien-être des Inuit. Néanmoins, cette générosité des Blancs est aussi remémorée comme empreinte de pitié devant les conditions d'existence des Inuit (Paniaq). Aussi, comme l'avance une aînée, l'aide apportée par les Akillirmiut correspond à la découverte de la pauvreté pour les Amitturmiut :

Back then, before Qallunaat came, even though we didn't had much, it didn't seem like we were poor. As long as we were able to eat that's what counted the most. If, in addition, we were able to have warm clothing we were happy, and as long as nobody was really sick, we were happy and carefree (D. Irqittuq).

Il faut également mentionner que les soins médicaux rendus disponibles par la présence d'Akilliq ont un grand rôle à jouer dans l'importance que prend le site pour les Inuit. Ces soins étaient un atout majeur pour une région où les seuls soins de santé étaient assurés par les missionnaires catholiques d'Igloolik. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les Amitturmiut obtinrent l'aide des infirmiers de la DEW Line à plusieurs reprises avant l'érection d'une infirmerie à Hall Beach vers la fin de 1957. Ces soins de santé improvisés permirent de traiter des maladies graves, telles la tuberculose et la rougeole, qui touchèrent plusieurs personnes dans la région, à quoi s'ajoutèrent les accidents de chasse qui se produisaient fréquemment. Cette aide fut fort appréciée et demeure un point important dans la construction de mémoires positives de la station. Fait intéressant, ce n'est pas tant les soins apportés par les infirmiers du site qui semblent être remémorés que la possibilité d'envoyer les patients à l'extérieur. C'est pour cette même raison que la station Fox est demeurée importante aux yeux des Inuit après l'arrivée de l'infirmerie : les employés du site continuèrent à collaborer en matière de santé par l'envoi des patients gravement malades ou blessés vers Iqaluit ou d'autres « destinations soleil » comme Ottawa ou Montréal. De plus, certains considèrent que l'existence du site a directement influencé la décision d'installer une infirmerie à Hall Beach, une raison supplémentaire d'apprécier la présence de Fox : « Since the DEW Line came up, the hospital was built and the nurses were brought in so that was a plus for us Inuit » (D. Irqittuq). Néanmoins, la présence de l'infirmerie gouvernementale fut aussi

appréciée et le personnel est remémoré comme étant « good to the people », et ce, malgré les réserves exprimées dans le chapitre précédent (Kaermerk).

### *Le travail et la vie à la manière qallunaat*

Un aspect important de l'expérience de plusieurs Amitturmiut à propos d'Akilliq et de l'arrivée des Akillirmiut à Hall Beach demeure le passage du statut de chasseurs à celui d'employés salariés. Cependant, nous l'avons vu précédemment, les Inuit de la région n'obtinrent pas de postes à la DEW Line avant plusieurs mois en raison de la politique fédérale qui y fut appliquée localement afin de préserver le mode de vie inuit. Ce sont plutôt des Inuit de Coral Harbour qui furent embauchés au cours des premiers mois :

Louis Pilakapsi was one of the first Inuit to start working. [...] There was also Tony Nangat working at the beginning, but both of them are now deceased. [...] They were both from Coral Harbour. [...] They worked for the contractor, and after the contractor had finished building the site and the crew came in to run the DEW Line, we had started working. [...] January 25th, 1958, was when I started working for the DEW Line (Gibbons).

Le premier Amitturmiuq employé de façon permanente, George Kadlutsiak, trouva un emploi auprès du constructeur du site vers 1956, qui contrevint du coup à la politique de non-embauche des Inuit locaux. Kadlutsiak semble avoir été particulièrement actif dans l'obtention de ce poste, fréquentant régulièrement le site. Son nom fut souvent évoqué dans les entrevues, ce qui montre combien cet Inuk est aujourd'hui une figure importante pour les personnes interrogées<sup>28</sup>. Il est d'ailleurs intéressant de souligner que l'embauche de Kadlutsiak servit de point de référence temporel à quelques reprises. Cet événement semble représenter une forme de prise de contrôle inuit sur le site, une manière symbolique de s'approprier Fox Main. Comme nous le verrons plus loin, George Kadlutsiak est aussi décrit comme un « cultural broker » puisque, plus que tout autre Amitturmiuq, il fréquenta les DEW Liners et devint un agent d'information pour les Inuit (Innuksuk). Kadlutsiak fut probablement à l'origine de recommandations qui permirent à plusieurs autres Amitturmiut, dont Kaunak, d'être embauchés par la DEW Line.

Contrairement à l'accès au dépotoir, qui n'était pas réglementé, il semble que l'accès à Fox Main fut surveillé, du moins dans certaines limites probablement dictées par les politiques

---

<sup>28</sup> Une anecdote de terrain illustre l'importance locale de Kadlutsiak : une femme croisée sur la rue à Hall Beach m'interpella et me demanda s'il était vrai que George Kadlutsiak, avec qui elle est parente, fut le premier Inuk de la région à avoir obtenu un poste à Fox Main. Ma réponse positive fit apparaître un sourire sur le visage de la femme, qui reprit sa route en me remerciant.

de non-fréquentation et de non-embauche évoquées dans le chapitre deux. Toutefois, ces règles semblent avoir été appliquées de manière souple, puisque les courtes visites à des fins d'échange étaient tolérées. Les commentaires suivants montrent que les directives gouvernementales étaient interprétées librement par les responsables :

*Were they friendly with the Inuit?*

Yes. They were okay, but we weren't allowed to stay there, only to pass by. There were some restrictions for us to stay there all the time. If they wanted carvings, it was okay. There was always a police on the lookout (Kaunak).

Les quelques raisons évoquées par les agents de la GRC pour expliquer cette interdiction de passage, ou du moins de séjour, prenaient clairement leurs racines dans le texte de l'accord sur l'érection de la DEW Line. Comme nous l'avons vu, celui-ci stipule que « [i]t is important that these people be not subjected unduly to disruption of their hunting economy, exposure to diseases against which their immunity is often low, or other effects of the presence of white men which might be injurious to them » (Canada 1955a : 4). On informait parfois les passants que « the white race was not right for Inuit » (Kanatsiak). De la même façon, afin d'éviter la propagation d'épidémies, les Inuit étaient informés qu'ils « [...] weren't allowed there because of the flue that was around. It was because they didn't want to spread it to and from the Inuit » (Nuvviaq). Cependant, d'après ce dernier informateur, il semble que, lorsque aucune maladie ne se manifestait, les Amitturmiut étaient libres de circuler... Si on se base sur les récits inuit, on comprend que les règles étaient pour le moins floues et changeantes. L'interdiction de fréquentation s'appliqua de différentes manières à travers le temps<sup>29</sup>.

Après quelque temps, des familles avaient commencé à s'approcher de Fox et de l'infirmerie pour occuper des campements voisins, Qimmiqturvik et Nappaqut. Les visites fréquentes d'Inuit finirent par porter des fruits pour quelques-uns, si bien que « [t]he Inuit were sometimes invited [by the employees] and that is when Inuit were beginning to be hired » (Kaunak). Si certains ne cherchaient pas délibérément du travail, d'autres se souviennent qu'il s'agissait là de leur but avoué :

[...] the site had security guards who told the Inuit to stay away from the white people but that didn't stopped us from going over there to find work (Kanatsiak).

Ainsi, pour plusieurs personnes, l'entrée au service de la DEW Line ne s'est pas faite de manière passive ; au contraire, plusieurs aînés se définissent comme des acteurs ayant pris des

<sup>29</sup> À ce titre, il est intéressant de souligner un extrait de *Saqiyuq* (Wachowitch 1999 : 163-164) dans lequel la narratrice se souvient avoir campé avec sa famille à proximité de la station Fox Main. À la lueur de ce récit, on peut se demander si la politique de non-fréquentation fut réellement appliquée.

initiatives afin d'être embauchés. De la même manière, deux familles, dont celle de Kaunak, résidaient dans des cabanes autour de l'infirmierie où certains de leurs membres trouvèrent un emploi. Par la suite, Kaunak et quelques autres personnes fréquentant la station à l'occasion furent embauchés par la DEW Line. Comme le laisse entendre Noah Siakuluk, les Inuit ayant un intérêt pour le travail salarié s'étaient installés à proximité (Qimmiqturvik, Nappaqut, infirmierie) pour établir des liens avec les Akillirmiut. À ce sujet, il explique : « I never lived here around the time they started constructing them so I never worked for them »(N. Siakuluk). Dans le même sens, avant même qu'ils n'obtiennent des emplois permanents, certains Inuit des camps voisins en venaient à connaître si bien le site qu'ils faisaient visiter le *Lower camp* aux chasseurs d'autres campements (Paniaq).

L'entrée des Amitturmiut dans le monde de l'emploi salarié se fit graduellement, à partir de 1956, à commencer par du travail occasionnel :

We didn't actually start working right away, but whenever the sealift came in, we would go there and help out, do a little bit of all jobs. And after that, some started working at the DEW Line (T. Irqittuq).

À ce moment, une demi-douzaine d'hommes étaient employés en tant que manœuvre, leur principale tâche étant « to handle barrels, stacking them. [...] We used to stack barrels side by side. We stacked them 4 barrels high » (Nuvviaq). Fait intéressant, une douzaine d'Inuit du Nunavik auraient participé au déchargement des navires à Fox Main au cours des années 1950, alors qu'encore peu d'Amitturmiut participaient à cette activité saisonnière. Cela donna lieu aux premières rencontres transarctiques dans la région : « There was a big language barrier there, but since they were also Inuit, we were able to understand each other » (T. Irqittuq).

Avec la mise en activité du site, un nouveau cycle d'emploi s'ouvrit et des emplois furent offerts aux Inuit. Dans le cadre de ces ouvertures de poste, des Amitturmiut furent sélectionnés afin de participer à des formations de quatre mois organisées par les Affaires du Nord. Une seule spécialisation était accessible aux Inuit, celle d'opérateur de machinerie lourde (tracteurs, camions-citernes, bulldozers, etc.). Pour Nuvviaq, le besoin de travailleurs inuit complètement autonomes est à la source de la formation comme *heavy equipment operator* de ces quelques Amitturmiut : « We couldn't drive at that time, we had a Qallunaaq to drive [the truck]. Because of this, they wanted an Inuk to learn to drive » (Nuvviaq). Bien que les Inuit se soient montrés actifs dans la recherche d'emploi, ce sont des agents des Affaires du Nord qui contactèrent les Inuit : « In Iqaluit, there was an administrator who made

arrangements for me training before we started working» (Qammaniq). Les institutions occidentales qui avaient traditionnellement assuré le lien avec les populations inuit (GRC, mission catholique, CBH) furent aussi mises à contribution dans le processus d'embauche des employés inuit provenant de l'est de l'Arctique (Coral Harbour, Iqaluit, Cape Dorset).

Pour la plupart des Amitturmiut, les formations offertes par les Affaires du Nord permirent un premier contact avec le Sud, mais elles furent aussi le cadre de leurs premières rencontres avec des Inuit de partout à travers l'Arctique canadien : « We went to Yellowknife [...] and when we got to the hotel, there were lots of people, mostly youth. They were from everywhere » (Nuvviaq). Ce fut l'occasion de constater certaines disparités culturelles et linguistiques entre les différentes régions, mais aussi des différences dans la manière d'aborder les Qallunaat :

I don't want to make them look bad but I used to hear nasty things, some wouldn't listen to orders. Not the people from here or Kivalliq but people from Iqaluit that wanted to have more free time. I didn't know them but they were more used to the Qallunaat and that made them act this way, and they were not afraid of Qallunaat as well. They were not any better than us or any worse than us though. I noticed that they were less afraid of Qallunaat (Qammaniq).

Ces séjours dans le Sud permirent donc un brassage des populations inuit qui allait se poursuivre par la suite, les travailleurs étant appelés à se déplacer de site en site. En plus de créer des liens entre les futurs employés inuit, les formations furent l'occasion, pour ces derniers, de connaître de nouvelles facettes du monde des Qallunaat : lors des temps libres, des sorties et des activités étaient organisées, parmi lesquelles ont été mentionnés des cours de natation et un spectacle de magie... Malgré ces divertissements, l'ennui (*homesickness*) gagnait certains étudiants. L'éloignement et l'impossibilité de communiquer avec leurs proches, autrement que par courrier, en furent des facteurs importants. Il s'agissait là d'une question d'attitude personnelle puisque pour d'autres étudiants comme Nuvviaq, l'apprentissage de l'anglais et d'autres matières « [...] was fun and working on the road construction was exciting ». D'autre part, l'environnement dans lequel le cours se donnait demeurait, de l'avis de certains, peu adapté à l'apprentissage du métier tel qu'il devait se pratiquer dans l'Arctique, appauvrissant du coup la formation :

*What did you think about that course?*

We were not totally qualified but we were able to operate [the equipment]. Once I started working that's when I learned most. The training helped me a little and prepared me a little. I didn't learn how to operate because there was no snow down south, only soil. Once I was working in a snowy environment, that's when I learned most ; working

with airstrips, roads and refuelling the planes. I was more able when I was doing the actual jobs (Qammaniq).

Quoi qu'il en soit, l'embauche ne tardait guère à la fin des quelques mois du cours puisque les employeurs avaient apparemment grand besoin de ces nouveaux opérateurs de machinerie, le climat changeant de l'Arctique rendant les routes impraticables et les pistes d'atterrissage glissantes :

[...] we were learning about driving and once we got back, right after supper, we started working. After we came back they sent two more Inuit out for training (Qammaniq).

After training, they didn't let us go home. We went straight to work. We were divided and they dropped us off. As example, Joe and me in Hall Beach, Elijah and you in Fox 4. We weren't together (Curley).

Les tâches des opérateurs de machinerie lourde étaient multiples à Fox Main : en plus d'être en charge de l'entretien et du déneigement des routes et de la piste d'atterrissage, les Inuit devaient remplir les réservoirs de mazout des tentes logeant les travailleurs non spécialisés, assurer l'enlèvement des déchets, décharger les avions en provenance du Sud et charger ceux qui assuraient le réapprovisionnement des petits sites, conduire l'autobus qui transportait les travailleurs d'un point à l'autre du site, assurer l'entretien de la machinerie. Aux emplois d'opérateur de machinerie s'ajoutèrent quelques postes de concierge qui, contrairement aux premiers, ne nécessitaient pas de formation. Pour ces postes, c'est encore une fois les intermédiaires occidentaux (CBH, missionnaires) qui suggérèrent les candidats. En guise de formation, les missionnaires ne ratèrent pas l'occasion de donner expressément quelques leçons de morale aux jeunes Inuit, comme le rapporte Kanatsiak, qui était âgé de quinze ans lors de son embauche comme concierge :

My first job was janitor work and we had this Catholic priest who can speak Inuktitut perfectly. He told me never to steal from anywhere, never to pick pockets and just do what I'm told to do and of course I did what was expected of me. [...] Somebody in charge of hiring told the priest and he told me so I got the job (Kanatsiak).

Contrairement à l'expérience des travailleurs qui œuvrèrent sur des bases militaires telle Frobisher Bay, les Inuit embauchés par la DEW Line étaient des travailleurs mobiles, appelés à se déplacer d'une station à l'autre assez fréquemment :

When I was working at the DEW Line site in Sanirajak, I would be contacted if persons from other sites were going out on holidays and I would go to that place. And if that person comes back, I would go back to Sanirajak. I was rotating (Koomarjuk).

Aussi, l'expérience des Amitturmiut et des autres Inuit qui furent postés à Fox Main n'est pas limitée à cette station puisque la plupart de mes informateurs ont travaillé sur d'autres

sites, parfois même sur une vingtaine d'entre eux. Ainsi, c'est une forme renouvelée de nomadisme que tous les travailleurs inuit et leurs familles expérimentèrent. À propos de ces déplacements constants, une aînée faisait le lien avec le mode de vie qu'elle avait connu plus jeune : « I was alright with it because that's how our life was before the DEW Line » (Panikpakutsuk). Cependant, ce nomadisme ne semble pas avoir plu à tous puisque l'éloignement coupait les liens avec les proches qui vivaient dans les camps de la péninsule de Melville ou dans les « matchbox houses » de Hall Beach (T. Iqittuq). Cette coupure des liens familiaux affectait entre autres les enfants. C'est ainsi que les enfants de Panikpakutsuk, par exemple, « [...] started staying in Hall Beach because they weren't too happy being in an isolated area » (Panikpakutsuk). Aux sources de ce malaise atteignant certaines familles, il faut ajouter des quarts de travail dans des postes tel Fox 1 où il n'y avait qu'un seul employé inuit (Nuvviaq).

À propos des tâches à effectuer, les souvenirs évoqués soulignent principalement l'ardeur du travail et la rigidité des horaires :

When we were working we used to work overtime, we didn't have a union – it was voluntary. We did it especially when planes were arriving frequently. Sometimes we'd barely sleep, handling cargo. It was such hard work when we get two planes like DC4 from Winnipeg. It was our first job. They also carried about forty barrels. The C-46, they're kind of sloped. It was hard work as well (Qammaniq).

Cette tendance à créer une mémoire du travail soulignant la difficulté des tâches effectuées montre comment les Inuit justifient leur décision face à ce nouveau mode de vie possible : il ne s'agissait pas d'une voie plus aisée que la chasse et le piégeage, mais bien d'une alternative à la précarité du mode de vie traditionnel (Qammaniq ; Kaunak)<sup>30</sup>. Le salaire, qui avec le recul apparaît aujourd'hui ridicule aux yeux des informateurs, n'en demeurait pas moins intéressant en comparaison avec le piégeage :

When I started working there, there used to be planes even at night. Sometimes, we would sleep for two hours and start working with planes and cargos. When I started working, we made maybe seventy-five cents an hour. The following years, we got couple of raises and when we started making two dollars an hour it seemed so much. Big money (Nuvviaq).

La rémunération demeure l'un des principaux attraits du travail à la manière qallunaat puisqu'elle permet l'accès à des biens tels des motoneiges, des moteurs hors-bord, des

---

<sup>30</sup> L'horaire de travail montre bien que cette alternative ne demandait pas moins d'efforts. Au contraire, elle laissait peu de temps libre aux travailleurs : la semaine de travail comptait six journées de neuf heures et les heures supplémentaires étaient fréquentes (Kaunak).

embarcations. Ces biens étaient souvent inclus dans une sphère de redistribution des ressources. En effet, les employés n'étaient pas en rupture avec les autres Amitturmiut puisqu'ils participaient au bien-être collectif et familial malgré leur emploi en mettant en commun certaines ressources qu'ils pouvaient se procurer, comme l'explique Kaunak à propos de l'utilisation de son salaire : « Clothing, helping other people ; Inuit custom. I bought Evalaaks' family an outboard motor and a boat. I also wanted to use them during my time off » (Kaunak). Cependant, des considérations plus individualistes ont aussi été mentionnées : un autre informateur avouait qu'il était entré au service de la DEW Line parce qu'il enviait les employés et qu'il voulait être en mesure d'acheter des cadeaux à ses enfants. Quoi qu'il en soit, en plus du salaire attrayant, plusieurs informateurs soulignent aussi la fierté qu'ils retiraient du travail accompli (Koomarjuk, Gibbons, Qammaniq). Dans le même sens, Koomarjuk insiste sur le fait que le travail lui permettait d'être actif et vaillant : « it was way better back then because everybody was working, but these days teenagers are just walking around and doing nothing<sup>31</sup> ». D'autre part, la possibilité d'obtenir les rations de nourriture fournies par l'employeur (viande, conserves, fruits et légumes) a aussi été mentionnée parmi les avantages du travail salarié (Kaernek).

Comme on le constate, le discours des participants tend vers l'appréciation de leur expérience du travail rémunéré. En effet, ces personnes semblent heureuses d'avoir accédé au travail salarié et d'avoir pu expérimenter une nouvelle manière de vivre. De plus, elles se définissent souvent comme acteur dans la quête d'un emploi, soulignant ce désir de changement. À ce titre, je retiens en particulier une entrevue au cours de laquelle l'aîné interrogé mentionna qu'il n'avait pas su acquérir une connaissance suffisante des savoirs traditionnels pour vivre correctement sur le territoire, ce qui l'avait amené à opter pour le travail salarié :

It wasn't a good time too - we couldn't go boating due to ice packs and our elders mostly were gone and us, the younger generations were unable to hunt in these conditions or at least me. [...] Your ancestors<sup>32</sup> and us were ordered by our parents not to go on the ice due to its dangers and we were given the choice to work at the site instead. Our boat was broken by the sea waves. Before our father died, he told us to work for the site instead of hunting. After that Kaunak, George Kadlutsiak and myself started working there (Qammaniq).

---

<sup>31</sup> Il est intéressant de noter que Koomarjuk ne semble pas lier les problèmes des jeunes Inuit à une rupture culturelle, mais au désœuvrement.

<sup>32</sup> Le narrateur s'adresse directement au traducteur ici.

Une certaine pression sociale de la part d'aînés « progressistes » serait donc à l'origine de l'intérêt de quelques jeunes Amitturmiut pour le travail salarié. Ces propos rejoignent ceux de Damas (1963 : 82-83) lorsqu'il souligne que l'intérêt pour le travail à la DEW Line était une affaire de famille<sup>33</sup>. Cependant, cet attrait s'inscrivait aussi dans un contexte où l'économie occidentale prenait de plus en plus de place localement (par le piégeage et par la dépendance croissante aux biens manufacturés) et soumettait les trappeurs aux variations des prix sur le marché international<sup>34</sup>. À cela, des raisons personnelles s'ajoutent, le travail ouvrant la porte à un choix et offrant une alternative à un mode de vie qui convenait moins à certains :

To me personally, life before the white man came was not good for me. The hardship, the cold and I joined the hunting parties at an early age to look at the dogs while the men waited over the breathing holes for seals. Life got better for me after I started working for the DEW Line. Some areas of the white men's ways are not right, but that's life (Kanatsiak).

Ainsi, dans un contexte où quelques jeunes Inuit se retrouvèrent sans connaissances suffisantes des techniques de chasse ou soumis à des conditions particulièrement difficiles, le travail salarié s'est posé comme une alternative possible, bien qu'imparfaite, à la vie traditionnelle et à ses difficultés. Néanmoins, l'intérêt pour la chasse et la pêche, des activités souvent liées à l'identité inuit, demeurait : Koomarjuk mentionne que le travail était intéressant, mais que « [t]he hunting part is way different and it's more fun ». Aussi, les temps libres (soirs et congés) servaient bien souvent à parcourir le territoire en quête de « country food ». L'identité inuit demeurait malgré le fait qu'une personne avait un emploi de Qallunaaq, d'autant plus que les liens avec les autres habitants de la péninsule ne furent jamais coupés, ce qui ne fut peut-être pas le cas dans d'autres sites DEW.

### ***La DEW Line : un agent de changements?***

Ces dernières considérations ouvrent la voie à une autre question d'intérêt, celle de la perception des participants des changements culturels et identitaires qui auraient été causés par l'arrivée d'Akilliq et de la DEW Line. À ce sujet, les personnes interrogées affirment qu'effectivement les choses ont changé *depuis* l'arrivée de la station, mais que son rôle ne fut

<sup>33</sup> Les Amitturmiut employés par la DEW Line semblent effectivement faire partie de quelques familles seulement.

<sup>34</sup> Les parents des aînés interrogés semblent avoir eu une conscience aiguë de cette dépendance et du problème de la fluctuation des prix. Abigail Kaermerk se souvient que ses parents faisaient des commentaires à ce sujet : « As we were growing up we were told to conserve everything whether it was bullets and other things that were store bought, because we would be told that there would come a time where everything would become very expensive. We were told this at a time before there wasn't any Qallunaaq living over here. There was even no store at Igloodik at that time » (Kaermerk).

pas de première importance et que son influence ne fut pas radicale. Paniaq, par exemple, se souvient avoir constaté que les Inuit qui habitaient près de Fox étaient devenus graduellement dépendants de leur voisin, un premier pas vers des changements plus profonds :

I noticed some changes, but the changes didn't start right away. I noticed that the Inuit living over there were not living traditionally. Like they were more dependent on what they were able to get (Paniaq).

La plus importante source de changements identifiée par les participants demeure cependant la formation de la communauté sédentaire de Hall Beach, qui est rattachée à la présence de Fox : « People from Hall Beach changed drastically since they came around. If it wasn't for the DEW Line, there would be no Hall Beach » (Alorot). En effet, la station Fox est identifiée par plusieurs comme déclencheur de la formation de la communauté, précipitant la chute des camps dispersés :

If not for the arrival of the DEW Line, I think the Inuit would have stayed in their traditional camping grounds longer. They would have stayed there for a longer time. Where best hunting was (T. Irqittuq).

Toutefois, la plupart de mes informateurs considèrent que, sans la présence d'Akilliq, la seule différence aurait été que « [...] all the people would probably live in Igloolik » (Alorot). Le discours des aînés souligne tout de même que la présence de la DEW Line fut un élément déclencheur du processus qui amena diverses institutions gouvernementales à s'intéresser à la région et à fonder Hall Beach. Cette influence de Fox dans le choix de l'emplacement de la communauté est parfois critiquée, puisque la situation géographique peu stratégique de Hall Beach permettait difficilement de perpétuer un mode de vie axé sur la chasse : « It is due to the DEW Line that we live in an area where people never used to live before » (Kaermerk).

D'autre part, l'agrégation de la population de la péninsule à Hall Beach est souvent désignée comme la principale source de problèmes comportementaux qui n'existaient pas lorsque les Amitturmiut vivaient en petits groupes à géométrie variable et ne fréquentaient pas l'école<sup>35</sup> :

---

<sup>35</sup> L'étude de Rasing va dans le même sens. L'auteur considère que le processus de sédentarisation vécu par les Iglulingmiut depuis les années 1960 est à la base de transformations qui ont des répercussions douloureuses aujourd'hui. D'après Rasing, un ordre qui existait avec la vie de camp a été rompu : l'évitement qui était possible lorsque les familles étaient « [...] free to live with whom they wanted » ne l'était plus (Rasing 1994 : 184). Cette nouvelle proximité mena à des tensions entre certains individus (incompatibilité, raisons religieuses, etc.). Comme le mentionne Rasing, « [...] it was not so much this growing number of people in itself that bothered the older people. What troubled them was the concentration of people » (Rasing 1994 : 184). La sédentarisation modifia les rapports entre aînés et jeunes (démographie galopante et éducation dans les pensionnats), entre les hommes et les femmes (fin de la complémentarité des tâches). Elle transforma aussi la structure des familles

In those days, the children would never talk back to the parents and we'd never question people who weren't our parents and we were told to respect each other. I guess in our camps there never used to be many people, so we followed what we were taught by our parents (D. Irqittuq).

Big change, the teenagers are not like my life, if asked to hurry up they get upset, woken up they get mad, ask them not to touch anything and they get mad. That's the change they brought in most (Qammaniq).

Cependant, outre l'influence d'Akilliq dans la décision de constituer un village à Hall Beach, la station est rarement retenue comme source directe de mutations ; elle est plutôt incluse dans un ensemble de processus qui menèrent à la sédentarisation et aux changements que cette dernière entraîna. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les Amitturmiut s'approchèrent peu à peu d'Akilliq, déménageant de divers camps vers Qimmiqturvik, puis Nappaqut, pour ensuite s'installer à Hall Beach entre 1964 et 1968. Les récits enregistrés soulignent que ces migrations vers le centre administratif ne furent pas motivées uniquement par la présence d'Akilliq. La présence de l'infirmerie, par exemple, fut un facteur décisionnel pour certains (Arnaryoark). Plusieurs participants mentionnent aussi l'importante influence de l'école dans leur décision de se rapprocher :

*So you found it practical to come around?*

Very practical. We weren't really forced to move here, but since the White men were around and they were throwing out a lot of useful garbage... When we moved to Hall Beach from our campsite at Qimmiqturvik, school had started. That time we heard some talk that if our children didn't attend school, we wouldn't be eligible for child tax. We weren't told personally, but we had heard about that money not being available if our children didn't attend school. The Inuit way was changed forever when we started moving here ; like we stopped hunting. We really cut down on our hunting (T. Irqittuq).

Au cours de la même période, une épidémie de rougeole éclata dans la région et mena à l'agrégation de plusieurs familles dans la communauté naissante et dans les camps des alentours. Le développement du hameau connut alors un essor :

During the measles epidemic, the Nursing Station became too small, the Catholic Mission was also occupied by patients and they started building that garage that is over there at that time. During the time of the measles epidemic, the building that later became the transient centre was also being built (Kaermerk).

---

(possibilité de vivre seul) et plusieurs autres éléments sociaux. L'auteur distingue trois catégories sociales découlant de la sédentarisation : les Inummariit (vrais Inuit), qui ont principalement connu la vie nomade, les Qallunaamiut (les Inuit des Blancs), qui traversent et connaissent un peu les deux mondes, et les *marginal youth*. Ces derniers, qui représentent une large part de la population, ont développé des attitudes et des valeurs qui les éloignent de leurs aînés et de la culture inuit, sans pour autant leur donner prise sur le monde occidental puisqu'ils ne possèdent pas l'éducation qu'exige le travail salarié. Ces nombreux jeunes se retrouvent coincés dans un vacuum entre deux mondes.

À cela, des considérations beaucoup plus pratiques s'ajoutent : facilité de chauffage, confort, tâches ménagères moins lourdes. On constate donc que les Inuit interrogés acceptent une part de responsabilité dans leur sédentarisation. En effet, l'idée d'un choix est présente dans le discours puisqu'il semble que plusieurs personnes aient gagné la communauté de plein gré. Pour d'autres, cependant, c'est plutôt la pression sociale, parfois attisée par les représentants du gouvernement, et les responsabilités familiales qui mirent fin à la vie de camp :

*Why did you move here?*

Because we had to be with my [father-in-law], and he moved over here so we had to follow. We had to be with him while he was still alive. [...] We had to be around to provide meat for him (Kaermerk).

I had heard from the people at our camp that there were houses made, and if we didn't move into them, they were just going to go to waste. So we were sort of forced to move there (Alorot).

Cependant, si les personnes interrogées endossent une part de la responsabilité en ce qui a trait à la sédentarisation, il en va autrement pour des changements liés à l'application des lois canadiennes. Plusieurs changements culturels qui survinrent après l'arrivée de la DEW Line dans la région sont dépeints comme découlant de la présence canadienne, qui se fit sentir à partir de l'établissement de l'infirmerie. Parmi ces changements, on note la chute de la pratique de la chasse comme activité de subsistance et la disparition des chiens qui furent éliminés à Hall Beach et à Fox Main par la GRC<sup>36</sup>. À propos de la présence gouvernementale, un aîné commentait sans détour :

Well I am not really concerned about the arrival of the DEW Line causing problems here. I am more concerned about the government people that moved here and all the laws they enforced. Like they put limits on what we can hunt and they were the ones who started bringing all the problems (T. Irqittuq).

Dans un autre ordre d'idées, on constate que la même attitude est affichée à propos de changements identitaires chez les travailleurs de la DEW Line. En effet, les hommes interrogés se présentent en tant qu'acteurs dans ces changements – lorsqu'ils constatent l'existence de ces derniers – puisqu'ils affirment qu'ils sont responsables de leurs choix de vie et qu'ils en assument les conséquences. Ici encore, les discours présentés se tiennent loin de la construction d'une image des narrateurs en tant que victimes. Il est d'ailleurs intéressant de

---

<sup>36</sup> Anders (1965 : 75) mentionne qu'aucun Inuk travaillant à la DEW Line ne possède de chiens, sur ordre des dirigeants de la FEC. Par ailleurs, l'auteur recommande dans son rapport que les équipages « superflus » soient supprimés dans les communautés de Hall Beach et d'Igloodik (Anders 1965 : 126). Anders, qui évalue la consommation des chiens à la moitié des ressources chassées, estime l'usage de motoneiges plus avantageux.

constater que certains employés ne considèrent pas que le passage à un mode de vie semblable à celui des Qallunaat à la suite de leur embauche par la DEW Line fut porteur de transformations majeures :

*Did your work at the site change your Inuk identity?*

No, my life does not change. Nobody can change my life. The only change is that I can't own a dog team (Kaunak).

*So it didn't change your way of being Inuk ?*

No, it didn't affect me. When I came back to Iqaluit, I was just being the way I am and every time I came back here, I was always hanging out with my friends that are Inuit (Koomarjuk).

Néanmoins, les réactions des travailleurs divergent face à la perte ou à la mutation d'une partie de la culture traditionnelle. À ce sujet, certains considèrent ces changements comme une amélioration de leur existence et n'ont aucun regret pour le mode de vie passé :

I am still able to use or go back to traditional life, living and hunting wise, or the more modern life. I have no concern about the differences white men brought that took away the traditional life. In fact, I find it more comfortable now, with less hardship for survival (Kanatsiak).

Ce point de vue tranche avec celui d'autres personnes, qui considèrent la perte d'éléments culturels comme un problème important affectant leur vie et, de surcroît, nuisant aux plus jeunes générations, certaines connaissances inuit essentielles s'étant estompées. À ce titre, le témoignage de Gibbons souligne bien la cassure culturelle qui le sépare à la fois de ses parents et de ses enfants, une cassure initiée bien avant l'arrivée de la DEW Line selon lui :

There is one thing I miss about our life before Qallunaat came. If I had stayed with my parents, I would have had the knowledge to be able to discipline my children. Since I started working for Qallunaat, I had to start living like them, thus leaving our traditional life for good. There was a lot more I had to learn, but left behind because of my job. What I could have learned back then was cut off, so I know a little bit about hunting certain game. Maybe, if I had stayed home, I would have learned everything and I would be able to survive even in the harshest weather. Right now, I feel I'm in the middle, like a little bit of knowledge of Inuit ways and a little bit of the Qallunaat ways. That's how I feel nowadays.

*How do you feel now? Not being a total Inuk or Qallunaaq?*

I feel I'm in the middle. Now that I'm getting older and that I have children, I feel I don't have enough knowledge to really talk to them and teach them because I didn't get a chance to learn our tradition. Religion had a part in that loss too. When I finally realized that lack of knowledge was missing, I was very sad because I had a chance to learn it and getting a job blew it. [...] To me it's OK now because the people have really helped Inuit up North. The Inuit would have struggled longer living traditionally (Gibbons).

Les propos de Gibbons, qui sont partagés par plusieurs Inuit canadiens, mettent bien en relief combien l'acculturation découlant de son embauche dépasse la simple transformation des

conditions matérielles d'existence. Des deux univers culturels qu'il expérimente, il a des connaissances partielles, ce qui le place dans une situation inconfortable affectant même son être-au-monde. Dans le même sens, un autre Inuk a « perdu » son nom après son embauche, un héritage de son côtoiement des DEW Liners qui fut reconduit par le « Project Surname » :

I have lots of other names, but I use Jimmy Koomarjuk.

When I was working on the DEW Line, they started calling me Jimmy, even if my real name is Jamasie, because Jamasie was too long to pronounce. And I don't like that name – Jimmy – because my real name is Jamasie. [...]

*In the government papers, which one is used?*

It's Jimmy. [...] I wrote a letter to my uncle – Peter Pitseolak – and asked permission if I could change my name because everybody had changed their names at that time. I asked permission if I could have my name – Jamasie Koomarjuk.

*You wanted to have Jamasie?*

Yes, because I was called Jimmy when I was working at the DEW Line. But my uncle said no you don't need to change your name because it's just fine (Koomarjuk).

Malgré ces différentes manières d'accepter les transformations culturelles et identitaires, la plupart des travailleurs ne semblent pas conserver de ressentiment envers la DEW Line, puisque cette dernière est rarement tenue responsable des transformations. À ce titre, un aîné adopte même un recul philosophique sur son expérience qui lui permet de faire un rapprochement entre les cultures inuit et qallunaat :

If you make a mistake, like when the ice condition is bad, you make a mistake, it would be bad. They are similar to us, but I feel there are other changes by others, not by DEW Line. [...]

They didn't change anything. Nobody can say that the darn DEW line are no good. Nobody can say they are no good. They didn't brought in any changes, the way they work are similar to the Inuit culture ; working hard like them (Qammaniq).

Bien que le discours inuit dans l'ensemble marque l'appréciation de la présence des Akillirmiut, quelques changements liés à l'arrivée d'Akilliq furent critiqués. Parmi ces éléments de transformation, l'introduction de l'alcool fut mentionnée comme une source de problème par quelques personnes : « I guess the only bad thing about the DEW Line was the introduction of alcohol. The employees used to make home brew and had parties » (D. Iqittuq). L'ouverture de bars pour les employés de Fox Main au cours des années 1960 et la vente de bière au dépanneur de la station (PX) facilitèrent l'accès à l'alcool pour certains Inuit des environs, qui tentaient d'échanger des sculptures contre des cannettes de bière. De leur côté, les ex-travailleurs ne semblent pas considérer l'introduction de l'alcool comme un problème, se souvenant plutôt de quelques moments cocasses :

A warehouse that burned partially had a lot of beer in it and I saw some people get lots of beer from that place. The beer wasn't damaged in the fire. [...] My roommate loved beer, so he was one of the people who got a lot of beer. You know those big garbage cans? He filled one up plus some boxes full of beer. That time, I tasted my first beer. I was a non-drinker prior to that time (Gibbons).

Quoi qu'il en soit, le discours à propos de l'alcool est nuancé puisqu'il ne dénonce pas le site comme agent introducteur. En effet, ce sont plutôt des Inuit de Cambridge Bay qui sont désignés comme initiateurs de la consommation d'alcool par les autres employés et leurs visiteurs :

The people from Cambridge Bay seemed to be the people who introduced alcohol to Hall Beach. They were making homemade brew out of fruits, wine or something. They were the ones who introduced alcohol to Hall Beach and they are no longer here... (T. Irqittuq).

Comme on le constate, l'importance de l'arrivée de la station Fox Main sur la péninsule de Melville comme moment clé dans l'histoire des Amitturmiut doit être relativisée. Les personnes interrogées semblent plutôt considérer que la station a eu peu d'effets directs sur le mode de vie et la culture inuit de la région. Dans l'ensemble, les Amitturmiut ne rompirent pas le cycle des activités traditionnelles propres à la culture locale avant quelques années. Ce sont plutôt les politiques gouvernementales qui sont retenues comme sources des transformations de ce mode de vie. À propos de celles-ci, la présence de l'infirmerie, la constitution du village, la mise en application de lois régissant la chasse marquèrent beaucoup plus les mémoires et sont désignées comme pivot historique : « I don't recall the changes the site brought in but when we started congregating did it change » (Qammaniq). De son côté, l'arrivée de Fox est plutôt narrée comme le début d'une période de « prospérité » par plusieurs personnes. Ainsi peut-on conclure que l'existence de la station s'inscrit dans une période de bouleversements nombreux, mais qu'elle semble revêtir une importance moindre que d'autres moteurs de changements directs.

### *À propos des relations interculturelles*

L'arrivée de la DEW Line dans le bassin de Foxe aboutit, nous l'avons déjà vu, à de nombreuses interactions entre Blancs et Inuit malgré les interdictions gouvernementales. Le discours des Inuit à propos de ces relations ne comporte pas de critique majeure et s'accorde avec la perspective exposée jusqu'à maintenant. Néanmoins, certains points méritent d'être explicités plus en détail afin de dresser un portrait juste des relations entre Inuit et Qallunaat. Comme il l'a déjà été mentionné, les premières rencontres interculturelles étaient empreintes

de peur pour la majorité des Amitturmiut, une réaction qui prend tout son sens face au grand dérangement et à la nouveauté que représentaient la station Fox Main et la présence d'autant de Qallunaat à la fois. Toutefois, les Inuit outrepassèrent rapidement cette crainte : « I didn't see problems with them. At first I was afraid of them, but because I never saw them aggressive I was no longer scared of them » (N. Siakuluk). Après quelque temps de fréquentation, les gens en vinrent à considérer les Akillirmiut comme des personnes aimables, toujours prêtes à aider en cas de besoin (aide médicale, nourriture donnée, invitation à se restaurer à la cafétéria). Ces relations étaient suffisamment bonnes pour que plusieurs Amitturmiut se rendent au *Lower Camp* afin d'assister à des projections de films, une activité appréciée des habitants de Qimmiqturvik, hommes et femmes, qui se rendaient parfois à la station à pied pour les représentations. Une autre activité appréciée se déroulait à Noël, alors que les campeurs étaient invités à un festin au cours duquel les enfants recevaient des présents.

Pour la plupart des DEW Liners, leur séjour à Fox Main marquait aussi leur première rencontre avec les fameux Esquimaux. À ce sujet, Paniaq mentionne : « The reason why I am in one of these pictures is that whenever people passed through, the DEW Liners were so friendly that they wanted to take pictures » (Paniaq). Cependant, il semble que certains Qallunaat qui rencontraient des Inuit pour la première fois aient été moins appréciés en raison de leur comportement dérangeant. À ce titre, une femme se souvenait d'un Akillirmiut qui était tombé sous son charme lors de sa première visite au *Lower camp* :

First time I went up to the modules, I visited up there, when [the DEW Liners] were living in the Armcos. We went up and – I was fairly young that time – and one of the campers up there wanted to adopt me. He kept bugging me for a while and I kept saying no (Innuksuk).

Il semble aussi que certaines personnes abusaient de la crédulité des Inuit, ne se gênant pas pour leur compter des histoires abracadabrantes :

I guess that the Qallunaat used to lie a bit to the Inuit, like that big tower down there was up and there were smaller ones close to it. When I was here, I knew that they were working on the dome, radar. They would tell that this place is used for sighting. Like a high spot they can look around, a look out point or something. One time somebody was going to travel to Nursarnaarjuk and I guess somebody went up to that tower checking out the trail going to Nursarnaarjuk and said he saw that place. They tended to exaggerate at that time (T. Irqittuq).



Des Inuit de la région d'Igloolik de passage à Fox Main ; une occasion de briser la monotonie du travail pour les DEW Liners. Photo : M. Baker 1956.



À gauche Michael Baker, au centre Hervé Paniaq. Source : M. Baker.

Cependant, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, il semble que les employés inuit n'hésitaient pas non plus à blaguer avec les DEW Liners. En fait, les écarts de conduite ne semblent pas avoir été légion, car les relations avec les DEW Liners sont généralement remémorées comme amicales.

Le discours à propos des relations interculturelles mérite cependant d'être nuancé puisque, dans les faits, les rencontres entre Blancs et Inuit demeurèrent plutôt rares avant l'embauche d'employés sur le site. Bien que les récits des Inuit décrivent une application

désordonnée des règles de non-fréquentation et d'accès au site, celles-ci ont probablement limité les contacts. De plus, l'intérêt pour le site semble mitigé, peu d'emplois étant offerts aux Amitturmiut par la DEW Line, contrairement à l'apparente foire à l'emploi qui avait eu lieu à Frobisher Bay et qui avait attiré un grand nombre de migrants inuit (Gagnon 1999 : 96). Ainsi, même après l'embauche de quelques personnes, les visites d'Inuit en provenance des campements restaient rares :

Before Hall Beach became a town and people were living at their camps, some hunters who were passing by who had relatives working would come to visit their family members, but not all the time (Gibbons).

À cela faut-il encore ajouter la crainte des Qallunaat évoquée plus tôt et la barrière de la langue qui ont aussi limité les rencontres. Somme toute, les contacts entre les chasseurs et les Akillirmiut avaient principalement pour but le troc. Aussi, les relations d'amitié furent plutôt rares entre les chasseurs et les Blancs :

We used to go up trading, but we didn't stayed very long ; maybe sell a carving. As soon as we had finished, we would come back into town. We didn't really stayed up there long enough to make friends (Alorot).

Dans le même sens, les DEW Liners ne visitaient jamais les campements des alentours, exception faite de rares visites pour y apporter des surplus de nourriture ou pour des raisons médicales (à la demande de l'infirmerie). Même avec la constitution de Hall Beach, la situation ne changea guère, les Qallunaat ne s'y aventurant que peu souvent. Malgré tout, les relations avec les Akillirmiut sont remémorées par les informateurs comme une forme de complicité, une cohabitation paisible et sans tensions : « When we started living in town here, the DEW Line was fellow to Hall Beach. We respected each other. We didn't bother each other too much. We lived happily » (Alorot).

En ce qui a trait aux relations de travail qui se développèrent plus tard entre les Inuit et les Qallunaat, la situation à Fox Main semble avoir été plutôt bonne ; les informateurs se souviennent des Akillirmiut comme étant « always friendly » (T. Iqittuq). Cependant, ces relations s'inscrivaient dans un cadre hiérarchisé au sein duquel les rapports avec les supérieurs n'étaient pas toujours amicaux :

When we were acting fine it was okay, but those who created trouble for themselves got attention. Maybe more than once they probably didn't smile at me!! (rires) (Kaunak).

En fait, très peu de commentaires négatifs ont été rapportés, si ce n'est que quelques événements ponctuels s'expliquant par le caractère belliqueux des quelques travailleurs blancs impliqués ; pour plusieurs informateurs, la qualité des rapports dépendait surtout des individus

et de leur comportement propre (Nuvviaq ; Qammaniq ; Kaunak). Dans le même sens, les aînés ne se souviennent pas avoir connu de racisme ou de discrimination de la part des DEW Liners (Kanatsiak ; Curley). Néanmoins, cette bonne conduite des Qallunaat soulève des questions : « The ordinary workers were friendly but maybe they were trying to follow their rules » (Kaunak). Cette observation n'est pas dénuée de sens puisque, comme nous l'avons vu, la menace d'être renvoyé dans le Sud à grands frais pesait sur les travailleurs affichant une attitude offensante face aux Inuit, et plus particulièrement à leurs femmes. Quoi qu'il en soit, des liens d'amitiés entre Inuit et Blancs se créèrent, dépassant du coup la simple politesse. Pour Kanatsiak, il n'y a pas de surprise là puisque « [...] any human can become friends, doesn't matter what race ». Cependant, plusieurs aînés soulignent que ces amitiés se sont développées de manière très précise, délimitées en bonne partie par l'emploi occupé. D'après l'analyse faite par certains informateurs, l'amitié et la bonne entente allaient de pair avec le partage d'un même type d'emploi :

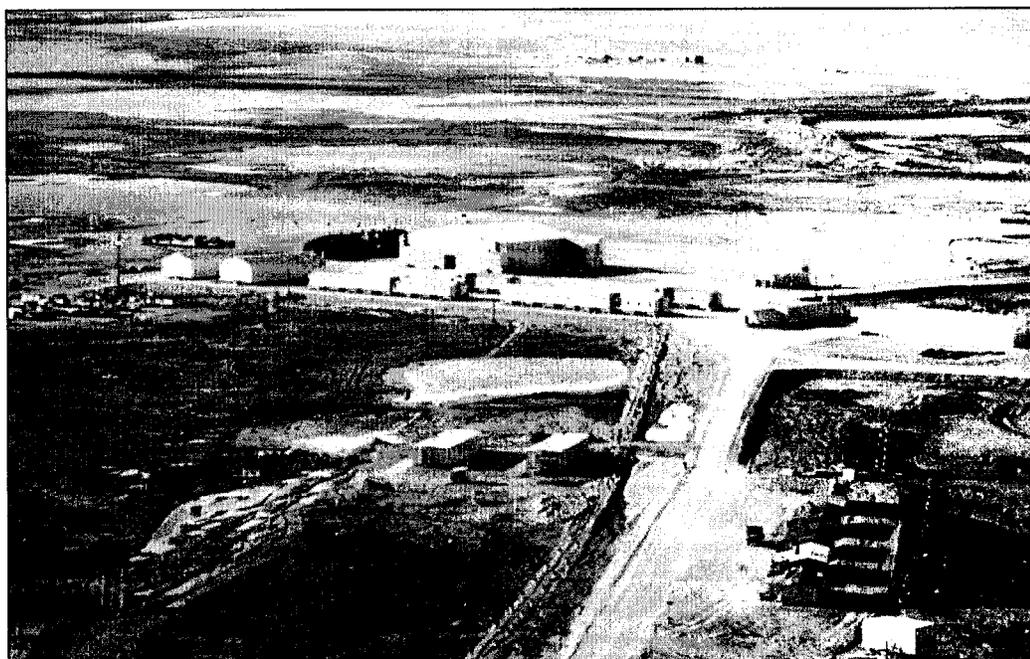
People used to be friendly, like a janitor, a ploughman and a garage worker couldn't really become friends. The garage workers were friendly to each other, but the janitors didn't like that place and the dirt in it. That's why they weren't best friends (Nuvviaq).

Les règlements jouèrent aussi un rôle dans la forme que prirent les amitiés puisque aucun visiteur ne venait chez les travailleurs inuit alors installés dans les cinq maisonnettes situées entre le *upper camp* et le *lower camp*, tout près de la station de météo : « They were good people, easy to get along with, but at nights, they never visited us at our place » (Gibbons). Le phénomène fut compris comme une manifestation du pouvoir hiérarchique et non comme de la mauvaise volonté de la part des travailleurs :

They were not visiting because of their boss. The ones that used to visit were a reverend, a priest, and an electrician. They were the only ones allowed to visit.  
*The boss was telling them not to visit?*  
 Yes, they were told not to visit. That's why they were not visiting us. They wanted to visit though (Nuvviaq).

Dans le même sens, l'interdiction d'accès à certains bâtiments ne fut pas considérée comme une mesure discriminatoire puisque celle-ci s'appliquait à tout le personnel non spécialisé, une autre manifestation du pouvoir hiérarchique :

They really had no restrictions but some buildings we weren't allowed to go to because they contained classified material. Even the employees who didn't work in the radar room weren't allowed into some rooms. Trained personnel only (Kanatsiak).



Vue aérienne du *lower camp* et de son aéroport. En bas à droite, les cinq maisons des employés inuit.  
Photo : P. Kelley 1960.

Pour les femmes des travailleurs habitant sur le site, les relations avec les Akillirmiut demeuraient rares puisque les Blancs respectaient généralement l'interdiction de contact. Malgré cette absence de contact, il semble que la crainte des Qallunaat évoquée à propos des premières rencontres demeura présente chez les femmes habitant la station, entre autres parce qu'elles ne comprenaient pas la langue (Panipakutsuk). Cette peur n'empêcha toutefois pas les femmes de considérer que leurs relations avec les Akillirmiut étaient bonnes, ces derniers étaient toujours prêts à rendre service. D'autre part, les allégations de prostitution mentionnées dans le chapitre deux ne trouvent pas écho dans les mémoires inuit. Des rumeurs concernant des relations entre quelques femmes et des DEW Liners ont bien été mentionnées, ce qui ne surprend guère dans un contexte de voisinage interculturel, mais aucun récit n'évoquait la prostitution en tant que telle.

Si les hommes apprécèrent le fait de travailler et qu'ils développèrent des liens d'amitiés transculturels, les femmes semblent avoir subi les contrecoups du passage au mode de vie occidental plus durement, leur travail devenant moins essentiel à la famille. Puisque je n'ai interrogé que peu de femmes au cours de mon séjour, je n'ai pu creuser cette question, mais certains commentaires des participantes tendent à montrer qu'elles se sentaient

dévalorisées, ce qui rejoint l'analyse de Norman Chance (1963 : 265, 268)<sup>37</sup>. En effet, certains changements dans les pratiques vestimentaires (achats de vêtements plutôt que leur fabrication) et les tâches ménagères semblent avoir mené à une forme de désœuvrement, le nouveau mode de vie mettant de côté plusieurs tâches appartenant au monde des femmes sans les remplacer : « I found it to be boring, staying in the house. At home (camp), I was able to do whatever I wanted, such as going for walks or sewing. I missed all the freedom » (Panipakutsuk). À cela, on doit ajouter une relative mise à l'écart des femmes, qui ne pouvaient cultiver des liens sociaux aussi facilement que dans un campement. L'isolement de certaines stations du réseau devait d'ailleurs jouer pour beaucoup sur le moral des femmes. Dans le cas de Fox Main, ce dernier problème dut se poser de manière moins prononcée puisqu'une dizaine de familles habitaient le petit « village » inuit situé près de la station de météo et que la communauté de Hall Beach fut formée dès 1965, permettant un rapprochement entre les familles résidant sur le site et celles habitant la communauté.

Le DEW Line créa aussi un autre type de relations interculturelles : celles entre Inuit de diverses provenances et, conséquemment, aux traits culturels partiellement différents. Il ressort des entrevues que la station Fox Main fut un milieu social en soi, un milieu qui permit de perpétuer une partie de la culture inuit malgré des changements majeurs et la cohabitation de deux cultures. À preuve, l'inuktitut demeure la langue principale parlée par toutes les personnes rencontrées qui ont œuvré à Fox Main, de même que celle de leurs enfants.

Akilliq s'inscrit aussi comme un lieu d'échange d'idées : cette station fut l'un des premiers points de rencontre d'Inuit de l'ouest et de l'est de l'Arctique canadien (Coral Harbour, Iqaluit, Cambridge Bay, etc.), ce qui pourrait être vu comme un élément déclencheur de la politisation des années 1970, au même titre que la rencontre entre des jeunes Inuit dans les collèges du Sud s'inscrit dans ce mouvement. En ce sens, la construction de la DEW Line

---

<sup>37</sup> Chance (1963 : 268) note que les femmes de Barter Island, en Alaska, auraient subi plus de stress et de problèmes psychologiques que les hommes dans le processus d'acculturation enclenché par la présence de la DEW Line, ce qui, d'après l'auteur, s'explique par « [...] their loss of many traditional roles without adequate replacement and the problems associated with their slower rate of acculturation as contrasted with the men » (rappelons que Chance est un adepte de l'acculturation rapide). D'après Chance, une autre source de cet écart entre hommes et femmes provient du fait que les femmes « [...] had less contact with the "outside world" than the men, and if this acculturational gap continued to increase in the future, it could seriously affect the internal stability of the group » (Chance 1963 : 265). Cependant, il est important de garder en tête que les situations diffèrent grandement entre l'Alaska et l'Arctique canadien. En effet, les contacts interculturels et l'intervention de l'État n'ont pas pris la même forme dans les deux pays, ce qui peut modifier les effets de l'acculturation.



De jeunes Inuit en visite à la station météo de Fox Main. D'après les informateurs, il s'agirait des enfants d'une famille de Cambridge Bay. Photo : P. Kelley 1960.

peut être considérée comme un premier pas vers la politisation de cette nouvelle génération inuit qui enclencha des revendications territoriales. Le brassage des populations nordiques créé par l'érection du réseau participa à la prise de conscience d'une identité et d'une réalité partagées par tous les Inuit canadiens. À titre d'exemple, on constate que Louis Pilakapsi, qui fut parmi les premiers employés Inuit à Fox Main, est du nombre des fondateurs des revendications de l'Inuit Tapirisat. Dans le même ordre d'idées, la station Fox Main fut le théâtre de résistances face aux coûts de location des maisons des Affaires du Nord vers 1960, ce qui peut être vu comme une manifestation politique hâtive. À ce sujet, les archives mentionnent : « Now that Treasury Board has authorized an increase in rent to \$45 per month plus \$2.50 for furniture, we anticipate some resistance on the part of Eskimo occupants, particularly at Fox Main. Mr. Peter Kamingoak, the spokesman for the Fox Main group, maintains that since these buildings are unfinished and in a constant poor state of repair, they should not be obliged to pay the full amount of the rental indicated<sup>38</sup> ».

<sup>38</sup> RG 85, vol. 1359, dossier 207-3, partie 5 : lettre de J.F. Delaute, Regional Administrator DNANR, 24 mars 1960.

Par ailleurs, des amitiés naquirent de cette cohabitation d'Inuit de partout, qui mena aussi à des mariages exogames. La composition de Hall Beach fut d'ailleurs influencée par la proximité de la station et le brassage des populations inuit qui y avait cours puisque, dans cette communauté, on retrouve des ex-travailleurs de la DEW Line provenant d'autres localités qui ont décidé de s'établir à cet endroit et qui sont considérés comme des membres à part entière<sup>39</sup>. Dans tous les cas, les aînés se remémorent les relations entre les Amitturmiut et les Inuit d'autres régions comme étant marquées par la bonne entente (Koomarjuk ; Qammaniq ; Kaunak). Il en va de même pour les relations entre les employés inuit de Fox Main et les chasseurs de la péninsule, qui demeurèrent en liens étroits malgré des modes de vie dissemblables (Paniaq). À propos des chasseurs amitturmiut, un ex-travailleur commente : « Of course they were visiting us and they would give us country food to eat » (Koomarjuk). On peut donc en conclure que les travailleurs inuit « étrangers » étaient inclus dans le système de réciprocité local<sup>40</sup>.

#### *Discours sur le rôle de la DEW Line : présence des Russes dans l'Arctique de l'Est*

Comme nous l'avons vu depuis le début de ce chapitre, les personnes interrogées ont développé une perception favorable de la présence de la station Fox Main et de la DEW Line. Cependant, ce discours ne semble pas s'appuyer sur les fonctions défensives du réseau DEW – ses fonctions véritables dans le contexte mondial. En effet, le discours inuit tend à laisser de côté les notions de sécurité et de danger dans sa prise de position face à la présence d'Akilliq puisqu'un seul informateur mentionne ces éléments<sup>41</sup>. Cette mise à l'écart de la fonction défensive de la station soulève la question de la compréhension inuit du rôle d'Akilliq et du contexte mondial dans lequel le réseau DEW s'inscrivait.

Une première constatation, le terme « Guerre froide » n'était pas connu des participants, mais cela ne veut pas dire pour autant que les Inuit interrogés ne possédaient pas de connaissances concernant le contexte mondial menant à la construction de la DEW Line. Il semble plutôt qu'il n'y ait pas d'équivalent en inuktitut pour ce terme issu de l'histoire

<sup>39</sup> Il est d'ailleurs intéressant de souligner que le premier maire de Hall Beach est un ex-travailleur de la DEW Line originaire de Coral Harbour.

<sup>40</sup> Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, il s'agit bien de réciprocité puisque les travailleurs partageaient aussi la viande qu'ils chassaient durant leurs loisirs.

<sup>41</sup> Nuvviaq mentionne : « [the arrival of the DEW line] was important to me because they were here to protect us. It was important to me because the Canadians weren't making any effort in protecting us. Rather, the Americans came here for that ». Outre Nuvviaq, aucun autre informateur n'a mentionné la fonction défensive du site comme l'un de ses avantages.

occidentale. De plus, la Guerre froide est en quelque sorte un non-événement auquel il est difficile de se référer puisqu'il manque de base concrète. Le terme « Guerre froide » doit donc être délaissé pour qui veut s'intéresser aux discours des personnes interrogées puisqu'il ne possède pas de résonance pour elles.

Comme nous l'avons vu précédemment, la mission de la DEW Line ne fut pas connue des Amitturmiut avant son établissement. Ce sont plutôt les rencontres subséquentes avec les Qallunaat qui permirent à la population locale d'en apprendre plus à ce sujet. De la même manière, il semble que le climat de guerre froide qui traversait le monde occidental n'avait pas reçu d'écho dans la région avant 1955. Même avec l'arrivée d'Akilliq, la situation demeura inchangée pendant quelque temps puisque « [t]he only time the Qallunaat came to our camp was to bring us apples and oranges and during the election time, so they never informed us, and the Inuit never asked the Qallunaat why about the DEW Line<sup>42</sup> » (D. Irqittuq). À cela, il faut ajouter un autre problème, celui de la langue. Ce n'est que quelques mois plus tard, lorsque les premiers Amitturmiut commencèrent à travailler à la station, que de l'information à propos de la mission de Fox Main circula : « We didn't knew right away why they were here, but after a while we learned that they were on guard for other countries to come here during the war » (Kaunak). À ce titre, il semble que George Kadlutsiak joua un rôle important en tant qu'agent de contact entre les Inuit de la péninsule et les Akillirmiut :

The first employee to work there as Inuit, George Kadlutsiak, he was the one that was passing the information. We were hearing more from him than anybody else. He was more likely the informant for the Inuit (Innuksuk).

Le rôle de Kadlutsiak en tant que principal « cultural broker » semble se confirmer avec cette fonction d'informateur interculturel, ce qui explique en partie l'importante place que l'Inuk occupe dans les récits des personnes rencontrées.

Le travail fut donc le contexte principal dans lequel se construisit le savoir « géopolitique » des Amitturmiut, un savoir qui fut inévitablement influencé par les perspectives américaine et canadienne ; les DEW Liners participèrent de façon active à la fabrication de la connaissance locale du contexte mondial de l'époque, désignant les Soviétiques comme étant les ennemis et dressant un portrait plutôt noir et blanc de la situation :

I had heard some rumours about Russians being the enemy but nothing else. [...]

---

<sup>42</sup> Ce commentaire de Irqittuq souligne que la culture inuit ne privilégie pas les questions directes dans l'acquisition de connaissances. L'apprentissage se fait plutôt par l'observation, la déduction et l'expérience personnelle.

At work, we used to become friends with white fellow employees and they would show us on the map and pointed out certain areas such as “Here is Russia, China” and so on. That’s about all we knew about them. We Inuit were told about what area the enemy lived and who the good countries were. Nowadays with TV I know a lot more than when I was younger (Kanatsiak).

Bien que, comme le mentionne Kanatsiak, le regard distant posé par la mémoire donne l’impression de n’avoir obtenu que des renseignements partiels, il demeure que les Inuit embauchés par la station semblent avoir été mieux informés que ceux habitant dans les camps des alentours. De la même façon, il semble que la connaissance du rôle de la DEW Line ait été plus exacte, ou plutôt plus près de celle des Blancs, chez les hommes que chez les femmes, probablement une conséquence de leur plus grande fréquentation des Akillirmiut par leurs voyages fréquents ou leur emploi. Règle générale, les ex-employés expliquent la mission de la DEW Line dans des termes proches de ceux des Qallunaat :

I had a friend who worked in the CDE area, which is off limits to a lot of workers. He had explained me what the Russians could do and that they could fly over the North to go attack some places down South and that’s why these radar sites were all across (Kanatsiak).

En ce qui a trait aux Inuit habitant les campements des alentours, les discussions avec les travailleurs inuit leur permirent d’apprendre à peu près à quoi servaient les bâtiments interdits d’accès : « I don’t know what they were using it for but they say it was a mirror to detect who was coming in other than DEW Liners » (N. Siakuluk). Certaines personnes obtinrent aussi des éclaircissements à propos d’Akilliq par les canaux de communication occidentaux. Les employés de la CBH, par exemple, participèrent à l’éducation « géopolitique » de leurs clients et fournisseurs :

Quite a lot latter Hudson Bay had already set up their store here - few years after the DEW Line was installed – and the Store manager had asked me one time if I knew what was the reason why the DEW Line was up here. I said I didn’t know and the Store manager explained to me why they were here. He also explained that enemies are closer this way like over the pole. If they would try and attack Canada like they would take this route because it’s the shortest. If they spotted airplanes they would call somebody down south and let them know (T. Irqittuq).

Les raisons qui menaient les Américains et les Canadiens à considérer les Soviétiques comme des ennemis ne semblent pas avoir été explicitées outre mesure. Plusieurs participants mentionnèrent une attaque possible des Russes, mais les raisons de celle-ci sont rarement expliquées. Quoi qu’il en soit, les renseignements circulant à propos des Russes et de la mission de la DEW Line finirent par être réappropriés par les Amitturmiut, qui y ajoutèrent leur interprétation de changements ayant cours dans leur monde. Par exemple, la formation de

communautés sédentaires, qui avait débuté depuis quelques années déjà, fut incluse dans les explications et les rumeurs à propos de la présence de postes de la DEW Line :

*First time you saw them, did you know what they were here for?*

Rumour had it saying that everywhere, people were moving to certain areas and towns were forming and the DEW Line was put in place for protection.

*Did you know who it was used for, or what its purpose was?*

Only that it was used to gather people to make towns (Panikpakutsuk).

Une autre forme d'appropriation très intéressante de la station Fox, voire même du réseau DEW, se manifeste dans les récits des participants : pour plusieurs personnes, les DEW Liners ont construit le réseau afin d'aider et de protéger les Inuit, une explication qui aurait été fournie en partie par les employés blancs :

*They did not tell you guys why they constructed the Dew Line?*

I only heard they wanted to help the Inuit. They didn't want them taken, that's what I heard, but later I learned that it's their building for listening and watching, but I didn't understand.

*Protecting you against who?*

Yes, if we were to be taken by the Russians or our land to be taken. [...]

They were here to guard, to listen and if they had enemies, they'd protect us. They told us this (Qammaniq).

The way I heard it was for the protection of the Inuit. I don't really know about it. That's what I heard about it. The way I heard it, the Americans were protecting us from the Germans (Innuksuk).

Ainsi, pour plusieurs personnes, les Inuit faisaient partie de la controverse entre les Soviétiques et les Américains, sans oublier les Allemands, qui ressurgissent de la mémoire de la Deuxième Guerre. Ces propos illustrent bien la flexibilité de la culture inuit : celle-ci s'approprie aisément des éléments étrangers pour les intégrer à son système de représentation ou à ses traditions<sup>43</sup>.

Par ailleurs, la souveraineté territoriale fut aussi abordée comme explication du rôle de la DEW Line, une explication qui aurait assurément fait dérailler le débat canadien sur la perte de souveraineté causée par la DEW Line, mais qui ne manque pas de bon sens :

*Do you know what was the purpose of the DEW Line?*

I was never told about it, but I heard some rumours about the White men protecting the Inuit.

*Against who?*

I am not too sure what they were there for, but personally I think that it was to claim our land as Canada, or part of Canada. That's what I thought, for people from across the sea that might come and try to claim our land as theirs. We had heard about the Russians,

<sup>43</sup> De la même manière, plusieurs éléments étrangers ont été intégrés à la culture inuit à travers l'histoire : l'écriture syllabique, la religion chrétienne, les armes à feu. La capacité d'appropriation et d'interprétation de la culture est constatée autant à travers des éléments symboliques que matériels.

but they never really explained to me why the DEW Line was there, but I used to think that the Russians might come over and try to claim our land as theirs. I thought the protection was just for that. We knew nothing about a war so... (Paniaq)

Quoi qu'il en soit, l'information diffusée à propos du contexte mondial demeura tout de même élémentaire, ce qui contribua à la construction d'une image des Russes en tant qu'êtres malintentionnés, qu'ennemis. Plusieurs informateurs se gardent néanmoins de considérer les Soviétiques négativement puisque, comme l'explique Koomarjuk, « I haven't experienced them in a bad way and I cannot even talk about them ». Malgré tout, un parti pris pour les Américains et les Canadiens découla de leur fréquentation et de leur aide, menant à une forme de démonisation des Soviétiques. Cette représentation des Russes se révéla fort utile localement puisqu'elle permit à une aînée d'élaborer un récit à propos d'une étrange disparition. Plusieurs membres de la famille de Ruth Siakuluk furent portés disparus lors d'un voyage d'approvisionnement dans la région de Cape Dorset au début des années 1940. D'après son récit, des traces d'avion auraient été découvertes à proximité de leur traîneau déserté, les occupants et les chiens ayant disparu, probablement enlevés par des Russes :

They were returning to our winter camp with Qidlaq and my mother got sick and they were left behind [by the two other teams] but still close to them, not far. At that time, there used to be planes flying around, because of the war<sup>44</sup>. [...]

The other team of travelers going to Kinngait (Cape Dorset), found their stuff and that's when they suspected that my family was stolen. Their things were still there but the people and the dogs were missing. Everybody sort of knew about this. The travelers from Kinngait and the caribou hunters knew where their kamotiks were. [...] It was a fact that they were abducted.

*Who abducted them?*

They believed it's the Russians who abducted them.

*Why?*

They believed that because some hunters in the area of Kinngait were also missing. [...]

*How did you know it was the Russians?*

We didn't know for quite a while until people learned that the Russians abduct people.

Ainsi, l'arrivée de la DEW Line et l'information qu'elle apporta à propos du monde extérieur influencèrent l'histoire locale et permirent à quelques personnes de créer du sens avec un événement qui demeurait inexpliqué. Aussi, les Russes furent identifiés comme étant les auteurs de cette disparition et de quelques autres en différents endroits de l'Arctique de l'Est, utilisant des avions qui, dans les souvenirs de Ruth Siakuluk, paraissaient différents de

---

<sup>44</sup> Il s'agit peut-être d'avions américains et canadiens servant à la photographie du territoire arctique au cours de la Deuxième Guerre. Ces vols sont souvent mentionnés dans les archives de l'époque.

ceux du Canada et des États-Unis<sup>45</sup>. Ce récit ouvrit la voie à l'explication d'un autre événement datant de la fin des années 1940, la distribution des « Eskimo disc numbers » :

I heard about the Russians that stole Inuit from their camps. Ruth Siakuluk's parents were taken by Russians and I heard about another family from Keewatin area that were taken also. I think because of that, the Government had started identification by giving Inuit "E5" numbers. I was a child then. [...] We were each given these tags so the Government could keep track (D. Irqittuq).

Malgré l'incertitude et le statut de rumeur de ce récit, celui-ci joue un rôle fort important en créant du sens dans certaines sphères obscures de la réalité des Inuit du bassin de Foxe. Pour comprendre le rôle local de ce récit, on doit s'éloigner d'une définition populaire de la rumeur qui s'attarde au statut de demi-vérité ou de fantaisie de celle-ci. En effet, la vérité est déterminée culturellement et socialement, aussi doit-elle parfois être mise de côté pour comprendre son sens dans une autre perspective. La définition de la rumeur donnée par Shibutani (1966, cité dans Gritti 1978 : 84) évite le piège du jugement de la véracité d'un récit – qui suggérerait, pour construire une histoire objective, de mettre de côté une telle information – et met plutôt l'accent sur l'aspect communicationnel de la rumeur, sur le désir des hommes de comprendre un phénomène. Pour l'auteur, la rumeur est « [...] une négociation collective qui a pour objet l'activité cognitive et communicationnelle. Elle révèle que des hommes pris ensemble dans une situation ambiguë s'efforcent d'en construire une interprétation signifiante en mettant en commun leurs ressources intellectuelles » (Shibutani 1966, cité dans Gritti 1978 : 84). Cette définition, plus proche de l'anthropologie, permet de comprendre que le récit de Ruth Siakuluk tente de combler l'absence d'explication d'une disparition fort importante pour elle. Quant à l'adoption du récit par d'autres personnes, Vansina avance que, dans certaines conditions, les rumeurs peuvent devenir partie intégrante de l'histoire orale locale, comme c'est le cas ici : « Rumors that are not contradicted survive and become part of the store of oral history, later also of oral tradition (Vansina 1985 : 6) ». En regard de ces commentaires, on constate que le degré de véracité du récit, tel que considéré dans une analyse « objective », importe peu, puisque ce dernier possède une valeur explicative qui permet, dans une perspective locale, de combler certains trous du passé, au moins pour

<sup>45</sup> Rencontré à Iqaluit dans le cadre du séminaire IPSSAS 2003, Kenn Harper m'a mentionné qu'il connaissait bien cette histoire et qu'il l'avait entendue pour la première fois au cours des années 1970. Selon lui, il s'agit d'une histoire sans intérêt qui a tendance à se modifier à travers le temps, puisque la première fois qu'il l'a entendue, des sous-marins allemands étaient responsables des disparitions. Quoi qu'il en soit, le degré de véracité des propos de Ruth Siakuluk est sans intérêt ici puisque l'objet de cette étude est précisément d'étudier la perspective inuit sur le passé.

quelque temps. Il a donc été inclus dans l'histoire orale des Amitturmiut et fait maintenant partie de plusieurs mémoires.

Par ailleurs, les récits soulevant la possibilité du passage de Russes dans la région sont appuyés par d'autres rumeurs qui renforcent cette idée. À ce titre, une rumeur stipule qu'une cache contenant du carburant, des bombes et des armes fut trouvée par un Inuk sur la péninsule de Melville (Nuvviaq ; N. Siakuluk). Le dépôt en question fut attribué à une action des Soviétiques, mais il semble que personne ne l'ait retrouvé par la suite. Dans le même sens, on soupçonna un avion non identifié qui survola Arctic Bay d'appartenir aux Russes :

They say it was dark and they could hear the plane flying closer. That plane probably saw the lights and that's why it was circling the village. They were all asked to turn off all of their lights. They suspected the Russians<sup>46</sup> (Nuvviaq).

Comme on peut le constater, l'information avancée à propos de la Guerre froide fut largement réinterprétée et incluse dans les récits de plusieurs personnes, s'insérant du même coup dans la construction locale du monde et de son histoire. Cette construction demeure en évolution constante puisqu'elle s'approprie fréquemment de nouvelles données qui permettent d'asseoir, de préciser ou de réinventer les mémoires et les récits en fonction des changements contextuels et du passage du temps. Ceux-ci amènent de nouvelles perspectives qui transforment la lecture du passé et renouvellent la narration des souvenirs qui conserve une part des récits passés et une part de réinterprétation du passé à partir des nouvelles données.

### ***De la DEW Line au North Warning System : la rupture d'un engagement social***

Nous avons pu observer dans les pages précédentes que les perceptions et les mémoires des aînés à propos de la présence d'Akilliq au cours de ses premières années d'existence sont marquées par un discours à tendance plutôt favorable malgré les quelques nuances soulignées. En effet, la plupart des commentaires vont dans le sens d'une appréciation de cette présence. Ce discours prend tout son sens et son éclat lorsqu'il est confronté à la perception inuit de la station Fox Main depuis la mise hors-service de la DEW Line et le remplacement de cette dernière par le North Warning System vers 1989. Le changement de discours est draconien entre les deux périodes : si le personnel de la DEW Line est remémoré comme plein de bonne volonté et prêt à aider les Inuit de multiples manières, le portrait change dans le cas

---

<sup>46</sup> Un événement similaire est rapporté dans la revue *Eskimo* en 1956 : « Un gros quadrimoteur passe très bas, photographiant le pays sans doute. Le lendemain, émotion intense au poste : les Russes sont à notre porte, ni plus ni moins, affirment certains » (Lorson 1956 : 18).

du NWS et de ses travailleurs, qui sont critiqués, entre autres, pour l'existence parallèle qu'ils semblent mener, ne portant aucune considération aux Inuit voisins et à la communauté de Hall Beach. De la même manière, l'équipe du NWS est critiquée pour son manque de générosité, des propos qui détonnent par rapport aux éloges lancés aux DEW Liners :

[...] I could say that the DEW Line is not there to support the Inuit. They are only there for their own purpose. I feel that if they are going to be there that they should be of more assistance to the Inuit. They are in the land of the Inuit so I feel that they should in some ways give assistance to the Inuit (Kaermerk).

Yes, back then there was many job opportunities. Once the Canadians took over the sites, they told us there would be more jobs for the Inuit, but none came out. [...] Today there are only few Inuit workers there (Nuvviaq).

The DEW Line was great for the Inuit, but the DEW Liners we got now and the first ones are really different. The first ones were really willing to help us and were different from these ones who totally ignore us. And since moving here from our camp, the DEW Line used to have lots of Qallunaat and during Christmas, we used to be invited up to the site for a feast. They used to give our children presents and whatever food was leftover, they used to give us, instead of just throwing it all out. That's how the DEW Liners were before. Nowadays with the actual DEW Liners, it's totally different (D. Irqittuq).

Il ressort de ces propos que les Amitturmiut constatent avec déception, à la suite de la disparition de la DEW Line, le bris de liens sociaux et d'échanges fort importants. Ces commentaires tendent à montrer que la perception positive des premières années d'existence d'Akilliq est rehaussée par le changement dans les pratiques et le désengagement des employés actuels du site auprès de la population de Hall Beach. En effet, Fox Main n'employait que deux Sanirajamiut en 2002, une situation déplaisante pour une communauté qui affiche un taux de chômage ahurissant. De la même manière, les liens sociaux et économiques qui unissaient le site et la communauté ont été pour la plupart rompus, mettant un terme au bon voisinage qui existait auparavant. On constate donc que les commentaires critiques à propos de la station Fox ne portent pas tant sur sa présence ou sur les dérangements qu'elle a entraînés, que sur son actuel (dés)engagement autant économique que symbolique dans l'univers local. De la même manière, les commentaires présentés plus haut autour du désengagement des nouveaux DEW Liners soulignent l'importance des rapports sociaux dans la construction des mémoires inuit : les premiers Akillirmiut, qui étaient engagés dans des relations prenant de multiples formes avec les Inuit, occupent une place de choix dans les mémoires des aînés qui leur attribuent un caractère positif. À l'inverse, les travailleurs des dernières années, qui ne sont engagés dans aucune relation sociale avec les Amitturmiut, sont critiqués et peu appréciés.

Les commentaires précédents ouvrent d'ailleurs la voie à une hypothèse concernant la construction d'une mémoire positive des premières années d'Akilliq : plutôt que de remettre en question la légitimité de la présence de la station sur la péninsule, les Amitturmiut auraient inclus Fox Main dans leur construction du monde et dans leurs réseaux sociaux d'échange. À titre d'exemple, le dépotoir et l'aide apportée par les Akillirmiut (nourriture, aide médicale) ont été intégrés au système économique des Amitturmiut, ce qui du coup inclut la DEW Line en tant que participant dans le réseau de distribution des ressources. De la même manière, certaines infrastructures (radars, tours) ont été incorporées dans le paysage local et ajoutées aux savoirs traditionnels concernant le territoire, fondant ces nouveaux éléments dans le construit culturel et identitaire local. Dans le même ordre d'idées, lorsque des Amitturmiut furent embauchés par la DEW Line, leur participation aux sphères du partage ne fut pas interrompue par le travail et ils purent contribuer au bien-être commun en achetant des bateaux et de l'équipement pour leurs proches. Il n'y eut donc pas de rupture franche entre les travailleurs et les chasseurs, ce qui permit de conserver les liens sociaux intacts et assura la continuité de la culture et du mode de vie inuit jusqu'au milieu des années 1960. Cette inclusion positive de la station Fox Main dans la construction sociale et culturelle locale semble d'ailleurs se confirmer dans le discours des participants, qui ne la définissent pas en tant qu'agent de changements importants ou de colonisation interne sur la péninsule de Melville, contrairement aux diverses agences de l'État canadien. La construction du monde des Amitturmiut aurait donc été suffisamment flexible pour inclure un nouvel élément tel Akilliq dans ses structures. D'autre part, cette inclusion souligne au passage l'importance pour les Amitturmiut du partage et de l'engagement dans l'univers local. En effet, une partie du discours critique inuit à propos d'Akilliq s'attache au développement économique, non pas en termes de productivité, mais en termes de redistribution et de participation à la vie commune, au bien-être local. Aux yeux des Inuit, Fox Main participait beaucoup plus au bien commun dans ses premières années d'existence. Quoi qu'il en soit, ce passage de la DEW Line vers le NWS a créé des souvenirs liés à l'époque de la DEW Line, qui maintenant apparaît comme le « bon vieux temps », ce qui permet aujourd'hui aux aînés de dire que « rien n'est plus comme avant » (Candau 1996 : 107).

## **Conclusion**

L'arrivée de la DEW Line dans l'Arctique de l'est canadien, nous l'avons vu dans les pages précédentes, a eu des implications pour les Inuit qui habitaient et parcouraient le territoire près des postes de ce système de défense « continentale ». En effet, l'érection des infrastructures de ce réseau a participé à l'accélération du développement de la région et, du même coup, a provoqué la mutation, parfois directe, parfois indirecte, des conditions culturelles et sociales d'existence des Inuit.

Pour aborder ce sujet dans une perspective inuit, ce que je cherchais à faire, je devais d'abord mettre en contexte divers éléments pour saisir la portée de l'installation de la station de radar Fox Main sur la péninsule de Melville. Le chapitre deux a servi à présenter ces points de repère. Ainsi, nous avons pu constater que, lors de l'érection du poste Fox Main, les Amitturmiut n'en étaient pas à leurs premières rencontres avec les Qallunaat et leur culture. En effet, le monde occidental avait laissé sa trace sur la technologie, l'économie, la vie spirituelle et bien d'autres champs de la culture inuit depuis quelques siècles déjà. Lors de l'arrivée de la DEW Line, il existait déjà une histoire des contacts interculturels entre Qallunaat et Amitturmiut.

Le chapitre deux a aussi permis d'exposer le contexte politique mondial au sein duquel est né le projet d'érection de la DEW Line, la Guerre froide. Le Canada, qui fut impliqué par défaut dans la construction de l'écran protecteur DEW, trouva dans ce projet l'occasion – et l'obligation – de se lancer dans le développement du Nord afin d'y assurer sa présence et de répondre aux critiques concernant le peu de soins apportés aux populations inuit. La dernière partie de ce chapitre présentait, elle, l'implantation de la station Fox Main de la DEW Line sur la péninsule de Melville et ses implications pour les Amitturmiut à partir de données d'archives et de témoignages d'anciens travailleurs. Ce chapitre a donc permis de bâtir une référence pour mettre en relief certaines différences avec les perceptions inuit sur le même sujet.

Le chapitre trois représente la plus importante partie de cette recherche puisqu'il se compose des récits de mémoire des Inuit interrogés, présentant ainsi une perspective inuit à propos de la présence de Fox Main sur la péninsule de Melville, de son érection et des premières années de voisinage. Les trois sous-questions de recherche qui animent ce mémoire

ont trouvé leur réponse plus précisément dans cette partie du mémoire. Un bref retour sur ces interrogations permettra de faire une synthèse de cette recherche.

Le premier questionnement concernait la perception inuit de la présence de Fox Main et de la place qui lui était accordée dans cette vision du monde. Comme nous l'avons vu, la présence de la station est fort peu contestée dans les discours des Inuit interrogés, leurs propos présentant plutôt des arguments favorables au voisinage de Fox Main. La relation que les Inuit entretiennent avec leur territoire explique en partie cette acceptation puisque l'idée de propriété privée, qui caractérise la conception occidentale, n'existe pas dans cette culture : le territoire appartient principalement à ceux qui le parcourent et l'habitent. Parmi les principaux points qui justifient l'acceptation de la présence de la station et la création de mémoires favorables, on retrouve aussi l'accès à de nouvelles ressources découlant de l'existence d'un dépotoir à Fox Main. Les personnes interrogées ont souligné à plusieurs reprises les bienfaits de Fox, qui leur fournissait des matériaux impossibles à trouver auparavant (bois, tissus, récipients, etc.). Comme le mentionnait Paniaq, le dépotoir, avec ses articles gratuits, venait même mettre un frein au monopole de la CBH. À propos de la présence de Fox Main, les principales critiques concernent les dégâts causés à l'environnement à la suite de l'enfouissement de déchets, une préoccupation qui semble plutôt récente. Néanmoins, ces mémoires ne renversent pas la perception positive du site : comme nous l'avons vu, l'appréciation de Fox Main est généralisée. D'autres commentaires viennent aussi nuancer cette perception favorable de la présence de la station, mais ils sont souvent uniques et prennent leurs racines dans les mémoires individuelles. Il est par ailleurs intéressant de constater que cette tendance à fabriquer des mémoires positives de la station Fox Main rejoint celle qui a été exposée par Mélanie Gagnon dans ses recherches sur la base de Frobisher Bay (1999).

En ce qui a trait à la place accordée à la station dans la construction inuit du monde, il apparaît que Fox y ait été intégrée comme partie prenante, qu'elle y ait été incorporée. En effet, l'insertion de certaines infrastructures comme repères dans le système local de navigation, l'inclusion du dépotoir dans l'économie locale et l'utilisation des services de santé dans les habitudes des Amitturmiut montrent une construction du monde flexible qui a su ajouter des éléments nouveaux à son système. Dans le même sens, la station n'est pas reconnue par les Inuit comme un agent important ayant participé à la chute du mode de vie

« traditionnel ». Au contraire, la présence de Fox a permis de le perpétuer quelque temps, jusqu'à ce que l'État intervienne par l'application de lois et la création de Hall Beach. Il ressort du discours de plusieurs informateurs que les changements sociaux et culturels qui touchèrent les habitants du nord du bassin de Foxe sont, en partie, issus du choix des Inuit d'accepter ces changements. Comme on le constate, cette perspective éloigne les Amitturmiut de certains discours contemporains qui créent des identités « victimes » menant à la déresponsabilisation des « récepteurs » du changement et de l'acculturation. En effet, par rapport aux transformations amenées par la DEW Line, les personnes interrogées se perçoivent bien souvent comme des acteurs, et non comme des spectateurs sans contrôle sur la situation. En définitive, les Inuit interrogés considèrent que Fox Main, dans ses premières années, a apporté plus de bien que de mal aux Inuit, comme le montre le commentaire suivant : « I can't think of anything negative about the coming of the DEW Line. They were a big help. To this day, I am thankful for their arrival » (D. Iqittuq).

La perception inuit présentée dans ce mémoire se démarque sur plusieurs points de celle que donnent les sources occidentales sur les mêmes événements. Bien que les deux perspectives puissent être vues en complémentarité, puisque chacune couvre des aspects que l'autre laisse de côté, il demeure que certaines dimensions démontrent des perspectives qui s'opposent. La présence de Fox Main est l'un des aspects sur lesquels il y a confrontation. Comme nous l'avons vu dans le chapitre deux, plusieurs auteurs et agents gouvernementaux considéraient que la présence de Fox Main nuirait aux Amitturmiut en les détournant du mode de vie traditionnel et de l'autosuffisance. Cependant, ces écrits ne soulèvent pas la question d'un intérêt des Inuit pour un changement de mode de vie. Or, nous l'avons vu, les Inuit se présentent souvent comme acteurs et actifs dans leurs récits de mémoire. Plusieurs ont affirmé avoir choisi délibérément le travail salarié, une solution aux incertitudes de la vie nomade. Autour du travail salarié, on constate qu'il y a d'autres divergences. Plusieurs Inuit soulignent avoir agi de manière à être embauchés à Fox Main et d'avoir été actifs pour y trouver une place, un rôle que l'on ne retrouve pas dans les archives. Celles-ci mentionnent que les Inuit ont été sélectionnés par les administrateurs, qu'ils ont été transportés, niant par ces termes neutres le rôle actif que les Inuit se donnent<sup>1</sup>. Cette manière de voir se retrouve aussi dans le

---

<sup>1</sup> Gagnon (2002 : 307-313) constate le même phénomène : la perspective occidentale tend à neutraliser le rôle d'acteurs que se donnent les Inuit dans leurs récits.

texte de l'accord sur la construction du réseau, qui mentionne que les Inuit « are in a primitive state of social development » (Canada 1955a). Le texte va plus loin puisqu'il n'accorde aucun droit décisionnel aux Inuit et ne fait état d'aucun processus consultatif possible en ce qui a trait aux questions qui les concernent. D'autre part, il y a aussi confrontation entre les deux perspectives autour de la perception du dépotoir : du côté occidental, la récupération de matériaux et de denrées par les Amitturmiut semble causer des maux de têtes aux administrateurs, qui considèrent cette pratique immorale et dégradante, alors que la perspective inuit souligne l'appréciation de ces nouvelles ressources améliorant la qualité de vie de la population et diminuant les incertitudes du mode de vie traditionnel.

La deuxième question guidant cette recherche s'intéressait aux relations entre les Inuit et les Occidentaux telles que remémorées par les Inuit. Il ressort des divers témoignages présentés que ces relations ont été superficielles dans bien des cas, la barrière du langage ne permettant pas des échanges poussés. Néanmoins, les personnes interrogées considèrent généralement qu'elles ont été traitées avec respect et que les relations entre les Inuit et les Qallunaat étaient bonnes. En effet, l'expérience de cohabitation entre les DEW Liners et les travailleurs inuit semble être remémorée positivement dans la plupart des cas. À propos des relations interculturelles, les commentaires des Inuit rejoignent ceux des ex-DEW Liners interrogés, qui se souvenaient aussi d'un voisinage agréable. Cependant, certains récits rapportent que les relations de pouvoir et les règlements (interdiction de fréquenter les Inuit hors du travail) ont nui au développement d'amitiés entre travailleurs. Malgré ces obstacles, plusieurs employés inuit se sont liés d'amitié avec des collègues blancs. Par ailleurs, plusieurs travailleurs inuit ont souligné que le type de poste occupé jouait un rôle dans la structuration des relations, l'amitié se développant plutôt entre collègues. De leur côté, les femmes de ces travailleurs inuit ont connu peu de contacts sociaux avec les employés blancs même si elles habitaient sur le site, les règlements de la station étant très stricts en ce qui a trait aux relations entre DEW Liners et femmes inuit ; celles-ci ont en quelque sorte été exclues des relations interculturelles. De la même manière, les Amitturmiut qui ne travaillaient pas sur le site ont construit des relations superficielles avec les DEW Liners, puisqu'ils fréquentaient Fox Main principalement pour le dépotoir et pour échanger de l'artisanat. Quoiqu'il en soit, les contacts avec les DEW Liners sont remémorés comme étant corrects, respectueux, et ne forment pas un bassin de souvenirs douloureux. Ces bonnes relations avec les premiers DEW Liners sont

mises en relief par le discours à propos de l'actuelle équipe du site. Les personnes interrogées considèrent que ces nouveaux DEW Liners ne portent aucun intérêt aux Inuit et qu'ils vivent une existence complètement parallèle, une attitude fort critiquée.

Dans un autre ordre d'idées, les relations entre Inuit de diverses régions ont aussi été abordées au cours des entrevues. Comme nous l'avons vu, l'érection de la DEW Line a entraîné un brassage de la population inuit sans précédent. Le cas de Fox Main est intéressant à ce sujet puisque des Inuit en provenance de plusieurs régions de l'Arctique canadien s'y sont rencontrés. Les personnes interrogées soulignent la bonne entente qui régnait entre les Inuit et la découverte des différences et des ressemblances – en ce qui a trait à la langue et à la culture – entre Inuit de diverses provenances. Ceci m'amène d'ailleurs à poser l'hypothèse que la construction d'une identité commune aux Inuit canadiens découlerait en partie de ces rencontres issues du brassage créé par la DEW Line. La politisation des Inuit, qui mena aux revendications des années 1970, viendrait en partie de l'érection du réseau DEW et du côtoiement de jeunes Inuit de tout le Nord canadien.

Finalement, la dernière sous-question abordée ici allait comme suit : « Comment le conflit de la Guerre froide, opposant principalement les Américains aux Russes, a-t-il été compris par les Inuit et comment ceux-ci interprètent-ils la mission de la DEW Line ? » À partir des témoignages entendus, il est possible d'établir que la connaissance du contexte de guerre froide fut postérieure à l'érection de Fox Main. Les DEW Liners, les employés de la CBH et les missionnaires participèrent donc à la création de cette connaissance marquée d'un parti pris pour les Américains ; en règle générale, les Inuit possèdent une connaissance du conflit qui est assez proche de celle des Occidentaux, donnant aux Soviétiques le rôle de l'ennemi et de l'envahisseur potentiel. On constate cependant que les raisons idéologiques menant à ces tensions entre les États-Unis et l'URSS demeurent inexplicables pour les Inuit interrogés. Cette connaissance partielle du contexte mondial donna lieu à la création de l'image des Russes comme méchants, ce qui permit de les intégrer, après un travail de réinterprétation de ces nouvelles données, dans les récits locaux. La construction de cette image ouvrit donc de nouvelles voies au désir de comprendre de certains Amitturmiut.

Par ailleurs, nous l'avons vu, la mission de la DEW Line est aussi le sujet de réinterprétations : pour plusieurs personnes, la protection des Inuit fait partie des raisons ayant conduit à l'érection du réseau ; pour d'autres, la construction de la DEW Line avait pour but

de former les communautés sédentaires. De la même manière, plusieurs informateurs avancent que les DEW Liners avaient pour mission d'aider les Inuit, une idée qui ne figurait certainement pas parmi les priorités des penseurs du réseau. Certains récits montrent donc une réappropriation de la DEW Line par les Inuit ; ceux-ci ont ajouté à l'information obtenue des significations en accord avec leur compréhension du monde et répondant à des interrogations qui leur sont propres.

Comme il a été possible de le constater à travers cette recherche, la perspective inuit présentée ici se distingue en plusieurs points de celle que les documents occidentaux fournissent. Ces différences proviennent, entre autres, d'un rapport au passé qui n'est pas le même dans les deux cultures. En effet, nous l'avons vu dans le premier chapitre de ce mémoire, la construction du passé et de la mémoire varie d'une culture à l'autre, entraînant des perspectives qui peuvent différer à propos d'un même événement. À ce sujet, les extraits d'entrevues présentés dans le dernier chapitre m'ont fourni l'occasion d'explorer certaines dimensions de la construction culturelle de la mémoire inuit. J'exposerai, en guise de conclusion, quelques observations et réflexions à ce sujet à partir du matériel récolté au cours de cette étude. Il s'agit là d'une manière d'élargir la question générale qui animait cette recherche afin de dépasser le simple contenu des mémoires.

Nous l'avons vu dans le premier chapitre, la mémoire est traversée d'un double mouvement voguant de la singularité à la collectivité. Les récits de mémoire qui ont été recueillis au cours de cette recherche sont définitivement ancrés dans cette logique de construction d'une représentation du passé : d'une part, les souvenirs des aînés et leurs analyses de la période étudiée ici sont souvent très personnels, d'autre part, leurs récits sont traversés par plusieurs thèmes et réminiscences qui semblent faire partie d'un bagage commun, d'une mémoire collective. Néanmoins, la construction inuit de la mémoire, du moins celle des aînés interrogés ici, semble accorder plus d'importance à l'aspect individuel des souvenirs, poussant l'expérience personnelle en avant-scène dans les entrevues. Comme l'avance Laugrand (2002b : 104), les personnes interrogées préfèrent discuter de leurs propres expériences et n'accordent que peu d'importance aux généralisations à propos du passé. Cette construction culturelle s'est manifestée dans les propos de certains informateurs qui ont mentionné à quelques reprises qu'ils ne possédaient aucune histoire particulière à propos du sujet abordé, soulignant du coup l'importance de l'expérience individuelle dans la constitution

d'une représentation du passé. De la même manière, les personnes rencontrées n'hésitaient pas à me référer à d'autres interlocuteurs, évitant les propos rapportés et les généralisations. Ce faisant, l'expérience collective et les souvenirs communs ne trouvent que peu de place dans les récits inuit. À ce titre, il est intéressant de constater que les récits de Kaunak et de Kanatsiak à propos de leur première rencontre avec des DEW Liners ne soulignent pas les mêmes éléments, s'accrochant à leur expérience personnelle de l'événement, et vont même jusqu'à se contredire à propos des échanges commerciaux<sup>2</sup>.

Malgré cette propension à favoriser des mémoires beaucoup plus individuelles que collectives, on constate que de nombreux éléments du passé se retrouvent dans les différents récits et les mémoires des participants, leur fournissant des points d'ancrage pour bâtir les souvenirs personnels, ce qu'il serait permis d'identifier comme étant des cadres de la mémoire (Halbwachs 1994 [1925]). Ces éléments collectifs qui traversent les souvenirs participent à donner vie à l'identité de groupe tout en fournissant du sens et de la cohérence aux récits de chacun. À ce titre, la rencontre, près de Hall Lake, des premiers DEW Liners narrée par Kanatsiak et Kaunak semble être un élément de mémoire commune, un événement remémoré par tous et permettant entre autres de se repérer dans le temps. Cette mémoire est partagée par plusieurs personnes et revêt ainsi un sens collectif. Cependant, son usage conserve un caractère très personnel, rappelant encore l'importance de la créativité individuelle dans la construction du passé. Ainsi, cette première rencontre avec des DEW Liners est réappropriée par d'autres personnes qui l'incluent dans leur propre récit à quelques reprises, tout en lui accordant une place différente, entre autres celle de marqueur temporel :

We were the only camp here when there used to be quite a few planes daily that were transporting their stuffs like trucks, tents. When the men who were out caribou hunting came across them, we found out later that it was the DEW Liners, in March 1955 (Qammaniq).

Dans le même sens, la construction de l'infirmerie de Hall Beach et sa destruction par un incendie quelques mois plus tard font partie des éléments de mémoire communs à tous les participants. Encore ici, le rôle de ces événements phares semble être celui de cadre dans bien des cas, ponctuant le temps, le découpant<sup>3</sup>. Par ces points de repère, on constate que la construction inuit du passé et du temps qui passe s'effectue le plus souvent en relation avec

---

<sup>2</sup> Voir la page 100-101.

<sup>3</sup> Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, ces cadres sont nécessaires au bon fonctionnement de la mémoire (Halbwachs 1994 [1925]).

d'autres événements qui servent de références. En effet, l'usage de dates est sporadique et celles-ci sont souvent très approximatives<sup>4</sup>. Le passé ne semble donc pas être reconstruit de manière chronologique par les personnes interrogées ; celles-ci préfèrent bâtir des récits qui vont et viennent dans le temps. Malgré cette tendance, j'ai pu constater que certains informateurs semblaient relativement à l'aise avec un rapport au temps chronologique, soulignant une probable redéfinition de la construction du passé qui aurait cours<sup>5</sup>. L'introduction de l'écriture et les avancées de la culture occidentale dans l'Arctique (médias, contacts interculturels) participent peut-être de la naissance de « nouveaux aînés » dont la mémoire sera ordonnée de manière plus chronologique. Quoi qu'il en soit, les éléments de mémoire partagés par les personnes interrogées demeurent peu nombreux et sont généralement intégrés dans des récits plus personnels. En ce sens, il ne semble pas exister un fort désir de créer une mémoire commune et uniforme à propos de la présence de la DEW Line, bien que plusieurs souvenirs aillent dans la même direction.

Dans le même ordre d'idées, l'individualité de la mémoire inuit, si elle présente l'avantage de laisser libre le champ des expériences personnelles, ouvre du même coup la porte à des souvenirs conflictuels. Certaines parties des entrevues récoltées se contredisent effectivement, ce qui est désarçonnant pour le chercheur débutant qui tente de donner un sens aux multiples récits entendus. À ce titre, les questions autour du contrôle de l'accès au site Fox Main ont généré plus d'incertitudes que d'éclairage.

Une autre caractéristique de la mémoire réside, comme nous l'avons vu dans le chapitre un, dans sa construction par le dialogue, les autres personnes agissant comme éléments stimulateurs. En effet, un narrateur qui agirait seul aurait beaucoup plus de difficulté à établir une reconstruction du passé. Néanmoins, ce processus dialogique peut aussi être vu comme l'inclusion d'un élément perturbateur qui contribue à construire le discours mémoriel dans un sens particulier. Les récits des aînés interrogés n'échappent pas à cette logique puisqu'ils sont construits en fonction des récepteurs et de leurs interventions. Ainsi, j'ai pu constater dans plusieurs cas que les propos étaient orientés en fonction d'un auditeur

---

<sup>4</sup> À ce titre, je retiens une anecdote qui illustre bien l'inconfort qui existe quant à l'usage de dates chez les Inuit interrogés. Lors d'une entrevue, un informateur me présenta quelques photos prises alors qu'il travaillait à Fox Main. Questionné sur le moment auquel une photo fut prise, l'Inuk hésita entre 1965 et 1985, laissant un jeu de vingt ans séparer les deux possibilités.

<sup>5</sup> Nancy Wachowich constate le même phénomène dans son recueil (Wachowich 1999 : 5).

qallunaaq. À titre d'exemple, les narrateurs ont fréquemment insisté sur le fait qu'à cette époque, ils utilisaient des chiens pour voyager, une précision qui n'aurait pas été nécessaire pour un destinataire inuk<sup>6</sup>. Plusieurs autres spécifications à propos de la culture inuit marquent la différence culturelle entre les interlocuteurs :

*Did you stay a while, trading with them?*

No, they were there only during that spring. We barely had a chance to trade with them because they were mostly left alone. Inuit were never hunting up inland except when they went caribou hunting. They were not going fishing during winter, only in spring (Kaunak).

Back in 1955, we had no ski-doo or truck, so we only travelled by dog team (D. Irqittuq).

Comme on le constate, la construction des réponses est directement influencée par la présence du chercheur et son identité culturelle (qallunaaq). Aussi, ces réponses pourraient être comprises comme une affirmation de l'identité inuit dans le contexte interculturel de l'entrevue. Cette hypothèse va dans le sens des réflexions de Candau (1996 : 119) lorsqu'il avance que la mémoire et l'identité sont si près l'une de l'autre qu'il est presque vain de tenter de les distinguer, ce qui revient à dire que parler du passé, c'est parler de soi-même. En ce sens, étaler des souvenirs dépasse largement la diffusion d'information à propos du passé : il s'agit d'un discours à propos de l'identité, à propos de l'image que le narrateur veut dresser de lui-même. Les entrevues furent un lieu d'affirmation identitaire pour nombre de participants désireux de marquer leur « inuicité ». Cette mise de l'avant de l'identité inuit se retrouve clairement dans le discours d'un aîné ; il montre une volonté claire de marquer la différence entre Blancs et Inuit à propos de leur construction respective du passé :

*Do you remember the arrival of the DEW Line and your work there? Can you tell me about these?*

Yes, I can tell you a bit about them. If I were a Qallunaaq, I would have forgotten about them because it is not written (Nuvviaq).

Par ailleurs, les récits récoltés présentent un autre aspect intéressant quant à l'importance accordée aux déplacements et aux voyages dans les souvenirs des hommes interrogés. Cette caractéristique scande certains récits, leur donne une structure. Cette manière de construire la mémoire provient probablement du nomadisme inuit et révèle toute l'importance des liens avec les lieux<sup>7</sup>. Ainsi, si les Inuit construisent symboliquement le

<sup>6</sup> Lors du séminaire IPSSAS 2003, Jean Briggs a souligné le fait que les locuteurs de l'inuktitut construisent leurs phrases à propos des déplacements en spécifiant le moyen de transport. Il reste que plusieurs interventions faisaient mention des traîneaux à chiens sans parler de voyages ou de déplacements.

<sup>7</sup> Comme le mentionne Collignon (1996 : 44), le territoire « [...] porte l'histoire des hommes qui y vivent comme de ceux qui y ont vécu et dont la mémoire s'accroche aux lieux ». Cette caractéristique mémorielle n'est pas propre à la culture inuit, mais semble y être particulièrement importante.

territoire, ce dernier semble aussi participer à la structuration des souvenirs en une mémoire voyageuse qui accroche des réminiscences en divers lieux. Noah Siakuluk, par exemple, se souvient des avancées de la construction d'Akilliq à travers ses voyages vers Igloolik. De la même manière, deux ex-travailleurs ont spontanément raconté en détail l'itinéraire qui les a menés à Yellowknife ou à Leduc pour leur formation, ponctuant le récit de petites anecdotes. Ce souvenir semble d'ailleurs être parmi les plus importants de leur expérience dans le Sud :

We went to Yellowknife as pure Inuks. We were three of us from Qimmiqturvik. We stayed at the site for one night. When we got to Iqaluit, they bought us some clothes, new clothes and shoes that we could use in Yellowknife. Ones would be used at work and ones for leisure. When we got to Montréal, we got stuck for four days. After the 4th day, we started to travel on a train towards Edmonton. Once we started off from Montréal, we stopped at Ottawa. We went off again on a train, we travelled day, night, day, and we stopped in Winnipeg. They asked us to walk around, so we went to some stores and got back. Maybe we stopped for refuelling. Once we started again, we travelled day, night and another night. When day came, we stopped and they asked us to get off and that was our final ride with that. We got off thinking it was a quick stop, leaving our stuff in our rooms. That was the time we lost our luggage (Nuvviaq).

Dans un autre ordre d'idées, la constitution d'une perception favorable de la présence de la station Fox Main, telle que présentée dans le chapitre trois, révèle probablement une caractéristique de la construction inuit de la mémoire. À ce sujet, Laugrand avance que « [...] les Inuit jettent volontiers au rebut des pans entiers de leur histoire » afin d'éviter la création d'une mémoire douloureuse qui affecterait la vie quotidienne des porteurs de ces souvenirs amers (Laugrand 2002b : 110). Cette manière de construire la mémoire est aussi une invitation à vivre dans un monde exempt de rancune et plutôt tourné vers le bien-être. Les récits des aînés interrogés s'inscrivent dans cette tendance puisqu'ils apparaissent percés de trous de mémoire à quelques endroits, les noms de disparus étant rarement mentionnés et les expériences douloureuses narrées avec parcimonie. On comprend donc l'importance de l'oubli dans la constitution inuit de la mémoire, une caractéristique qui éloigne cette dernière du devoir de mémoire qui marque plus profondément la construction occidentale du passé, rendant parfois celui-ci lourd à porter. La balance entre le droit à l'oubli et le devoir de mémoire penche donc plus facilement vers l'amnésie dans la composition inuit des souvenirs, un phénomène probablement facilité par le caractère plus personnel des souvenirs. En ce sens, le monde inuit tend, encore aujourd'hui, à construire des représentations du passé fragmentées et traversées de trous de mémoire qui ouvrent l'espace à la spéculation, à l'imagination et, du coup, à la créativité individuelle.

## **Bibliographie**

### **Anonyme**

1957 *Arctic Adventure*, International Productions et Foundation Company of Canada, documentaire, 28 mn.

### **Allen, Barbara et William Montell**

1981 *From Memory to History : Using Oral Sources in Local Historical Research*, Nashville, American Association for State and Local History.

### **Alsop, Joseph et Stewart Alsop**

1953a « Experts give us two years grace », *The Gazette*, (17 mars).

1953b « Soviet eyes over Alaska », *The Gazette*, (18 mars).

1953c « We can smash the Red A-Bombers », *Saturday Evening Post*, (21 mars).

### **Anders, G**

1965 *Northern Foxe Basin : an Area Economic Survey*, Ottawa, Department of Northern Affairs and National Resources.

### **Banks, N.D.**

1987 « Forty years of Canadian sovereignty assertion in the Arctic, 1947-87 », *Arctic*, 40 (4) : 285-291.

### **Bell, Jim**

1987 « Flash bombs an unexplained shock for Tununirusiqmiut », *Nunatsiaq News*, 19 juin : 3.

### **Bisset, Don**

1965 « Recent changes in the life of the Iglulik Eskimo », *The Albertan Geographer*, (1) : 12-16.

### **Boggan, Steve**

2001 « Evicted by the US military, the Inuit prepare to fight Star Wars », *The Independent (London)*, 7 août.

### **Borealis Exploration Ltd.**

1983 *The Socio-Economic Impacts of the Roche Bay Magnetite Project* (rapport non publié).

### **Briggs, Jean**

1997 « From trait to emblem and back : living and representing culture in everyday Inuit life », *Arctic anthropology*, 34 (1) : 227-235.

### **Briggs, Jean L.**

1998 *Inuit Morality Play : the Emotional Education of a Three-Year-Old*, New Haven, Yale University Press.

**Brody, Hugh**

1991 [1975] *The People's Land*, Vancouver, Douglas & McIntyre.

**Burch, Ernest S.**

1986 « The Eskaleuts : a regional overview », dans B. Morrison et R. Wilson, *Native Peoples : the Canadian Experience*, McClelland and Stewart : 98-105.

1991 « From skeptic to believer : the making of an oral historian », *Alaska History*, 6 (1) : 1-18.

**Canada, Department of External Affairs**

1955a *Establishment of a Distant Early Warning System; Agreement Between Canada and the United States of America, Effected by Exchange of Notes, Signed at Washington, May 5, 1955*, Canada Treaty Series 55-08.

**Canada, Department of Northern Affairs and National Resources**

1955b *Annual Reports, Fiscal Year 1954-1955*.

**Canada**

1957 « Vocational training for Eskimos », *Canadian Weekly Bulletin*, 12 (13) : 3.

**Candau, Joël**

1996 *Anthropologie de la mémoire*, Paris, Presses Universitaires de France.

1998 *Mémoire et identité*, Paris, Presses Universitaires de France.

**Chance, Norman A.**

1960 « Culture change and integration : an Eskimo example », *American Anthropologist*, 62 (6) : 1028-1044.

1963 « Notes on culture change and personality adjustment among the North Alaska Eskimos », *Arctic*, 16 (4) : 264-269.

1965 « Acculturation, self-identification and personality adjustment », *American Anthropologist*, (67) : 372-393.

**Chapman, M., M. McDonald, et al.**

1989 *History and Ethnicity*. London, Routledge.

**Chasen, Robert E.**

1967 « Distant early warning systems in the North American Arctic », *The Polar Record*, 13 (86) : 595-596.

**Collignon, Béatrice**

1996 *Les Inuits : ce qu'ils savent du territoire*, Paris et Montréal, L'Harmattan.

**Connerton, Paul**

1989 *How Societies Remember*, New York, Cambridge University Press.

**Corcuff, Philippe**

1995 *Les nouvelles sociologies : constructions de la réalité sociale*, Paris, Nathan.

**Coughlin, Thomas**

1964 « Manning the DEW Line », *North*, 11 (2) : 36-42.

**Crowe, Keith J.**

1969 *A Cultural Geography of Northern Foxe Basin, N.W.T.*, Ottawa, Department of Indian Affairs and Northern Development.

1991 *A History of the Original Peoples of Northern Canada*, Montréal, McGill-Queen's University Press.

**Cruikshank, Julie**

1990 *Life Lived Like a Story*, Vancouver, University of British Columbia Press.

**Damas, David**

1963 *Igluligmiut Kinship and Local Groupings : a Structural Approach*, Ottawa, Department of Northern Affairs and National Resources.

2002 *Arctic Migrants / Arctic Villagers : the Transformation of Inuit Settlement in the Central Arctic*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press.

**Deslauriers, Jean-Pierre et Michèle Kérisit**

1997 « Le devis de recherche qualitative », dans J. Poupart et al., *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, Gaëtan Morin : 85-111.

**Desmet, Huguette et Jean-Pierre Pourtois**

1996 « Épistémologie des méthodes qualitatives », dans A. Mucchielli, *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Armand Colin : 56-62.

**Dorais, Louis-Jacques**

1988 « Inuit identity in Canada », *Folk*, (30) : 23-31.

1991 « Language, identity and integration in the Canadian Arctic », *North Atlantic Studies*, 3 (1) : 18-24.

1994 « À propos d'identité inuit », *Études Inuit*, 18 (1-2) : 253-260.

**Duffy, R. Quinn**

1987 *The Road to Nunavut : the Progress of the Eastern Arctic Inuit Since the Second World War*, Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press.

**Duhaime, Gérard**

1985 *De l'igloo au H.L.M. : les Inuit sédentaires et l'État-providence*, Québec, Centre d'études nordiques, Université Laval.

**Dumont, Fernand**

1995 *L'avenir de la mémoire*, Québec, Nuit Blanche éditeur et Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN), Université Laval.

**Dybbroe, Susanne**

1996 « Questions of identity and issues of self-determination », *Études Inuit*, 20 (2) : 39-53.

**Eber, Dorothy Harley**

1989 *When the Whalers Were Up North : Inuit Memories from the Eastern Arctic*, Montréal, McGill-Queen's University Press.

**Elbaz, Mikhaël**

2001 Notes du séminaire « Globalisation, multiculturalisme et citoyenneté », ANT- 63753, Université Laval.

**Eyre, Kenneth Charles**

1981 « Custos borealis : the Military in the Canadian North ». Thèse de doctorat, London, University of London, King's College.

1987 « Forty years of military activity in the Canadian North, 1947-87 », *Arctic*, 40 (4) : 292-299.

**Ferguson, J.D.**

1961 *The Human Ecology and Social and Economic Change in the Community of Tuktoyaktuk, N.W.T.*, Ottawa, Department of Northern Affairs and Natural Resources.

**Fletcher, Roy J.**

1990 « Military radar defence lines of northern North America : an historical geography », *Polar Record*, 26 (159) : 265-276.

**Fontana, Bernard**

1969 « American Indian oral history : an anthropologist's note », *History and theory*, 8 (3) : 366-370.

**Fossett, Renée**

2001 *In Order to Live Untroubled : the Inuit of the Central Arctic, 1550 to 1940*, Winnipeg, University of Manitoba Press.

**Gagnon, Mélanie**

1999 « Les militaires américains à Crystal 2 (Frobisher Bay) dans les années 1940 : perspectives inuit ». Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval.

**Gagnon, Mélanie et Iqaluit Elders**

2002 *Inuit Recollections on the Military Presence in Iqaluit*, Iqaluit, Nunavut Arctic College, Language and culture program. (Coll. « Memory and history in Nunavut », vol.2.)

**Germain-Robin, Françoise**

2001 « Militarisation de l'espace : danger pour le monde », *Le Web de l'Humanité* (<http://www.humanite.presse.fr/journal/2001-03-19/2001-03-19-241404>), 19 mars 2001 (consulté en septembre 2002).

**Görög-Karady, Veronika et Micheline Lebarbier**

1997 « Récits de vie, histoires de vie : en guise d'introduction », *Cahiers de littérature orale* (Récits de vie, histoires de vie), (41) : 7-20.

**Gritti, Jules**

1978 *Elle court, elle court, la rumeur*, Montréal, Stanké.

**Guba, Egon et Yvonna Lincoln**

1994 « Competing paradigms in qualitative research », dans N. Denzin et Y. Lincoln, *Handbook of qualitative research*, Thousand Oaks, Sage Publications : 105-117.

**Guemple, Lee**

1986 « Men and women, husbands and wives : the role of gender in traditional Inuit Society », *Études inuit*, 10 (1-2) : 9-24.

**Halbwachs, Maurice**

1994 [1925] *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.

**Hamilton, John David**

1994 *Arctic Revolution : Social Change in the Northwest Territories, 1935-1994*, Toronto, Dundurn Press.

**Harris, John Nicolas**

1980 « National Defence and Northern Development : the establishment of the DEWline in the Canadian North ». Mémoire de maîtrise, Vancouver, Simon Fraser University.

**Hart, Elisa et Cathy Cockney**

1999 *Yellow Beetle Oral History and Archaeology Project*, Inuvialuit Social Development Program.

**Hobsbawm, Eric**

1983 « Introduction : inventing traditions », dans E. Hobsbawm et T. Ranger, *The invention of tradition*, Cambridge University Press : 1-14.

**Holman, D.F.**

2001 « Early evolution of NORAD », dans *Proceedings of the 7th Annual Air Force Historical Conference : Canada in NORAD*, Colorado Springs, Office of Air Force Heritage and History : 56-67.

**Imaruittuq, Emile et André Uttak**

1993 *Igloolik Area Inuktitut Place Names*, Yellowknife, Prince of Wales Northern Heritage Centre.

**Izard, Michel et N. Wachtel**

2000 « L'ethnohistoire », dans P. Bonte et M. Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Quadrige et Presses Universitaires de France : 336-338.

**Jeness, Diamond**

1964 *Eskimo Administration : II. Canada*, Montréal, Arctic Institute of North America.

**Krech III, Sheppard**

1991 « The state of ethnohistory », *Annual Review of Anthropology*, (20) : 345-375.

**Laugrand, Frédéric**

2002a *Mourir et renaître : la réception du christianisme par les Inuit de l'Arctique de l'est canadien*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

2002b « Écrire pour prendre la parole : conscience historique, mémoires d'aînés et régimes d'historicité au Nunavut », *Anthropologie et sociétés*, 26 (2-3) : 91-115.

**Laugrand, Frédéric, Jarich Oosten, et al.**

1999 « Introduction », dans J. Oosten et F. Laugrand, *Interviewing Inuit Elders : introduction*, Iqaluit, Nunavut Arctic College : 1-12.

**Leising, William A.**

1959 *Arctic Wings*, Garden City, Doubleday & Company.

**Létourneau, Jocelyn et Sylvie Pelletier**

1989 « Comment interpréter une source écrite », dans J. Létourneau, *Le coffre à outils du chercheur débutant*, Toronto, Oxford University Press : 63-77.

**Lévesque, Francis**

2002 « “La culture inuit n'est pas une cérémonie de thé japonaise” : historique et enjeux de l'Inuit Qaujimajatuqangit (“les connaissances déjà acquises”) au Nunavut ». Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval.

**Lieblich, Amia, Rivka Tuval-Mashiach, et al.**

1998 *Narrative Research : Reading, Analysis and Interpretation*, Thousand Oaks, Sage Publications.

**Lorson, Georges**

1956 « Au nord du 72e », *Eskimo*, (septembre) : 12-19.

**Lowther, Keith**

1992 « For or against? Public reaction to the DEW Line in the Canadian Arctic, 1954-1957 », *Musk-Ox*, 39 : 329.

**MacDonald, John**

1993 « Amitturmiut Place Names », dans E. Imaruittuq et A. Uttak, *Igloodik Area Inuktitut Place Names*, Yellowknife, Prince of Wales Northern Heritage Centre : 2-3.

**Manning, Thomas H.**

1943a « The Foxe Basin Coasts of Baffin Island », *The Geographical Journal*, 101 (5-6) : 225-251.

1943b « Notes on the coastal district of the Eastern Barren Grounds and Melville Peninsula from Igloodik to Cape Fullerton », *Canadian Geographical Journal*, 26 (2) : 84-105.

1944 « Hunting implements and methods of the present-day Eskimos of North-West Hudson Bay, Melville Peninsula and South-West Baffin Island », *The Geographical Journal*, 103 (4) : 137-152.

**Marcou, Lilly**

1987 *1947, la guerre froide : l'engrenage*, Bruxelles, Éditions Complexe.

**Mary-Rousselière, Guy**

1978- « Iglulik », dans W. C. Sturtevant, *Handbook of North American Indians : v. 5. Arctic*, Washington, Smithsonian Institution : 431-446.

1980 *Qitdlarssuaq : l'histoire d'une migration polaire*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

**Mathiassen, Therkel**

1976 [1928] *Material Culture of the Iglulik Eskimos*, New York, AMS Press.

**Matthiasson, John Stephen**

1992 *Living on the Land : Change Among the Inuit of Baffin Island*, Peterborough, Broadview Press.

1995 « The Maritime Inuit : Life on the Edge », dans R. B. Morrison et C. R. Wilson, *Native peoples : the Canadian experience*, Toronto, McClelland & Stewart : 78-114.

**McMillan, Alan D.**

1995 *Native Peoples and Cultures of Canada : an Anthropological Overview*, Vancouver, Douglas and McIntyre.

**McPhee, J.A.**

1962 « Training Eskimo Mechanics », *The Beaver*, (293) : 50-51.

**Meyer, Melissa et Kerwin Lee Klein**

1998 « Native American Studies and the end of ethnohistory », dans R. Thornton, *Studying Native America*, Madison, University of Wisconsin Press : 182-216.

**Moreau Defarges, Philippe**

1996 *Les relations internationales depuis 1945*, Paris, Seuil.

**Nabokov, Peter**

1996 « Native views of history », dans B. Trigger et W. Washburn, *The Cambridge History of the Native Peoples of the Americas : North America, part 1*, Cambridge, Cambridge University Press : 1-59.

**Nagy, Murielle**

1994 *Yukon North Slope Inuvialuit oral history*, Whitehorse, Yukon Tourism, Heritage Branch.

**Neufeld, David**

1997 « Trigger for atomic holocaust : aircraft detection on the DEW Line », *Cultural Resource Management*, 20 (14) : 10-11.

1998 « Commemorating the Cold War in Canada : considering the DEW Line », *The Public Historian*, 20 (1) : 9-19.

**Nora, Pierre**

1984 « Entre mémoire et histoire : la problématique des lieux », dans P. Nora, *Les lieux de mémoire* (la République), Paris, Gallimard : XVII-XLII.

**Nunavut Social Development Council (NSDC)**

2000 *On Our Own Terms : the State of Inuit Culture and Society*, Iqaluit, Nunavut.

**O'Neill, Dan**

1994 *The Firecraker Boys*, New York, St. Martin's Griffin.

**Oosten, Jarich et Cornelius Remie**

1999 « Introduction », dans J. Oosten et C. Remie, *Arctic Identities : Continuity and Change in Inuit and Saami Societies*, Research School CNWS : 1-4.

**Page, J. Bryan**

1988 « The use of reminiscences and oral tradition in the study of ethnohistory », dans D. W. Wiedman, *Ethnohistory : a Researcher's Guide*, Williamsburg, College of William and Mary, Department of Anthropology : 275-296.

**Parry, William Edward**

1824 *Journal of a Second Voyage for the Discovery of a Northwest Passage from the Atlantic to the Pacific : Performed in the Years 1821-22-23, in His Majesty's Ships Fury and Hecla, Under the Orders of Captain William Edward Parry*, London, J. Murray.

**Ramonet, Ignacio**

2003 « La guerre des mondes », *Manière de voir* (la Guerre froide), (70) : 6-7.

**Rasing, Willem**

1994 *Too Many People : Order and Nonconformity in Iglulingmiut Social Process*, Nijmegen, Faculteit der Rechtsgeleerdheid, Katholieke Universiteit.

1999 « Hunting for identity : thoughts on the practice of hunting and its significance for Iglulingmiut identity », dans J. Oosten et C. Remie, *Arctic identities : continuity and change in Inuit and Saami societies*, Research School CNWS : 79-108.

**Remie, Cornelius**

1999 « Shifting cultural identities : case materials from Pelly Bay, N.W.T », dans J. Oosten et C. Remie, *Arctic Identities : Continuity and Change in Inuit and Saami Societies*, Research School CNWS : 36-55.

**Ricoeur, Paul**

1996 « Entre mémoire et histoire », *Projet : mémoires des peuples*, (248) : 7-16.

**Roberts, Leslie**

1955 « The great assault on the Arctic », *Harper's Magazine*, 211 (1263) : 37-42.

**Robitaille, Éric**

1987 « Militaires et Inuits dans l'Est de l'Arctique canadien, 1942-1965 ». Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval.

**Ross, W. Gillies**

1960 « The Igloolik Eskimos », *Scottish Geographical Magazine*, 76 (3) : 163.

1975 *Whaling and Eskimos : Hudson Bay 1860-1915*, Ottawa, National Museum of Man.

**Schneider, Lucien**

1985 *Ulinnaisigutiit : an Inuktitut-English dictionary of Northern Quebec, Labrador and Eastern Arctic dialects*, Québec, Presses de l'Université Laval.

**Schwandt, Thomas**

1994 « Constructivist, interpretivist approaches to human inquiry », dans N. Denzin et Y. Lincoln, *Handbook of qualitative research*, Thousand Oaks, Sage Publications : 118-137.

**Searles, Edmund**

2001 « The embodiment of cultural memory and meaning in Nunavut ». Communication présentée au colloque "Mémoires et histoires du Nord", Manoir du lac Delage, 1-4 novembre 2001.

2002 « Noms, récits et mémoire au Nunavut », *Anthropologie et sociétés*, 26 (2-3) : 179-192.

**Shibutani, Tamotsu**

1966 *Improvised News : a Sociological Study of Rumor*, Indianapolis, Bobbs-Merrill.

**Simon, Mary**

1992 « Militarization and the Aboriginal People », dans F. Griffiths, *Arctic alternatives : civility or militarism in the Circumpolar North*, Toronto, Canadian Papers in Peace Studies : 55-66.

**Stephenson, Michael**

1983 « The DEW Line », *The Beaver*, 20 (winter) : 14-19.

**Taagholt, Jørgen et Jens Claus Hansen**

2001 *Greenland : Security Perspectives*, Fairbanks, Arctic Research Consortium of the United States.

**Todorov, Tzvetan**

1993 « La mémoire et ses abus », *Esprit*, (193) : 34-44.

**Trudel, François**

1999 « Autobiographies, mémoire et histoire : jalons de recherche chez les Inuit », *Études inuit*, 23 (1-2) : 145-172.

**Tsuji, Leonard, John Kataquapit, et al.**

2001 « Remediation of site 050 of the Mid-Canada Radar Line : identifying potential sites of concern utilizing traditional environmental knowledge », *Canadian journal of native studies*, 21 (1) : 149-160.

**Vansina, Jan**

1960 « Recording the oral history of the Bakuba », *Journal of African History*, 1 (1) : 43-51.

1985 *Oral Tradition as History*, Madison, University of Wisconsin Press.

**Vestey, Jennifer**

1973 « Igloodik Eskimo Settlement and Mobility 1900-1970 ». Mémoire de maîtrise, Montréal, McGill University.

**Vidal, Dominique**

2003 « Nostalgie de la Guerre froide », *Manière de voir* (la Guerre froide), 70 : 94-95.

**Vincent, Sylvie et Bernard Arcand**

1979 *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec*, Ville LaSalle, Hurtubise HMH.

**Von Glasersfeld, Ernst**

1988 « Introduction à un constructivisme radical », dans P. Watzlawick, *L'invention de la réalité : comment savons-nous ce que nous croyons savoir ? Contributions au constructivisme*, Paris, Seuil : 19-43.

**Wachowich, Nancy**

1999 *Saqiyuq : Stories from the Lives of Three Inuit Women*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press.

**Wiedman, Dennis William**

1988 « The anthropological use of historic documents », dans D. W. Wiedman, *Ethnohistory : a Researcher's Guide*, Williamsburg, College of William and Mary Department of Anthropology : vii-xx.

**Willson, Margaret**

1988 « Oral history interviews : some history and practical suggestions », dans D. W. Wiedman, *Ethnohistory : a Researcher's Guide*, Williamsburg, College of William and Mary Department of Anthropology : 253-274.

**Wybou, R.B.**

1960 « The DEW Line », *North*, 8 (4-5) : 11-15.

**Yatsushiro, Toshio**

1962 « The changing Eskimo », *The Beaver*, (293) : 19-26.

## **The giggler**

by Paul Kelley

One evening there were about 30 of us around a bunch of tables all pulled together quaffing multiple cans. I was seated next to one of the guys and attempting to practice my french amidst the din. As I tried to get my head around some peculiar irregularity he would turn to me and shout an explanation. As he did this he usually left his beer can on the table. As he explained whatever, I noticed a hand, not his, remove the can from view and replace it. This happened several times and I was wondering when he would notice that the can was becoming empty rather faster than it should. Seated on the other side of him was one of the Inuit guys who loaded the aircraft etc. and, as I understood it, not permitted to sample the delights of Molsons or whatever. My friend was rather large and I couldn't see the owner of the hand when we were talking. At last, my friend happened to turn while 'the hand' was in action. I could see him tense up while debating with himself how to handle this situation. He was provided with his answer by the owner of the hand breaking out into a very typical Inuit giggle. There was no question of guilt just a question of what to do about it. Both of us broke out laughing. You just can't get angry at a guy when he is giggling. It's just not possible. So we giggled too and bought him a beer. Bugger the regulations.

## The hunting accident

by Paul Kelley

Some time around mid Sept 61 I had occasion to use the dark room for a special purpose - X-ray development. At the time the regulations in NWT were that only the Inuit were permitted to carry fire arms although we had 6 M1 rifles locked and sealed in the Station Chief's office. As there was still a minimum accumulation of ice in Foxe Basin a party of Inuit had been out walrus hunting in their boats. One group, from Igloolik, were hunting near Jens Munk Island, E of Igloolik and about 60 miles N of Hall Beach, when one of the women was accidentally shot in the right thigh with a .303 rifle.

No one, of course, knew anything about this until the party showed up at Hall Beach in their boat about 2-3 days later. They only had something like a 5 hp outboard on this 20' wooden whaling boat and had made very slow progress trying to get S to where they knew there was a doctor. Al White, the Hudson's Bay agent in Igloolik had been known to remove the odd appendix in an emergency but I guess they thought better of trusting themselves to his ministrations. In any event they appeared, literally out of the blue, carrying this woman. Luckily the doctor was on site at the time. (We had one MD and one Dentist per 500 mile sector and our two medicos arranged their schedule so that one was at Hall Beach and the other at Cape Dyer on Baffin at any time. Then, roughly bi-weekly, they would swap locations stopping off en route at any intervening sites that required their services)

As soon as they got her into the sickbay the Doc quickly ascertained that gangrene was setting in. It was also evident to all concerned that she was 7-8 months pregnant! Great! He cleaned her up, gave her the necessary jabs to counteract the infection and then took several X-rays to determine what he was dealing with. I happened to be up and about at the time and he asked me to set up the dark room to develop them ASAP and I did so. It was interesting as the X-ray negatives were much bigger than anything I had dealt with before but they were just going to be negatives, no printing involved, and it all turned out to be quite straightforward. By this time I was well versed in dark room procedure and was pleased that I could turn them around in about half an hour. I always recall removing the finished negatives from the stop-bath and looking at them under the red light. I was not in any way medically trained but it didn't take a genius to recognise a shattered femur - little pieces of what was obviously bone scattered everywhere in the thigh. The bullet apparently had exited the leg but the mess it left behind was quite something.

I delivered them to the doctor and was struck by the lady as she lay in the bed. She managed a wan sort of smile as I entered and didn't seem in the least distressed. She was obviously sedated but seemed to be coping with admirable stoicism. After several days laying wounded in an open boat I guess a comfortable bed was not half bad in comparison.

After a look at the X-rays he determined that he could not possibly operate locally to repair the damage. Then began a series of phone calls South to RCAF Air Transport Command in Ontario to see what arrangements could be made to get her out of there to where she could get proper treatment.

As luck would have it there was a slim chance we could move her that night. The northern most RCAF base was at Resolute. There was a C-130 there at the moment in the process of evacuating the summer personnel prior to the onset of winter. It was the last flight out. We didn't have direct communications with Resolute at first and were working via Ontario. However we had the RCAF in Ontario tell Resolute to come up on some frequency in the 20m band and Glynn Nolan, our Comm Centre operator (ex RAF and 30 WPM in Morse) cranked up the ham gear (431B1 Collins Multi-band transmitter - 1000W and 51J4 Collins Receiver) and made direct contact with them. We used to chat regularly, via Morse, to Resolute, Sachs Harbour, Mould Bay, Isaachsen and Eureka but never did raise Alert for some reason.

The doctor explained the situation to the pilot of the C-130. Apparently the flight was going to have about 50 passengers and a helicopter on board when returning S. It was the best part of a 2000 mile run to Ontario and he said he would have enough fuel to make one pass at landing at Hall Beach. If that was not successful we would have to make alternative arrangements. But he was more than willing to have a go when he came down that night.

I was on the console when we picked him up inbound from Resolute. The trouble was that the wind had picked up and what little snow had fallen was blowing around furiously. 200' above the station apparently it was as clear as a bell but, on the runway the visibility was down to ¼ mile in blowing snow - very much below minimums for normal air operations. When he was about 100 miles out I notified the Station Chief and Military Commander of the situation. They immediately arranged to get every available vehicle on the station with headlights to line up on each side of the approach to the runway and light the thing up like Broadway.

I advised the pilot of the local weather and what was being done to assist. I also advised him that our beacon antenna was ½ mile S of the runway. (What I suspect to be the new arrangement makes much better sense) He then flew a standard pattern using the beacon as guidance and allowing for difference between its physical location and that of the runway. This involved homing in on the beacon and, when directly overhead, flying the same course for 2 miles, turning left 120 degrees and flying 2 more miles and then left again 120 degrees and returning 2 more miles when, given a little luck and good lighting, he might see the runway.

I tracked him to within about a mile, talking him in all the while, when ground clutter on my scope, although minimal, rendered it useless close in to the station. It was then his call. Apparently the 'lighting' system did the trick as he advised me he could see the glow and touched down on the threshold first time. We didn't hear it in the equipment modules but were told a big cheer went up when he did. This was the first time that a C-130 had been to HB and he blew everyone's mind on the runway by quickly coming to a halt and then reversing!! back to the apron in front of the hangar. This had not been seen before and never was by me.

He was on the ground for about 15 minutes while they loaded the lady on board and then he was off to Ontario. Two days later we received word that her leg had been saved and that both she and the baby were recovering well. She gave birth several weeks later and the aircrew received a commendation for their efforts.

**Extrait de « Establishment of a Distant Early Warning System; Agreement Between Canada and the United States of America » (Canada, 1955a)**

13. Matters Affecting Canadian Eskimos

The Eskimos of Canada are in a primitive state of social development. It is important that these people be not subjected unduly to disruption of their hunting economy, exposure to diseases against which their immunity is often low, or other effects of the presence of white men which might be injurious to them. It is therefore necessary to have certain regulations to govern contact with and matters affecting Canadian Eskimos. The following conditions are set forth for this purpose:

- (a) Any matters affecting the Eskimos, including the possibility of their employment in any area and the terms and arrangements for their employment, if approved, will be subject to the concurrence of the Department of Northern Affairs and National Resources.
- (b) All contact with Eskimos, other than those whose employment on any aspect of the project is approved, is to be avoided except in cases of emergency. If, in the opinion of the Department of Northern Affairs and National Resources, more specific provision in this connection is necessary in any particular area, the Department may, after consultation with the United States, prescribe geographical limits surrounding a station beyond which personnel associated with the project other than those locally engaged, may not go or may prohibit the entry of such personnel into any defined area.
- (c) Persons other than those locally engaged shall not be given leave or facilities for travel in the Canadian Arctic (other than in the course of their duties in operation of the project) without the approval of the Department of Northern Affairs and National Resources, or the Royal Canadian Mounted Police acting on its behalf.

(d) There shall be no local disposal in the north of supplies or materials of any kind except with the concurrence of the Department of Northern Affairs and National Resources, or the Royal Canadian Mounted Police acting on its behalf.

(e) Local disposal of waste shall be carried out in a manner acceptable to the Department of Northern Affairs and National Resources, or the Royal Canadian Mounted Police acting on its behalf.

(f) In the event that any facilities required for the system have to encroach on or disturb past or present Eskimo settlements, burial places, hunting grounds, etc., the United States shall be responsible for the removal of the settlement, burial ground, etc., to a location acceptable to the Department of Northern Affairs and National Resources.